

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Récits tirés du
théâtre de Racine**

G. Chandon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G. CHANDON

RÉCITS
TIRÉS DU THÉÂTRE DE
RACINE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

**CONTES ET RÉCITS
TIRÉS
DE RACINE**

*Par
G. Chandon*

*Illustrations
de René Péron*

Éditions : NATHAN

Notice

Racine partage avec Corneille la gloire d'être au sommet de l'Art dramatique en France. Beaucoup le considèrent comme plus parfait dans sa langue, comme plus simplement humain dans les caractères de ses personnages, mais il suivait une voie toute tracée par le génie du vieux Corneille et il y a marché avec une harmonie facilitée.

D'une famille de robe qui venait d'être anoblie, Racine, né à la Ferté-Milon en 1639, fut élevé par sa grand-mère et sa tante, deux rigides jansénistes de Port-Royal. C'est dans cette austère maison que le jeune Jean Racine fit ses premières études ; et comme il était doué pour la poésie :

— Prenez garde, mon fils, lui disait l'abbé de Saint-Cyran, ces amusements sont profanes, et Virgile est fort probablement damné en punition de ses vers.

Cette éducation devait marquer d'une empreinte de piété profonde et étroite l'âme de Racine.

Cependant, son entrée dans le monde, à l'âge de 19 ans, sous les auspices de son oncle, un bon vivant, lui fit oublier d'abord les préceptes austères puisés à Port-Royal. Lié avec La Fontaine, il écrivait de petites comédies et hantait des cabarets tels que le « Mouton Blanc ». Sa famille essaya de le tourner vers la religion et l'envoya à Uzès chez un de ses oncles, qui était chanoine. Mais le « bénéfice » sur lequel celui-ci comptait pour son neveu ne lui ayant pas été accordé, Racine revint à Paris.

Il fut présenté à la cour, il se lia avec Boileau et Molière et se mit à travailler pour le théâtre. Après deux pièces de début, La Thébàïde et Alexandre, il fit jouer Andromaque à l'Hôtel de Bourgogne, et le succès de cette tragédie le rendit aussitôt célèbre, malgré les cabales des admirateurs du vieux Corneille.

Racine sut flatter Louis XIV, qui le pensionna et lui donna des charges lucratives. Le souci de ses intérêts matériels et sa piété fort goûtée de M^{me} de Maintenon et d'ailleurs tout à fait sincère – comme aussi l'amour de sa famille (il avait sept enfants) – partageaient tout le temps qu'il ne donnait pas à la poésie.

Nommé avec Boileau historiographe du roi pour la campagne de 1678 dans les Pays-Bas, il ne se hâta pas assez de rejoindre son poste. Et comme

le roi lui manifestait son mécontentement, il répondit, en parfait courtisan :

— Votre Majesté a si rudement mené l'ennemi, qu'Elle ne nous a pas donné le temps de faire faire nos habits.

Mais malgré la peine qu'il prenait pour plaire au roi, il vint un jour où Racine commit l'imprudence de laisser lire à celui-ci un mémoire qu'il avait écrit sur la misère du peuple. Et Louis XIV, vexé dans sa certitude d'omniscience, remarqua sèchement :

— Parce qu'il sait faire parfaitement des vers, croit-il tout savoir ? Et parce qu'il est grand poète, veut-il être ministre ?

Ce mécontentement royal affligea tellement Racine qu'il en devint malade, ou plutôt que la maladie sournoise et terrible qu'il avait – un abcès au foie – s'en aggrava. La mort vint le prendre à cinquante-neuf ans. Il la vit approcher avec fermeté et dit à Boileau, qui lui faisait ses adieux :

— Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous.



Andromaque



DANS le palais de Pyrrhus, roi d'Épire, deux jeunes gens se promènent en devisant avec animation.

L'un d'eux est Oreste, fils du roi de Mycènes, Agamemnon, que les Grecs ont envoyé en ambassade auprès de Pyrrhus. Une tunique de pourpre, sur laquelle est agrafée un ample manteau, couvre son corps musclé. Un ruban d'or ouvragé retient ses cheveux bruns. Sur son visage plein d'une énergie un peu farouche se lit une grande mélancolie.

Et cependant une lueur de joie a brillé dans son regard. Ne vient-il pas, en entrant dans Buthrote, la capitale de Pyrrhus, de rencontrer l'ami dont il était séparé depuis plus de six mois, ce cher Pylade qu'il a pu croire mort ? Après avoir serré son ami dans ses bras et avoir béni les dieux, il est entré avec lui dans le palais de Pyrrhus ; ensemble, ils marchent dans le « mégaron », la salle rectangulaire sur laquelle s'ouvrent les appartements royaux et que précèdent deux vestibules à colonnes. Une fontaine jaillissante, dont le trop-plein s'écoule par un caniveau de terre cuite décorée, se dresse aux quatre angles de la vaste salle aux murs ornés de fresques. Par la porte ouverte, on aperçoit les lignes d'épais remparts qui entourent le palais, et le bruit du port animé de Buthrote parvient jusqu'aux deux promeneurs.

Pylade, les yeux humides, contemple le prince avec bonheur. Lui qui tant de fois, a soupiré sur son exil en Épire – exil causé par une tempête qui sépara les vaisseaux des deux jeunes gens – il se réjouit maintenant de ce que les vents contraires l'ont forcé de demeurer à la cour de Pyrrhus.

Il se réjouit, mais il s'étonne aussi, et il questionne Oreste sur le but de sa venue.

Celui-ci lui fait part de l'inquiétude qu'éprouvent les rois grecs au sujet d'un enfant que Pyrrhus élève à sa cour. Cet enfant est Astyanax, le fils d'Hector, dont la vie pourrait rendre, à ce qui survécut des malheureux Troyens, assez d'audace et d'ardeur pour relever leur ville, pour reprendre contre les Grecs la gigantesque lutte.

Il faut que cet enfant, reste du sang de Priam, disparaisse, pour la tranquillité de la Grèce ; et Ménélas, le roi de Sparte, qui plus que tout autre s'acharne contre la famille du roi troyen par blessure d'amour-propre, somme Pyrrhus de donner satisfaction à ses anciens alliés.

Pyrrhus a-t-il donc oublié que les Troyens ont tué son père Achille, et que lui-même est fiancé à Hermione, la fille de Ménélas ? D'où vient que depuis le retour de Troie, il a non seulement respecté la vie d'Astyanax, mais aussi différé son mariage avec Hermione ? La jeune fille vit à Buthrote, attendant la couronne qui lui est promise, et Pyrrhus la dédaigne ; double grief des rois grecs contre lui.

Oreste a demandé à être choisi comme ambassadeur auprès du roi d'Épire, et ce n'est pas seulement parce qu'il est le neveu de Ménélas qu'il pourra parler avec plus d'autorité au sujet de la princesse sa cousine, mais c'est parce qu'Oreste a, depuis son enfance, ressenti pour Hermione une vive tendresse. Et s'il a voulu venir à la cour de Pyrrhus, c'est surtout pour voir la jeune fille, pour la décider peut-être à revenir à Sparte.

C'est ce qu'il avoue à Pylade. Il n'est ambassadeur que par amour.

— Hélas ! lui dit Pylade, je crains que vous n'obteniez pas ce que vous souhaitez. Vous aimez Hermione toujours mais elle aime Pyrrhus et cela malgré la froideur que celui-ci lui témoigne, malgré la préférence qu'il accorde à une autre, à une esclave !

Et Pylade fait à son tour, à Oreste, le récit des événements qui se passent à Buthrote. Si Pyrrhus dédaigne Hermione et ne l'a pas encore épousée malgré les promesses faites, si malgré ces mêmes promesses, il n'a pas fait tuer Astyanax, c'est parce qu'il s'est pris de passion pour Andromaque, sa captive. Puisqu'il aime la veuve d'Hector, comment pourrait-il faire périr son fils ! Il se contente de tenir celui-ci enfermé loin de sa mère et ne permet à Andromaque d'aller voir son enfant qu'une seule fois par jour. Ceci pour la punir de ne pas répondre à son affection. En effet, Pyrrhus, qui dédaigne l'amour d'Hermione, voit le sien dédaigné par Andromaque, et ce fier vainqueur est tremblant devant sa captive...

Pylade s'interrompt dans son récit : Pyrrhus entre, suivi de son ministre et confident Phœnix. On lui a appris l'arrivée de l'ambassadeur des Grecs.

Oreste le salue avec respect et lui dit sa joie de voir le vainqueur de Troie. Puis il lui expose le but de sa mission. Pyrrhus fronce le sourcil et répond d'un ton plein d'orgueil et de sévérité :

— Quoi, tuer un enfant ! Est-ce donc pour une telle ambassade qu'on a fait choix du fils d'Agamemnon ? Que craignent les Grecs pour oser ainsi décider du sort de mes captifs ? Que Troie renaisse ? Quand ses murs sont en cendres, son fleuve teint de sang, ses campagnes désertes ! Si l'on craignait tant la vie du fils d'Hector, que ne l'a-t-on fait périr à la prise de Troie, dans l'ardeur sanglante de la conquête, alors que vieillards, enfants et femmes, tous tombaient au hasard sous nos coups. Mais le tuer à cette heure, froidement. Jamais !

— Seigneur, reprend Oreste, dans Astyanax, c'est Hector que la haine des Grecs poursuit. Songez aux deuils innombrables que ce Troyen a fait parmi nous, et songez aussi que, pour achever leur vengeance, les rois alliés n'hésiteront peut-être pas à cingler vers Buthrote.

— Cette menace ne m'étonne pas, fait Pyrrhus avec dédain. Mon père, le glorieux Achille, connut lui aussi l'ingratitude des Grecs. Je suis de taille à répondre à leurs ordres et la présence d'Hermione ne m'oblige pas à être l'esclave de son père. Allez instruire les Grecs de mon refus, Seigneur. Vous pouvez avant votre départ saluer Hermione, car je sais votre parenté.

Tandis qu'Oreste s'éloigne et que Pyrrhus réfléchit profondément, deux femmes entrent dans la salle d'un pas pressé. Pyrrhus lève la tête, son regard s'anime, il marche à la rencontre d'Andromaque, car c'est elle qui vient de paraître, accompagnée de sa suivante troyenne Céphise.

Les beaux yeux d'Andromaque sont voilés de tristesse, et la gaze qui couvre ses cheveux blonds cache à demi son visage, comme pour le dérober à la clarté du jour. Andromaque a espéré passer inaperçue du roi. Toute au souvenir d'Hector, la tendresse de Pyrrhus la révolte ; et, alors qu'il lui dit son bonheur de la voir, elle lui répond avec timidité et froideur.

Cet accueil blesse le roi, qui apprend à Andromaque que les Grecs demandent la mort de son fils, mais il ajoute, en voyant la douleur de cette mère, qu'Oreste s'est heurté à son refus.

— J'espère, fait-il doucement, que j'ai gagné ainsi votre cœur et qu'en me voyant défendre votre fils contre la Grèce entière, vous m'accepterez pour époux.

— Quoi ! Seigneur, s'écrie alors Andromaque frémissante. Un grand roi comme vous peut descendre à un tel marché : faire de la vie de mon enfant la condition de mon cœur ! Mais n'est-il pas digne, seulement digne, du fils d'Achille de défendre celui qu'attaque la Grèce entière et sans même que votre triste captive vous en prie ?

Pyrrhus supplie, puis s'emporte et c'est en vain qu'Andromaque, avec instance, le conjure de renoncer à elle, de retourner à Hermione, de lui permettre d'élever son fils loin de tous, obscurément. Elle dit

enfin, pleine de découragement et de lassitude :

— Hélas ! il mourra donc. Mais peut-être sa mort abrègera-t-elle ma vie et nous serons enfin réunis à Hector.

— Allez voir votre fils, fait Pyrrhus brusquement. En l'embrassant, vous songerez à sa mort avec moins de calme.

Et il rentre dans son appartement, pendant qu'Andromaque, tremblante, court embrasser Astyanax.

Oreste, ayant reçu du roi la permission de voir Hermione, a fait prévenir celle-ci de sa venue. Et la jeune fille, qui souffre de se voir dédaignée par le fiancé qu'elle aime, éprouve une sorte de douceur à songer que l'amour d'Oreste lui demeure fidèle malgré tout. Elle accueille donc avec bonne grâce le fils d'Agamemnon et, devant lui, feint de ne pas éprouver pour Pyrrhus autant de tendresse qu'elle en a, de se considérer plutôt comme esclave de la parole donnée par son père ; et afin de mettre Pyrrhus dans un cruel embarras, elle conseille à Oreste de demander au roi d'Épire ou de la renvoyer aux Grecs ou de leur livrer le fils d'Hector.

Tandis que, par son calme, elle abuse Oreste sur ses sentiments réels, la jeune fille enferme l'idée de vengeance dans son cœur passionné. Mais Oreste n'a pas compris tout ce qui se cache de colère derrière ce beau visage aux traits purs, et lorsqu'Hermione le quitte, il s'en va le cœur plein de joie à la recherche de Pyrrhus. Il ne doute pas que celui-ci, tout à son amour pour Andromaque, ne se hâte de renvoyer Hermione à Sparte. Aussi tombe-t-il de son haut aux premiers mots de Pyrrhus.

En effet, le roi d'Épire vient d'être une seconde fois blessé dans son orgueil par sa captive. La frappante ressemblance d'Astyanax et de son père a enfoncé davantage au cœur d'Andromaque l'image de son cher Hector, et lui a rendu encore plus odieuse la pensée d'un mariage avec le tyran meurtrier des siens. Pyrrhus, outré de rage, s'est alors décidé brusquement à renoncer à son amour pour Andromaque, à épouser Hermione et à livrer Astyanax aux Grecs.

Et avant qu'Oreste ait pu lui proposer le choix dont il est convenu avec Hermione, Pyrrhus s'excuse auprès de lui de l'accueil qu'il a fait à l'ambassadeur de ses alliés.

— J'ai réfléchi, lui dit-il. J'ai songé qu'en agissant comme je voulais le faire, je nuisais à la Grèce, à la mémoire de mon père et à ma propre sûreté. On va vous livrer votre victime. Et, ajoute-t-il, tandis qu'Oreste, interdit, balbutie, je vais profiter de l'heureuse circonstance de votre présence pour épouser Hermione. Vous représentez son père à mes yeux. Dites-lui, je vous en prie, que je veux la recevoir à l'autel, de votre propre main.

Oreste s'est éloigné sans mot dire, presque hagard.

— Bravo ! dit alors au roi son confident, qui a écouté avec joie la

nouvelle décision de son maître. Voilà qui est agir en roi, et en roi grec.

— Penses-tu qu'Andromaque sera jalouse et attristée de me voir épouser Hermione ? demande Pyrrhus.

— Ne songez pas à Andromaque, dit Phœnix qui s'inquiète de voir son souverain repris par cette idée.

— Oh ! fait Pyrrhus, je n'y songe que pour me réjouir de me venger d'elle, et je veux avoir le contentement de la contempler à mes pieds, humiliée et suppliant vainement... Qui sait ? Elle en mourra peut-être... Et c'est moi qui l'aurait tuée...

— Seigneur, dit Phœnix avec instance, toujours ce nom revient sur vos lèvres. Je crains tout de votre faiblesse. Voyez Hermione au plus tôt. Pressez les apprêts de votre mariage. Ne pensez plus à une esclave, songez que vous êtes le roi d'Épire.

— Je tiendrai ma parole ! fait Pyrrhus d'une voix rude, et comme s'il cherchait à se convaincre lui-même. Et, suivi de Phœnix, il parcourt son palais et les jardins, à la recherche d'Hermione. Mais en réalité, c'est Andromaque qu'il espère trouver.

Il heurte, sans les voir, Oreste et Pylade qui s'entretiennent à voix basse dans la pénombre du vestibule. Les traits d'Oreste sont bouleversés de colère et de douleur, et le jeune homme confie à son ami les projets violents, qui naissent et se pressent dans sa pensée : il veut enlever Hermione et peut-être tuer Pyrrhus.

— Ah ! fait Pylade, ne vous en prenez pas au roi d'Épire, car je le crois tout aussi à plaindre que vous-même.

— Mais pourquoi, murmure douloureusement Oreste, ce subit retour vers Hermione ? Sans doute est-ce parce qu'il voit que je l'aime. Je la lui arracherai.

— Cher Oreste, dit Pylade en mettant la main sur l'épaule de son ami, plutôt que d'enlever Hermione à Pyrrhus, c'est votre cœur qu'il faut retirer à Hermione. Venez, quittons l'Épire. Celle que vous aimez ne vous aimera jamais et votre existence sera empoisonnée de ses reproches et de ses larmes.

— Qu'importe ! fait Oreste serrant ses poings avec désespoir, au moins, si elle souffre, ne serai-je pas seul à souffrir. Je ne veux plus supporter la peine, je veux me venger, faire souffrir à mon tour !... Mais, Pylade, éloigne-toi, je ne veux pas que ton amitié te fasse le complice d'actes que tu réprouves. Évite un malheureux. Abandonne un coupable.

— Jamais, dit Pylade en étreignant son ami. Je ne vous quitte pas et je vous aiderai dans votre dessein, je connais les aîtres du palais. La mer vient en battre un des remparts et une porte secrète permet de s'embarquer directement. Je vais donner ordre à vos matelots de conduire le vaisseau à cette place, et cette nuit... Mais voici

Hermione. Dissimulez. Ne lui laissez pas sentir votre colère.

— Sois tranquille, fait Oreste, je réponds de moi.

Et, par un sursaut de volonté, c'est avec calme qu'il s'approche de la jeune fille et qu'il lui parle.

Hermione est triomphante : on vient de lui apprendre que Pyrrhus s'est décidé à l'épouser et qu'il fait presser les préparatifs de son mariage ; aussi a-t-elle quelque peine à dissimuler sa joie devant Oreste, dont elle redoute la douleur. Mais, à son grand étonnement, le jeune homme ne lui fait aucun reproche et se borne à lui assurer, avec une tristesse sans colère, que c'est lui-même qui mettra sa main dans la main de Pyrrhus. Puis, se sentant incapable de se maîtriser davantage, il s'éloigne rapidement.

Cléone, la fidèle suivante, hoche la tête. Tant de calme de la part d'Oreste l'inquiète, après des transports si passionnés.

— Princesse, dit-elle, redoutons cette froideur. Que cache-t-elle ? Quelle douleur ? Quelle préoccupation ?

— N'en parlons plus, coupe Hermione. Je veux être toute à ma joie. Mon rêve se réalise enfin ! Juge de mon bonheur.

À ce moment, une femme se précipite aux pieds d'Hermione. Elle tend vers elle ses mains jointes et les sanglots la secouent. C'est Andromaque, qui supplie la future épousée de Pyrrhus d'intercéder auprès de lui pour sauver Astyanax de la mort.

— Ah ! fait Hermione d'un ton froid et dédaigneux, en contemplant l'écrasement de sa rivale. S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ? N'avez-vous plus d'empire sur sa volonté ? Moi, je ne puis qu'obéir à lui comme à mon père.

Et, haussant les épaules, elle dégage sa robe des mains suppliantes d'Andromaque, puis elle s'éloigne, tandis que la veuve d'Hector, haletante, se laisse aller dans les bras de Céphise.

— Courage ! lui dit celle-ci, Pyrrhus approche. Suppliez-le encore.

— À quoi bon, fait Andromaque prête à défaillir, mon fils est condamné, je le vois sur ce front plein de colère.

Cependant, poussée par Céphise qui, elle, sent tout ce que l'attitude indifférente de Pyrrhus a de feint, la mère sanglotante s'agenouille devant le roi et, d'une voix plaintive, lui demande grâce pour son enfant.

Phœnix essaye en vain d'entraîner son maître et de lui rappeler qu'Hermione l'attend. Pyrrhus se laisse arrêter par les larmes de celle qu'il n'a cessé d'aimer. Cependant, il ne veut pas paraître céder à son attendrissement devant Phœnix.

— Va m'attendre ! dit-il à celui-ci. Puis il se penche vers Andromaque et, d'une voix frémissante, où l'on sent également à bout sa patience et son orgueil :

— Il faut choisir maintenant, lui dit-il. Le temple attend l'épousée de

Pyrrhus. Soyez celle-ci, et votre fils sera le mien. Pour lui, je soutiendrai le choc de toute la Grèce. Mais il faut que vous le sachiez avec moi et que, sur votre front, je mette le diadème qui vous fait reine d'Épire. Réfléchissez. Il faut ou périr ou régner.

Andromaque regarde Pyrrhus s'éloigner avec égarement, puis, tandis que Céphise la presse de prendre un parti qui sauve la vie de son fils, elle éclate en sanglots, déchirée, incertaine. Va-t-elle tuer Hector une seconde fois, en laissant prendre par un autre la place qu'il occupait auprès d'elle ? Mais aussi, peut-elle permettre qu'on tue cet enfant, sa seule joie et l'image d'Hector ?

Elle entraîne Céphise vers le tombeau de son époux. Là, la tête appuyée contre la pierre froide qui recouvre les cendres du héros, elle s'apaise. Une sérénité, une résolution nouvelles entrent dans son cœur. Ce mariage, qui doit sauver les jours d'Astyanax, elle va l'accepter. Mais dès qu'elle aura reçu de Pyrrhus la promesse qu'il servira de père à l'enfant, alors elle se percera d'un poignard, afin de ne pas avoir à donner le nom d'époux à un autre qu'à son Hector.

— Allons, dit-elle à Céphise qu'elle a instruite de sa résolution et qui ne peut contenir son chagrin. Fais-toi violence, et suis-moi. Je veux embrasser mon fils une dernière fois.

Hermione, cependant, a appris que Pyrrhus, changeant encore de résolution, épouse Andromaque. Dans le temple, les préparatifs du mariage se terminent activement et le peuple s'assemble. La suivante d'Hermione, sur l'ordre de celle-ci, a couru chercher Oreste. Il se hâte, croyant trouver la jeune fille éplorée ou furieuse, mais Hermione le reçoit d'un visage impassible, tant est grand son empire sur elle-même.

— Ah ! fait Oreste le cœur battant d'incertitude, que me voulez-vous ? Suis-je assez heureux pour pouvoir vous être utile malgré...

— M'aimez-vous ? coupe Hermione d'une voix sèche et dure.

— Si je vous aime ! s'écrie Oreste. Vous en doutez ?

— Je n'en douterai plus si vous me vengez, continue la jeune fille du même ton.

— Je suis prêt, fait Oreste avec ardeur. Partons. Je reviendrai avec une armée porter la guerre en Épire. Je ferai de Buthrote une seconde Troie.

— Les combats ne me vengeraient peut-être pas, dit Hermione implacable. C'est tout de suite qu'il faut punir Pyrrhus de l'insulte qu'il m'a faite.

— Quoi ! fait Oreste, plein d'horreur. Un assassinat ! Mais je suis ambassadeur, et alors que les Grecs m'ont confié une mission auprès de lui, leur porterai-je sa tête ?

Hermione fronce les sourcils ; elle lance au jeune homme éperdu un regard terrible.

— S'il ne meurt pas aujourd'hui, je puis l'aimer demain, gronde-t-

elle. Ne suffit-il pas que je demande sa mort pour que vous le condamnerez ? C'est son mépris de moi qu'il faut punir et non pas sa désobéissance aux ordres des Grecs.

— Eh bien, balbutie Oreste, puisque vous le voulez, il mourra, mais pas ce soir : demain.

— Tout de suite, dit Hermione, et ses lèvres tremblent de rage... Mais folle que je suis de vous avoir cru assez fort, assez aimant pour cette tâche ! Elle vous fait peur ! Si, si, je le vois, vos yeux se détournent, votre main tremble. Je frapperai moi-même, quitte à tomber ensuite sous les coups de son peuple. Il me sera plus doux de mourir avec lui que de vivre avec vous.

Ces derniers mots décident Oreste.

— Pyrrhus mourra, vous serez obéie, fait-il accablé. Et baissant la tête, honteux, désespéré d'avance du crime qu'il va commettre, il court rassembler les Grecs de sa suite et celle d'Hermione. À leur tête, il se précipitera sur Pyrrhus, pendant la cérémonie du mariage au temple ; et comme le roi d'Épire a pris la précaution, funeste pour lui, de placer toute sa garde auprès d'Astyanax, croyant que c'est lui seul que menace la colère des Grecs, la réussite de l'attentat est certaine.

Après le départ d'Oreste, Hermione est demeurée transportée de colère.

— Je devrais frapper moi-même, pour être plus sûre que le coup sera porté, murmure-t-elle. Mais qui vient là ? C'est le roi lui-même. Oh ! s'il s'était ravisé ! Cours, Cléone ; va dire à Oreste qu'il ne fasse rien sans m'avoir revue !

Et Hermione s'avance vers Pyrrhus, tremblante d'espoir. Tout de suite cependant, l'attitude du roi ne lui laisse aucun doute.

— Princesse, dit-il, la Fatalité nous étreint invinciblement. C'est là la seule excuse de ma conduite envers vous. Nos parents nous avaient fiancés, mais déjà, avant même de vous voir, mon cœur ne m'appartenait plus : Andromaque y régnait. Pourtant, ne nous croyez pas heureux. Elle m'épouse sans joie, par devoir. Son destin la mène comme me mène le mien. Je suis coupable envers vous. Laissez éclater votre colère, je vous en conjure. Tout ce que vous me direz sera au-dessous des reproches que je m'adresse, mais m'accablera moins que votre silence.

— Je vois, fait Hermione avec une fureur concentrée, que vous êtes cynique dans votre attitude et que vous ne demandez pas de pardon. Tout le sang troyen que vous avez versé, Priam abattu à vos pieds, Polyxène égorgée, quels beaux titres de gloire pour plaire à votre épouse !

— Vous raillez, fait Pyrrhus en soupirant avec soulagement, alors que je m'attendais à des larmes. Je rends grâce au ciel de votre indifférence. Comme moi, vous aviez accepté nos fiançailles par

devoir.

— Ah ! cruel, s'écrie Hermione dans un élan de douleur passionnée. Peux-tu dire que je ne t'aimais pas ! Tout, les préférences accordées à une esclave, les humiliations imméritées, la colère des miens, j'ai tout supporté pour toi ! Et, en cet instant même où tu déchires mon cœur, où saigne mon orgueil, je t'aime, je t'aime encore !

La jeune fille pousse un gémissement. Elle vient d'avoir la vision sanglante d'Oreste levant un poignard sur Pyrrhus ; par un dernier effort d'amour, elle tente de sauver le roi.

— Ne te marie que demain, lui dit-elle dans un sanglot. Mais Pyrrhus la repousse, tout à la pensée que, dans quelques minutes, le bonheur qu'il souhaite se réalisera et qu'il sera l'époux d'Andromaque. Alors Hermione s'écrie d'un ton terrible :

— Pars donc, puisque tu le veux ! Mais crains de trouver encore Hermione au pied de l'autel.

Et tandis que Pyrrhus s'éloigne rapidement, sans écouter Phœnix, qui est anxieux des menaçantes paroles de la jeune fille, Hermione seule, échevelée, enfonçant ses ongles dans la chair de sa poitrine, éclate en sanglots farouches, en clameurs de rage et de douleur. Tour à tour, ou à la fois, l'amour et la haine se pressent dans son cœur et le déchirent. Et quand enfin, oubliant la blessure de son orgueil pour ne songer qu'à la mort qui menace celui qu'elle aime encore, elle va s'élancer pour empêcher le crime, Cléone paraît devant elle.

— Que fait Pyrrhus ? crie Hermione, désespérée.

— Il est au comble de ses vœux, répond Cléone.

Et le récit que fait celle-ci de la joie de Pyrrhus, qui marche au temple, donnant la main à Andromaque au milieu des acclamations, sèche les yeux d'Hermione et chasse la pitié de ce cœur brûlé.

— Et Oreste, le lâche, ne songe-t-il donc pas à me venger ? s'écrie-t-elle dans sa rage revenue. Je tuerai ! je tuerai !

La venue d'Oreste est une réponse à sa demande furieuse. Le jeune homme est blême et hagard, il tient encore son poignard à la main.

— Vous êtes vengée ! fait-il d'une voix sourde.

— Il est mort ! crie Hermione. Ses yeux se sont ouverts démesurément dans une horreur grandissante. Sa bouche n'a pas de cri, tandis qu'Oreste, d'un ton haché et rapide, lui fait le récit du crime.

Pyrrhus a été frappé par les Grecs au moment même où, ayant posé le diadème sur le front d'Andromaque, il reconnaissait hautement Astyanax pour le roi des Troyens.

— Je n'ai pas eu à frapper, ajoute Oreste, qui, les yeux fixés sur Hermione, attend d'elle une approbation, un mot de gratitude. Mes compagnons étaient tout à la rage de voir Pyrrhus violer à la fois les serments faits à ses alliés et ceux faits à vous...

— Tais-toi ! fait Hermione d'une voix farouche qui sort de sa gorge comme la plainte d'un animal blessé. Tu l'as tué ! Lâche, cruel, de quel droit ?

— Dieux ! s'écrie Oreste avec épouvante. Ne m'avez-vous pas ordonné cette mort ?

— Moi ? clame Hermione, meurtrissant de ses ongles le bras du jeune homme. J'ai ordonné sa mort ? Mais fallait-il m'écouter ? Ne m'approche pas, tu me fais horreur ! Je renonce à tout, à mon pays, à ma famille. C'est assez qu'elle ait produit un monstre comme toi !

Avec un cri de folie, Hermione a bondi hors de la salle, et Oreste, chancelant, les poings aux tempes, regarde de tous côtés, plein d'égarement.

Une main saisit la sienne ; c'est Pylade, l'ami de toujours. Il est suivi de soldats grecs, dont les blessures et les armes teintes de sang disent quelle lutte ils viennent de soutenir.

— Fuyons, dit Pylade, qu'Oreste regarde sans voir. Le peuple est en fureur. Il a reconnu pour reine Andromaque, et celle-ci le soulève contre nous ; elle l'appelle à la vengeance de Pyrrhus. Fuyons !

— Hermione ! fait Oreste plaintivement, c'est elle que je veux suivre.

— Elle est morte, dit Pylade prenant son ami dans ses bras. Ne songeons qu'à nous.

— Dieux ! dit Oreste, d'une voix basse et tremblante.

— Elle s'est tuée sur le corps de Pyrrhus, achève Pylade se faisant plus pressant. Venez, venez !

Mais dans un cri qui n'a plus rien d'humain, Oreste échappe à l'étreinte de Pylade. Ses mains semblent tâtonner contre une nuit épaisse. La folie a envahi son cerveau de ses ténèbres incohérentes. Des ombres gigantesques se dressent devant lui. Pyrrhus, Hermione, lui apparaissent immobiles et livides.

— Dieux ! s'écrie-t-il, quels ruisseaux de sang coulent autour de moi ! Filles d'Enfer, Furies, pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? Est-ce ma vie que vous voulez ? Laissez faire Hermione, elle saura mieux que vous me déchirer...

Et tandis que le peuple envahit le palais avec des clameurs, à la poursuite des assassins de son roi, tandis que Pylade et les Grecs se sont emparés d'Oreste délirant et l'emportent dans une course rapide, la plainte de l'insensé retentit, lugubre et monotone.





Les Grecs se sont emparés d'Oreste délirant.

Les Plaideurs



ETIT-JEAN est furieux. Il se promène en grommelant devant la porte de la maison de son maître, le juge Perrin Dandin. L'aube se lève à peine.

Petit-Jean est natif d'Amiens. C'est un robuste Picard, un peu courtaud, un peu rougeaud, un peu madré, qui ne se sent pas trop dépaycé dans cette petite ville de Basse-Normandie, parmi les robins et les gens de chicane qui hantent chez son maître. Cependant son métier de portier ne va pas sans heurt.

Si Perrin Dandin était un juge comme beaucoup d'autres, c'est-à-dire s'il savait partager son temps équitablement entre les devoirs de sa charge et les nécessités ou les douceurs de sa vie domestique, ses serviteurs trouveraient tout profit à être gagés chez lui, car les plaideurs ont grand intérêt à se montrer généreux, surtout envers le portier d'un magistrat ; mais l'humeur de Perrin Dandin est telle que les avantages de son service n'en compensent pas les inconvénients.

En effet, jamais on n'a vu juge aussi féru de tribunal, de procès et de plaidoiries. Il siège depuis l'aube jusqu'au soir et se relève même parfois la nuit pour courir au Palais.

Bien que les Bas-Normands aiment fort à plaider, la manie de Perrin Dandin est lassante pour les siens, et son fils Léandre, jeune homme de belle mine et d'aimable caractère, qui est un des plus galants et des plus élégants « muguets » de la ville, a résolu de mettre un terme à la folie de son père.

Il le fait enfermer dans son logis et s'efforce de le distraire de cette idée fixe de prononcer des jugements à n'en plus finir. Mais Perrin Dandin est difficile à garder. Et Petit-Jean en sait quelque chose, lui qui, dans la crainte continuelle que son maître ne s'échappe, en arrive

à ne plus fermer l'œil.

— Quelle fatigue ! dit Petit-Jean qui se frotte les yeux en bâillant. Je meurs de sommeil. Mon maître nous tuera tous à chercher ainsi sans cesse à s'échapper. Ah ! ma foi, tant pis ! je n'y tiens plus. Je vais me coucher sur le seuil de la porte.

Petit-Jean s'est à peine installé, appuyant sa tête sur l'une des bornes cochères, quand une main se pose sur son épaule. C'est le secrétaire de Perrin Dandin, un grand garçon maigre et pâle, vêtu d'une souquenille noire, qui vient rappeler le portier à son devoir de veille.

Petit-Jean grommelle de plus belle, malgré les reproches de l'Intimé (c'est le nom que Perrin Dandin donne à son secrétaire) et il s'apprête à refermer les yeux, lorsqu'un bruit attire l'attention des deux hommes. Ce bruit vient d'un œil-de-bœuf, qui est placé au-dessus de la grande porte cloutée aux solides ferrures.

Perrin Dandin penche à travers l'œil-de-bœuf sa tête à perruque, et comme la petite fenêtre est assez large, il parvient à y faire passer tout son corps, non sans quelque accroc à sa robe noire aux larges manches.

Il n'a pas aperçu ses domestiques qui, le nez levé, regardent avec étonnement ce vieillard maniaque, à qui son idée fixe apporte tant d'agilité. Cependant, lorsque le juge, s'accrochant aux moulures de la corniche sculptée qui court sur la muraille, s'est laissé glisser à terre, l'Intimé et Petit-Jean, revenus de leur surprise, bondissent vers lui et s'emparent chacun d'un de ses bras.

— Au voleur ! Au voleur ! crie Dandin d'une voix perçante. Main forte ! On me tue !

Léandre est accouru aux cris, à moitié vêtu, en chemise et en haut de chausses.

— Ah ! mon père, fait-il en saisissant fortement le vieillard par la main, où courez-vous de si bonne heure ?

— Je vais plaider, répond gravement Perrin Dandin.

— Plaider ? mais tout le monde dort !

— Pas moi, dit, d'un ton piteux, Petit-Jean en aparté.

— Et, reprend Léandre en montrant plusieurs sacs pleins de papier que le juge serre contre lui et qu'il n'a pas lâchés dans sa difficile descente, je vois que vous avez vidé toute votre armoire à exploits d'huissiers et à minutes de greffiers.

— Oui, dit Dandin, qui hoche la tête d'un air têtue. J'ai fait des provisions, car je ne veux pas rentrer à la maison avant trois mois. Je mangerai chez le buvetier du palais et je dormirai à l'audience.

— Allons, mon père, dit Léandre avec fermeté et douceur, tout en entraînant le vieillard vers la maison. Rentrez chez vous pour prendre du repos, et laissez tous les procès tranquilles. Vous ruinez votre santé.

— Ah ! crois-tu, fait Perrin Dandin qui se débat, que le métier de

juge se passe de travail ? Si, comme toi, je ne songeais qu'à la danse, aux beaux pourpoints, au jeu, je verrais vite le fond de ma bourse. Tu dédaignes la robe et t'habilles en gentilhomme, mais tous les Dandin, de père en fils, ont été des robins. Ah ! ta pauvre bonne femme de mère pensait bien autrement que toi ! Elle ne manquait pas une audience et savait tirer profit de tout. C'est ainsi qu'on fait les bonnes maisons. Tandis que tous tes marquis sont des quêteurs affamés, et combien en peut-on voir qui, pour se réchauffer, en sont réduits à venir tourner la broche chez moi !

Durant ces récriminations de son père, Léandre ne proteste pas, mais doucement, aidé de l'Intimé et de Petit-Jean, il pousse Perrin Dandin dans sa chambre.

— Enferme-le bien à double tour, fait-il à Petit-Jean.

— Et je pourrai peut-être enfin dormir, se dit tout bas celui-ci.

Léandre est resté seul avec l'Intimé, et tout en achevant sa toilette, en nouant les rubans de son pourpoint, en frisant sur son doigt la plume de son chapeau et en parfumant les boucles de ses cheveux, il fait confidence au secrétaire de son père, qui lui est fort attaché, du vif sentiment qu'il éprouve pour une jeune fille. Celle-ci se nomme Isabelle et demeure dans la maison qui fait vis-à-vis à celle de Perrin Dandin.

— Bon ! fait l'Intimé, je vois de qui il s'agit. L'Isabelle qui vous occupe est la fille d'un bourgeois fort riche, qui se ruine en procès. Ce Chicaneau (c'est là son nom) est presque aussi souvent au tribunal que votre père lui-même, car il a toujours un jugement à attendre, prononcé pour lui ou contre lui. Et je crois qu'il n'est venu se loger en face de nous que pour être plus près du juge. Si vous aimez sa fille, vous vous mettez dans de grands embarras, car avant que de conclure le mariage, M. Chicaneau aura intenté procès au notaire, au gendre et au curé.

— Je sais tout cela, fait Léandre en soupirant, mais je n'en suis pas découragé. Et pourtant, ce Chicaneau est non seulement un plaideur forcené, mais aussi un père d'une excessive sévérité. Il défend à sa fille toute sortie, et la pauvre Isabelle est en prison chez elle. Ah ! si je pouvais, par un billet, l'avertir de mon dessein de l'épouser, que je serais heureux ! Mais comment lui faire remettre ce billet ?

— Je puis vous servir en ceci, fait l'Intimé vivement. Je me déguiserai en huissier, et lorsque Chicaneau sera sorti de chez lui, j'y frapperai, soi-disant pour lui présenter un exploit. Je remettrai le papier à la jeune fille et ainsi elle le lira.

Le stratagème de l'Intimé pour forcer la porte de Chicaneau paraît bon à Léandre, si bien que celui-ci envisage la possibilité de se déguiser à son tour en commissaire, pour faire signer au vieux plaideur, qui pensera mettre son nom au bas de n'importe quel

constat, un contrat de mariage en bonne et due forme.

Le jeune homme et son confident rentrent vivement dans la maison de Perrin Dandin pour y préparer leur comédie et, pendant ce temps, Chicaneau, qui est sorti de chez lui, frappe à la porte du juge.

— Repassez demain ! crie Petit-Jean.

Cependant aux coups redoublés du plaideur, il entr'ouvre l'huis. Chicaneau pense s'attirer la complaisance du serviteur en lui donnant un pourboire, mais Petit-Jean se contente d'empocher l'argent et referme la porte.

— Oh ! la malhonnêteté des gens d'aujourd'hui ! gronde Chicaneau tout morfondu. Autrefois, avec six écus, on aurait « acheté » un juge et plusieurs avocats, tandis que tout mon bien, je le vois, me gagnerait à peine la politesse du portier...

Le bruit d'un pas interrompt Chicaneau. La comtesse de Pimbesche vient, elle aussi, de bon matin, consulter le juge.

La comtesse est tout aussi enragée que Chicaneau pour les procès, et, au tribunal, on ne voit guère qu'elle avec son visage ridé et son nez de furet, ses habits couleur de rose sèche, son masque sur l'oreille et toutes ses minauderies.

Chicaneau salue aimablement. Et comme la comtesse s'étonne de trouver close la porte du juge, il lui conte l'impertinence du portier. Puis tous deux, également pleins de leur sujet, s'exposent réciproquement l'affaire qui les amène.

Chicaneau est en procès avec un de ses voisins, pour un pré où l'âne de ce voisin est venu brouter sans autorisation. Appel, contre-appel, révision du procès, l'affaire dure depuis plus de vingt ans, et les deux bottes de foin, qui en constituaient tout le dommage au début, reviennent à présent à Chicaneau, à cause de tous les frais qu'a nécessités cette suite de procès, à six mille livres environ.

Mais la comtesse n'a même pas écouté les explications du vieux plaideur, car elle ne songe qu'à sa propre affaire.

— Hélas ! fait-elle de son ton d'aigre fausset. Je suis encore plus dans mon droit que vous. Je n'avais plus que trois petits procès, l'un contre mon père, l'autre contre mon mari et le troisième contre mes enfants quand, par je ne sais quelle adresse, ils ont obtenu de la cour un arrêt qui m'oblige à ne plus jamais faire de procès de ma vie. Il y a trente ans que j'en ai au moins une douzaine par an. Vous imaginez-vous la tristesse d'une existence sans procès ? C'est affreux !

— Certes ! fait Chicaneau avec conviction.

— Aussi, reprend la comtesse véhémement, vais-je plaider contre cette décision.

— Vous aurez raison. Et si j'étais à votre place...

— Que feriez-vous ?

— J'irais trouver le juge et je lui dirais...

— Ah ! c'est cela, tout à fait cela !

— Monsieur le Juge, je...

— Comme vous me comprenez !

— Mettez-moi en prison...

— Comment en prison ! s'écrie la comtesse d'un ton fâché. Pourquoi en prison ?

— Mais c'est une façon de dire, tente d'expliquer Chicaneau.

— C'est ridicule, cette idée de prison ! s'écrie la comtesse sans écouter. Je ne veux pas du tout aller en prison.

— Laissez-moi finir ma phrase ! crie Chicaneau. Je voulais dire...

— Rien du tout, coupe la comtesse. Vous êtes un insolent.

— Et vous une folle ! fait Chicaneau exaspéré.

— Retournez à vos foins, sot, âne que vous êtes, au lieu de vous occuper des autres, dit aigrement la comtesse qui trépigne.

— Quels sont tous ces cris ? fait à ce moment Petit-Jean qui entr'ouvre la porte de Perrin Dandin.

— Madame me dit que je suis un sot, grommelle Chicaneau.

— Et Monsieur me traite de folle, clame la comtesse.

— C'est une criarde.

— C'est un chicaneur.

Les injures s'élèvent avec furie. Et Petit-Jean, impuissant à arrêter l'orage, se contente de refermer la porte en murmurant :

— Ma foi, le juge et les plaideurs sont aussi insensés les uns que les autres.

Tandis que Chicaneau court chez un huissier pour intenter un procès à la comtesse, celle-ci se heurte à l'Intimé qui, sous son déguisement, s'en allait remettre à Isabelle le billet écrit par Léandre. Elle le prend pour un huissier dont il a la robe, et le charge d'un exploit pour Chicaneau.

— Voilà un bon prétexte pour m'introduire chez le vieux plaideur, fait l'Intimé à Léandre. Préparez-vous à me rejoindre. Je cours frapper à la porte d'Isabelle.

Mais la porte ne s'ouvre pas facilement, et l'Intimé a d'abord quelque peine à faire accepter le billet dont il est chargé, à la jeune fille ; celle-ci l'a pris en effet pour un véritable huissier et veut le renvoyer avec hauteur. Cependant au nom de Léandre, elle change d'avis, comprend le subterfuge, et c'est le cœur battant qu'elle lit la demande et les protestations de tendresse du jeune homme.

Isabelle soupire ; la lettre passionnée tremblant entre ses petits doigts, elle ferme à demi ses beaux yeux. Si recluse qu'elle soit par la volonté de son père, elle a très souvent, au travers de ses rideaux, contemplé le charmant jeune homme et elle a rêvé à lui. Son joli visage est rouge d'émotion ; d'un geste fébrile elle lisse ses cheveux, qui retombent en grappes frisées le long de ses joues et de la guimpe de

dentelle, sur laquelle se découpe le satin vert de son corsage. Mais tout à coup elle pâlit et l'Intimé, qui lui narrait l'agitation de Léandre, interrompt sa phrase : Chicaneau s'approche d'un air soupçonneux.

— On ne gagne rien à plaider contre nous, fait alors rapidement l'Intimé qui s'est remis de son trouble et qui veut indiquer à la jeune fille le moyen d'abuser Chicaneau.

Isabelle a compris. Et, prenant un air de dépit, elle déchire la lettre de Léandre en menus morceaux et s'écrie :

— Tenez ! voilà le cas que je fais de votre exploit.

— Ma fille lit un exploit, elle s'occupe de procès ! s'écrie Chicaneau pris de ravissement. Ah ! je reconnais bien là mon sang. Tu me continueras dignement, tu seras l'honneur de ma famille, poursuit l'incorrigible plaideur en serrant sa fille dans ses bras. Seulement, il ne faut pas déchirer les exploits, que diable ! Excusez-la, Monsieur, ajoute Chicaneau en se tournant vers l'Intimé, qui se mord les lèvres pour ne pas rire, elle est trop jeune pour savoir le cas qu'il faut faire de vos papiers.

— Je vais verbaliser, répond l'Intimé qui feint de se préparer à écrire.

Isabelle s'est éloignée pour cacher son trouble et Chicaneau essaye de rajuster ensemble les morceaux du soi-disant exploit.

— J'en ai la copie, fait vivement l'Intimé qui tend alors le papier que lui a remis la comtesse.

C'est une assignation faite à Chicaneau de rétracter, en présence de témoins, le qualificatif de folle dont il a gratifié la comtesse un instant auparavant. Chicaneau serre les poings et se jette sur l'Intimé qu'il soufflette et menace d'un bâton.

Mais l'Intimé joue son rôle d'huissier en conscience. Les sergents de justice sont accoutumés aux mauvais traitements des plaideurs furieux. D'ailleurs les coups reçus sont autant d'augmentation sur la note finale.

— Frappez ! dit-il avec calme. J'ai quatre enfants à nourrir.

Chicaneau songe aux frais que lui occasionnera sa mauvaise humeur, et il commence à s'excuser, quand survient Léandre déguisé en commissaire.

— Monsieur le Commissaire, fait l'Intimé en désignant Chicaneau tout confus, Monsieur que voilà m'a battu ; quant à sa fille, elle a déchiré mon exploit.

— Faites venir la fille ! ordonne Léandre d'un ton sévère, en grossissant sa voix.

— Je crois que je perds la raison, murmure cependant Chicaneau. Je pensais connaître tous les huissiers, commissaires, avocats et juges de cette ville, et je ne me remets pas du tout ceux-là.

Isabelle, amenée par l'Intimé qui l'a mise au courant du déguisement

du jeune homme, se présente alors. Après avoir décliné son nom et son âge, elle répond de si adroite façon aux questions de Léandre que Chicaneau reste persuadé que sa fille vient simplement d'avouer avoir déchiré un exploit, alors qu'en réalité, elle a fait entendre au jeune homme qu'elle sera sa femme avec joie.

— Ainsi, fait Léandre qui a peine à cacher le bonheur qui l'anime, vous êtes prête à soutenir en toutes occasions vos déclarations d'aujourd'hui ?

— Oui, dit Isabelle d'un ton ému mais ferme, je suis fidèle à mes promesses.

— Signez donc, en ce cas, ce procès-verbal, reprend Léandre en tendant à Isabelle le contrat de mariage qu'il a fait rédiger une heure auparavant par un notaire. Bien, merci, ajoute-t-il quand la jeune fille lui rend le papier. Voici la justice satisfaite. Et vous, Monsieur, ne signerez-vous pas ?

— Mais si, mais si, dit vivement Chicaneau qui a été charmé de penser que sa fille prenait goût aux procès et aux discussions avec les hommes de loi. Je signe aveuglément.

— Huissier, fait Léandre à l'Intimé, ramenez Mademoiselle chez elle et assurez-la encore que tout ira bien. Pour vous, Monsieur, veuillez me suivre.

— Où cela ? demande Chicaneau étonné.

— Marchez, au nom du Roi, fait Léandre. Et traversant la rue, suivi du plaideur, il se dirige vers la maison de Perrin Dandin.

Il se heurte à Petit-Jean qui sort en courant, l'air affolé.

— Quelqu'un a-t-il vu mon maître ? s'écrie Petit-Jean. Par où est-il parti ? par la porte ou par la fenêtre ? Il m'a envoyé chercher quelque chose à l'office, et pendant ce temps, il a disparu.

À ce moment, et tandis que Léandre regarde de tous côtés, une tête ébouriffée apparaît à une lucarne du grenier. C'est Perrin Dandin qui, voyant sans les reconnaître son fils et son secrétaire en robe, les interpelle dans l'espoir d'avoir un jugement à rendre.

— Le voilà au grenier, maintenant, s'écrie Petit-Jean. Est-ce qu'il lui prend fantaisie de juger les chats ?

— Suis-moi, dit Léandre au portier, nous allons le tirer de sa lucarne.

Les deux jeunes gens sont à peine entrés dans la maison que la comtesse de Pimbesche s'approche de la porte du juge, devant laquelle sont demeurés Chicaneau et l'Intimé, dans son costume d'huissier. Perrin Dandin, toujours penché hors de son grenier, se met à parler aux plaideurs, tout comme s'il était assis dans sa chaire au tribunal.

— Que voulez-vous ? donnez votre requête, leur dit-il.

— On m'injurie et je viens me plaindre, dit Chicaneau en haussant la voix.

— Et moi aussi, je viens me plaindre, fait la comtesse qui glapit.

— Et moi aussi ! hurle l'Intimé qui a fort envie de rire.

— Vos noms et qualités, reprend Perrin Dandin. Parlez, je vous entends, je...

Les plaideurs ahuris voient le juge disparaître soudainement de la fenêtre.

— Hé quoi ! s'écrie la comtesse, nous n'avons pas pu lui dire deux mots !

— Non, fait Léandre qui a ôté son déguisement, et vous n'entrerez ni ne le verrez ; laissez-nous en repos.

— Quand je devrais demeurer ici jusqu'à ce soir, s'entête alors Chicaneau, je verrai le juge.

— Pas du tout, dit Petit-Jean en revenant en bas à Léandre. Mon maître n'entendra pas leur discussion. Je l'ai enfermé auprès de la cave, dans la salle basse. Ainsi nous pouvons être tranquille.

Ces mots sont à peine prononcés que la tête de Perrin Dandin paraît au soupirail de la salle basse. Chicaneau et la comtesse l'aperçoivent en même temps et se précipitent vers le juge, en se bousculant et en se penchant si fort que Chicaneau tombe dans la salle basse, la tête la première.

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie la comtesse. Ce misérable va avoir plus que moi l'oreille du juge. Qu'on m'ouvre la porte, je veux entrer !

Mais Léandre est à bout de patience. Il ordonne à l'Intimé et à Petit-Jean d'aller faire bonne garde près de la salle basse, tandis qu'il éloigne la comtesse, qui s'en va en maugréant. Il compte profiter de l'incident, qui a introduit Chicaneau chez son père, pour brusquer le consentement des deux vieillards à son mariage avec Isabelle. Mais la manie de juger de Perrin Dandin dérange ses projets.

Le juge, en effet, vient de s'échapper de la salle basse, et, malgré les efforts de l'Intimé, il arrive dans la rue, où son fils l'arrête non sans peine.

— Où allez-vous donc, mon père ? demande Léandre, blessé comme vous l'êtes, car vos pieds et vos mains sont en sang. Rentrez chez vous, que l'on vous panse.

— Non, fait Perrin Dandin, je veux juger, et vous ne parviendrez pas à m'en empêcher. Je veux juger, juger, juger !

— Si c'est là tout votre bonheur, dit Léandre éclairé par une idée subite, que ne jugez-vous chez vous ? Les moindres incidents domestiques peuvent vous servir d'objets de procès et de jugements. Condamnez à l'amende ou à des peines plus graves les serviteurs que vous aurez trouvés en défaut.

— Ceci n'est pas trop mal imaginé, fait Perrin Dandin d'un air satisfait. Mais où...

— Arrêtez cette vilaine bête, arrêtez ce voleur ! s'écrie à ce moment

Petit-Jean, qui se précipite dans la cour à la poursuite du chien de la maison. Arrêtez-le !

— Eh, qu'y a-t-il donc ? demande Léandre.

— C'est Citron, le chien... répond Petit-Jean hors d'haleine. Il vole tout ce qu'il peut saisir. Il a mangé un bon chapon, qui tournait à la broche pour le dîner.

— Voilà une cause pour vous, mon père, fait Léandre à Perrin Dandin. Jugez sévèrement ce voleur.

— Il faut faire les choses dans les règles, répond le juge et nous n'avons pas un avocat.

— N'est-ce que cela ? Petit-Jean et votre secrétaire serviront d'avocats.

— Ma foi, dit l'Intimé, j'endormirai Monsieur tout aussi bien qu'un autre.

— Mais moi, je ne sais pas lire, objecte Petit-Jean.

— Bah ! l'on te soufflera, décide Léandre. Allez tous les deux vous mettre en robe. Petit-Jean sera le demandeur et l'Intimé le défenseur.

Quelques instants plus tard, Perrin Dandin, Léandre et leurs domestiques se réunissent dans la grande salle de la maison. Citron, le coupable, se tient devant son maître, la tête basse et l'air confus. Chicaneau, que Léandre a mis en liberté, est allé, sur le conseil du jeune homme, chercher Isabelle afin qu'elle puisse disposer favorablement le juge à l'égard du vieux plaideur, dans son procès contre la comtesse. Et le procès de Citron commence.



Le procès du chien Citron commence.

Léandre a chargé un valet de remplir le rôle de souffleur auprès de Petit-Jean, et celui-ci en a bien besoin. Il appelle les « Persans » des « Serpents » et les « Romains » des « Lorrains ». On lui a rédigé un beau discours où il est parlé de Métempsychose, d'État démocratique, etc... et il sue sang et eau pour arriver à prononcer tous ces grands mots. Enfin, il y renonce.

— Je ne veux point tant tourner autour du pot, déclare-t-il d'un ton fâché, pour dire que ce chien est un voleur, qu'il a mangé dans la cuisine un bon chapon du Maine et que la première fois que je le trouverai à voler quelque chose, son procès est tout fait, et je l'assommerai.

— Appelez les témoins, fait gravement Perrin Dandin.

— Je les ai dans ma poche, répond Petit-Jean en sortant la tête et les pieds du chapon.

— Je les récusé ! s'écrie l'Intimé en agitant les bras pour faire des « effets de manches ». Les chapons du Mans abondent sur le marché, et cette tête et ces pieds ne sont pas des témoins convaincants de la culpabilité de Citron. Messieurs...

— Serez-vous long, avocat ? demande Perrin Dandin inquiet.

— Je ne réponds de rien, fait avec simplicité l'Intimé.

Puis, d'un ton de fausset éclatant, il commence sa plaidoirie.

— Aristote dans sa « Politique », Pausanias dans ses Corinthiaques, le grand Jacques, Harmenopoul disent...

— Arrivez au fait, avocat, interromp Perrin Dandin avec impatience.

L'Intimé est fort aise, au fond, d'être interrompu, car son érudition se borne à des noms et à des titres d'ouvrage, aussi change-t-il de ton et, avec une rapidité si grande que les assistants ont peine à le suivre, il dit :

— Le fait ? le voici. Un chien entre dans une cuisine où rôtit un chapon ; or, le chien a faim et le chapon sent bon, si bien que le chien, mon client, s'empare en cachette de la partie adverse, et...

— Ta, ta, ta, ta, s'écrie Dandin, je vous entends à peine. Vous prenez le grand galop, avocat.

Mais l'Intimé est lancé. Il a un geste solennel du bras, et d'une voix véhémence.

— Et qu'arrive-t-il, Messieurs ? On poursuit mon client dans la maison de notre propre juge. On s'empare de lui, on le met à la chaîne en le traitant de voleur et de brigand, on le livre à Maître Petit-Jean, notre accusateur. Eh bien, mettons toutes choses au pis. Admettons, oui, admettons, Messieurs, que nous ayons mangé ce chapon. Ne l'avions-nous pas bien mérité ? Depuis tant de temps que la garde de cette maison nous est confiée, avons-nous jamais manqué d'aboyer aux voleurs ? Témoin ces trois procureurs dont mon client a déchiré la robe. Voulez-vous d'autres exemples pour justifier de nos bons

services ? et... La voix de l'Intimé s'enroue dans ce bel accès d'éloquence. Il tousse.

— Concluez ! fait Perrin Dandin dont les yeux commencent à se fermer selon l'habitude qu'il a prise au tribunal pendant les longues plaidoiries des avocats. Concluez !

— Je finis, dit l'Intimé et, tandis que les assistants poussent un grand soupir de satisfaction : Avant la naissance du monde...

— Avocat, s'écrie Dandin avec effroi, pour tout ce que cette phrase promet de longs, d'interminables développements. Passons au Déluge !

Mais l'Intimé sait qu'un avocat se doit d'être obscur et diffus, afin de faire preuve d'érudition et de noyer dans un flot de paroles la compréhension du juge ; aussi pendant dix minutes, entremêlant ses mots français de vers latins, il évoque avec grandiloquence le chaos de la matière avant la Création. Dandin ne résiste pas au ronronnement de ces grandes phrases et, tout endormi, il se laisse tomber de son siège.

Léandre et Petit-Jean se précipitent, le ramassent, l'aident à se relever et à s'éveiller.

— Hein ? Qu'y a-t-il ? demande Perrin Dandin qui se frotte les yeux. Ah ! j'ai dormi. Dieu ! Quel somme j'ai fait ! J'aurais bien dormi encore.

— Mais, mon père, fait Léandre, il faut que vous prononciez le jugement, puisque vous avez entendu les deux parties.

— C'est vrai, dit Dandin avec gravité. Eh bien, qu'on l'envoie aux galères.

— Un chien aux galères ! s'écrie Léandre. Mais c'est impossible !

— Comment, il s'agit d'un chien ? s'enquiert Dandin, dont l'esprit est encore tout appesanti de sommeil. Bah ! Je n'y comprends plus rien. Concluez, avocat.

L'Intimé, qui est au courant de tous les moyens des avocats pour attendrir le tribunal, songe à faire intervenir les enfants de l'accusé, afin de demander sa grâce. Or, Citron se trouve justement être père de trois petits chiens et ceux-ci dorment au bas de l'escalier, dans un grand panier rond.

L'Intimé prend la corbeille et, la mettant avec son contenu sur les genoux du juge, il s'écrie d'un ton pathétique :

— Allons, pauvres orphelins, venez demander grâce pour votre père, et par vos supplications, attendrissez l'âme du tribunal. Messieurs, ayez pitié de notre jeunesse laissée sans guide, de...

— Enlevez ces bêtes, fait Dandin vivement. Ne voyez-vous pas qu'elles salissent ma robe ? — Et comme l'Intimé continue à clamer : « grâce », le vieux juge ajoute avec un soupir apitoyé. « Je ne sais trop quelle sentence rendre. Le crime est manifeste puisque Citron l'avoue lui-même par la bouche de son défenseur. Et d'autre part, si le père est

condamné, que faire de ces pauvres orphelins ? »

L'arrivée inopinée de deux personnes excite les jappements des jeunes chiens et les aboiements de leur père. Il s'agit de Chicaneau, qui s'avance donnant la main à Isabelle.

Léandre va à leur rencontre, tandis que Dandin, fâché d'être interrompu en pleine séance de justice solennelle, invite d'un ton assez rude le plaideur à se retirer.

Mais Isabelle a fait au vieux juge une gracieuse révérence et l'a regardé de cet air à la fois si vif et si modeste, qui est un des charmes de son joli visage. Sa grâce et sa jeunesse mettent une lumière dans la grande salle aux lambris de chêne sculpté et Perrin Dandin en oublie plaidoiries et jugement.

— À qui est cette enfant ? demande-t-il avec vivacité.

— C'est ma fille, répond Chicaneau.

— Ah ! qu'elle est donc jolie ! fait le vieux juge qui ne se lasse pas de contempler cette fraîche jeune fille. Je suis tout réjoui de voir sa jeunesse. Cela me rappelle mes vingt ans. Mais voyons, mon enfant, que souhaitez-vous de moi, et qui dois-je condamner ou absoudre pour vous faire plaisir ?

Isabelle embarrassée rougit et ne sait trop que dire ; Chicaneau ouvre la bouche pour expliquer ses griefs envers la comtesse de Pimblesche, mais Léandre ne lui laisse pas le temps de parler. Il s'avance vers son père, et lui prenant la main :

— Mon père, dit-il vivement, il s'agit d'un mariage et l'on n'attend plus que votre décision. Tout le monde est d'accord ; la fiancée, son père, le fiancé. Quel est votre jugement ?

— Mon jugement ? fait Dandin. Le voici. Il faut conclure ce mariage tout de suite, et aujourd'hui plutôt que demain. J'ai dit.

— Ah ! chère Isabelle, fait Léandre qui laisse éclater sa joie, saluez votre beau-père et remerciez-le ! Oui, continue le jeune homme devant l'air ébahi de Dandin, mon père, vous avez mon bonheur entre vos mains et le mariage en question est le mien.

— La beauté de ce visage et la vertu qui y paraît font que je ne me dédis nullement, fait Perrin Dandin souriant aux jeunes gens. Ce que j'ai jugé est jugé.

— Mais, s'écrie Chicaneau d'une voix enrouée de surprise et de colère, on ne marie pas une fille sans son consentement !

— J'obéis à la justice, mon père, répond Isabelle avec une révérence et un sourire à Perrin Dandin.

— Mais moi, proteste Chicaneau, je n'obéis pas et je ne suis pas prêt de mettre ma signature au bas d'un contrat.

— Elle y est déjà, fait Léandre qui montre au vieux plaideur le soi-disant procès-verbal.

Chicaneau est furieux d'avoir été joué si facilement et il menace son

futur gendre d'une infinité de procès.

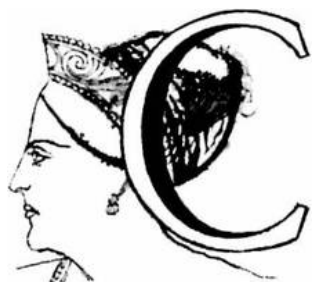
— Vous avez la fille, ajoute-t-il, vous n'aurez pas la bourse.

— Que nous importe, répond Léandre au comble de la joie, nous ne tenons pas à votre bien. Avoir Isabelle est toute notre ambition.

Cette déclaration apaise l'avare Chicaneau, et il accepte de mettre, en signe de bonne entente, sa main dans la main de Perrin Dandin. Citron, qui a été un peu oublié au milieu de cet heureux événement, obtient sa grâce, et le vieux juge, l'esprit rasséréné par tout le bonheur qui va habiter sa maison, promet aux jeunes gens de se contenter désormais, pour satisfaire sa soif de jugements, des seuls procès domestiques.



Britannicus



ÉTAIT à Rome, en l'an 55. Le Forum et les rues retentissaient de conversations joyeuses. Les patriciens et le peuple avaient la même allure de gaieté et de sécurité et dans toutes les réunions des basiliques, on n'entendait que des louanges et des bénédictions au sujet du nouvel empereur.

Depuis un an que Lucius Domitius, fils de l'impératrice Agrippine, avait succédé à l'empereur Claude, son père adoptif, sous le nom de Néron, il semblait que ce prince dût apporter aux Romains une ère de paix et de bonheur comparable à ce qu'avait été le règne du divin Auguste.

On citait du jeune monarque des mots pleins de sens et de bonté, dont le peuple faisait ses délices : « Que je voudrais ne pas savoir écrire ! » avait-il dit un jour qu'on lui présentait une sentence capitale à signer. Et on oubliait, dans ce contentement général, que Néron n'était monté sur le trône que grâce à l'assassinat de Claude, qu'Agrippine avait empoisonné, et grâce aussi à la spoliation des droits du véritable héritier du précédent empereur, Britannicus.

Mais Claude, prince faible et irrésolu, jouet entre les mains de ses affranchis, Polybe, Narcisse et Pallas, avait commis et laissé commettre de telles cruautés que sa mort avait été une délivrance ; mais Britannicus, un enfant de quinze ans, s'était incliné sans résistance devant la prise du pouvoir par Néron.

Rome se réjouissait donc et la ville aux sept collines, pleine de mouvement et d'animation, ressemblait, sous le chaud soleil du matin, à une grande et bourdonnante ruche.

Toute cette joie qui s'exhalait autour du Palatin n'avait pas franchi le seuil de la demeure impériale. Il flottait au contraire, dans les pièces

pavées de mosaïque qui s'ouvraient sur le péristyle de marbre aux multiples colonnes, une atmosphère lourde et triste. Aux portes, les gardes, appartenant à la cohorte prétorienne que commandait Burrhus – un des précepteurs et des confidents de l'empereur – se montraient les uns aux autres les sombres silhouettes de deux femmes immobiles près de l'appartement de Néron.

L'une des deux femmes, belle encore, mais au masque dur et hautain, portait le diadème impérial sur ses voiles de deuil. C'était Agrippine, le mauvais génie du faible Claude. Sa suivante Albine, qui l'avait accompagnée, lui parlait à voix basse, cherchant à dissiper le nuage de colère qui s'amoncelait dans les yeux de sa maîtresse.

— Madame, lui disait-elle, ne restez pas à la porte de l'empereur, sans suite et sans escorte.

— Je veux voir Néron, Albine, on me le cache ; Sénèque et Burrhus, ces hommes dont j'ai fait moi-même la fortune en les mettant auprès de l'empereur, me desservent dans son esprit. Le temps n'est plus où, à mon gré, j'assemblais ou renvoyais le Sénat, où toute-puissante, je dictais à mon fils les lois à promulguer.

— Cependant, se récria Albine en voyant Agrippine jouer avec ses bracelets d'un air soucieux, Néron veille à ce que les honneurs vous soient rendus aussi bien qu'à lui et que, dans tout l'empire, votre nom soit révééré à l'égal du sien.

— Apparences, murmura Agrippine, je préférerais moins de témoignages de respect et plus de confiance. Jamais, à présent, l'empereur ne me consulte sur les affaires de l'État. Et, fait plus grave, il s'attaque à ceux que je protège. Oui, oui, Albine, cette nuit même, Néron a fait enlever Junie Calvinia, cette jeune fille de la race d'Auguste, dont je me suis vue autrefois obligée de faire tuer le frère, pour assurer le mariage de l'empereur. Silanus, en effet, devait épouser Octavie, la fille de Claude, et il fallait qu'Octavie devînt la femme de Néron pour donner à celui-ci plus de droits à l'empire. Silanus est mort. J'ai épargné sa sœur, car j'avais sur elle des projets importants. Elle est aimée du jeune Britannicus, et en favorisant son union avec celui-ci, je me les attachais par la reconnaissance. Le fils de Claude me devenait un instrument puissant. À la moindre désobéissance de Néron, je lui aurais présenté comme épouvantails les droits de Britannicus à l'héritage de son père, à l'empire.

Agrippine baissa la tête ; elle réfléchissait. La violence de ses pensées plissait son front hautain.

— Que n'aurais-je pas obtenu de Britannicus ? reprit-elle. Il est jeune et influençable. Longtemps il m'en a voulu de l'avoir éloigné du trône. Mais je lui donnais la femme qu'il aime et j'enlevais ainsi de son cœur toute amertume contre moi. Néron, en s'emparant de Junie, vient d'anéantir mes projets. Adieu mon espoir de recouvrer de

l'autorité sur mon fils et sur la conduite des affaires de l'État ! Et quelle offense m'est faite ! César savait que Junie était sous ma protection. Il l'enlève, n'est-ce pas me dire que je ne suis plus rien ? Je veux voir César, seule à seul. Je le veux. Sénèque et Burrhus sont toujours présents aux rares audiences qu'il m'accorde. Ils lui dictent presque ses réponses. Pour voir mon fils, je suis obligée de me tenir à sa porte comme une esclave.

Agrippine achevait de prononcer ces mots avec amertume quand la tenture de pourpre qui fermait l'appartement de Néron se souleva. Burrhus sortit, et, en apercevant Agrippine, il la salua avec respect.

Il avait un honnête visage de vieux soldat au regard droit et à la parole rude. Il tenait haut la tête et les plumes de son casque le grandissaient encore ; un long manteau s'agrafait sur sa cuirasse.

— Madame, dit-il à Agrippine, j'allais vous informer, au nom de l'empereur, de la nécessité où il s'est trouvé de faire conduire cette nuit Junie Calvina au palais.

— Burrhus, s'écria l'impératrice avec une rage qu'elle contenait à peine, allez-vous longtemps me cacher l'empereur ? et alors que c'est moi qui ai mis Néron sur le trône, vais-je devoir obéir sans cesse à ses deux conseillers ? Qui vous a donné votre place ? Sans moi, vous vieilliriez dans une obscure légion. Mais si je vous ai donné mon fils à élever, je ne vous ai pas confié l'État à gouverner. Que Néron règne seul, il est en âge de le faire, et s'il n'a plus besoin de mes conseils, il n'a pas besoin des vôtres.

— Madame, fit Burrhus avec fermeté, j'ai tâché de faire de votre fils un empereur digne de commander, et mes conseils, comme ceux de Sénèque, n'ont tendu qu'à sa gloire. Que me reprochez-vous ? De l'avoir soustrait à votre influence ou plutôt à celle de ceux qui vous entourent, à celle des affranchis qui ont avili les derniers jours de Claude. Ce n'est pas la mère que j'ai tenté d'éloigner de son fils, c'est la messagère des suggestions de Pallas et de Narcisse. D'ailleurs, Madame, Néron n'a besoin d'aucun conseil, d'aucun exemple, et le seul vœu que je puisse former, c'est de le trouver, dans la suite de son règne, semblable à ce qu'il est dans ses premières années.

— Et comment donc, reprit Agrippine avec aigreur, pouvez-vous considérer l'acte que l'empereur a commis cette nuit ? Est-ce donc une preuve de vertu qu'un enlèvement et l'arrestation d'une jeune fille innocente qui vivait modestement retirée chez elle sans jamais paraître à la cour ?

— Mais, fit Burrhus vivement, n'est-il pas question d'un mariage entre elle et Britannicus ? Elle est du sang d'Auguste, et l'empereur ne peut se désintéresser d'une union aussi proche du trône. Junie, au surplus, n'est nullement en prison dans le palais de ses aïeux.

— Aussi, s'écria Agrippine irritée, cet acte de Néron touchant ma

protégée est simplement destiné à montrer à Rome et au monde que je n'ai plus aucune puissance, que rien de ce que je veux ne se réalise. Par cet affront public, Néron veut proclamer ma ruine.

Vainement, Burrhus protesta de l'affection et du respect de l'empereur pour sa mère, mais Agrippine ne voulut rien entendre. Son visage était blême de colère et entre ses doigts frémissants, elle tordait un pan de son voile.

À ce moment, Britannicus s'approcha. C'était un jeune homme au beau et doux visage, dont les yeux annonçaient la candeur et la bonté. Mais une expression d'inquiétude et d'indignation remplaçait, sur ses traits, le calme habituel. Il était suivi de son gouverneur, Narcisse, un ancien favori et affranchi de l'empereur Claude, qu'Agrippine avait placé auprès du jeune prince pour qu'un homme à elle pût surveiller sans cesse ses pensées, et Narcisse avait su se faire si bien voir de son élève que celui-ci n'avait pas un secret pour lui.

En voyant le prince s'approcher et Agrippine aller vers lui avec une sorte d'empressement, Burrhus rentra chez son maître, afin de le mettre au courant de cette entente entre Britannicus et la veuve de Claude.

— Ah ! Madame, fit Britannicus avec douleur à Agrippine, vous savez que Junie est prisonnière dans ce palais. Qu'allons-nous devenir ? Que dois-je craindre ?

— Soyez tranquille, fit Agrippine se penchant à son oreille, mon amitié pour Junie, les promesses que je vous ai faites à tous deux ne se contenteront pas de s'exhaler en colère impuissante. Venez me retrouver chez Pallas, où je vais vous attendre.

Tandis qu'elle s'éloignait suivie d'Albine, Britannicus se tourna vers Narcisse.

— Dois-je croire, lui demanda-t-il, à la sincérité de la nouvelle attitude de cette femme ? M'est-elle amie, elle qui m'écartera du trône et qui, dit-on, précipita la fin de mon père ?

— Je ne sais, répondit Narcisse en composant son visage cauteleux au louche regard, si Agrippine a de l'amitié pour vous. Dans tous les cas, son intérêt est le même que le vôtre. Allez la voir : c'est une femme énergique, tandis que vous perdez votre temps en plaintes vaines.

— Hélas ! soupira Britannicus, tu sais bien, Narcisse, que je souhaiterais agir au lieu de me plaindre et qu'encouragé par toi, je ne renonce pas vraiment à l'empire qui m'était destiné. Mais je suis trop jeune pour que les amis de mon père puissent s'intéresser à moi et, je ne sais comment cela se fait, Néron est au courant de mes moindres actions, de mes moindres pensées. Quelle autre conduite pourrais-je tenir que celle à laquelle j'ai dû me résigner ? On m'espionne.

— C'est de votre faute, fit Narcisse d'un air de reproche bien joué.

Vous ne choisissez pas vos confidents avec assez de discernement et de prudence.

— Oui, je suis trop confiant peut-être, fit Britannicus avec mélancolie, et sans toi, cher Narcisse, combien d'écueils n'aurais-je pu éviter ? J'attends de ton dévouement coutumier un service, et pendant que je vais retrouver Agrippine chez Pallas, tâche de découvrir en quel endroit du palais Néron a fait enfermer Junie ; informe-toi si je puis la voir et quels sont les desseins de l'empereur à son sujet. À tout à l'heure, cher Narcisse.

Narcisse suivit des yeux le jeune prince ; un sourire cruel errait sur ses lèvres sinueuses. À ce moment, le bruit d'un nombreux cortège lui fit tourner la tête. Néron, escorté de prétoriens, entraînait dans le péristyle.

Néron était beau et imposant, mais son masque était lourd, sa mâchoire bestiale, le regard de ses yeux verts fuyant. Le charme de ce jeune visage, que les Romains louangeaient en termes hyperboliques, était inquiétant malgré l'expression de grande douceur presque constamment répandue sur ses traits. Tout en marchant, l'empereur appuyait nonchalamment sa main blanche sur la tête d'un grand lévrier.

Il venait de charger Burrhus d'aller porter à Pallas un ordre d'exil, car s'il répugnait à entamer une guerre contre Agrippine elle-même, du moins voulait-il lui enlever la possibilité de tramer des complots avec les anciens affranchis de Claude. Il aperçut Narcisse qui le saluait et, congédiant ses gardes, il alla vers lui avec empressement, tout en s'assurant d'un coup d'œil que nul ne pouvait surprendre leur entretien.

— Seigneur, dit Narcisse, vos ennemis sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance. En leur enlevant Junie, vous avez tari une source de complots. La chance et le bonheur sont avec vous.

Néron soupira.

— Qu'avez-vous ? reprit Narcisse étonné, et d'où vient une telle tristesse ?

— Ah ! Narcisse, fit Néron, je suis bien malheureux : j'aime Junie... Oui. Je l'ai aperçue cette nuit, alors que mes gardes l'amenaient au palais. Les cheveux épars, les yeux baignés de larmes, elle m'est apparue, à la lueur des torches, comme la femme la plus belle que j'aie jamais vue. Toute la nuit, je n'ai cessé de penser à elle. Comment a-t-elle pu se dérober à ma curiosité pendant si longtemps ? Il n'est pas une Romaine qui ne soit fière de plaire à l'empereur et elle semble n'avoir pour moi qu'un seul sentiment : de la peur.

— C'est, fit Narcisse avec un mauvais sourire, que Britannicus, qui la voit souvent et qui l'aime, n'a pas dû lui faire de César un portrait engageant.

— Britannicus l'aime, fit Néron en fronçant les sourcils. Oui, tu me l'as dit déjà. Mais elle, quel sentiment éprouve-t-elle pour lui ?

— Hum ! fit l'affranchi avec prudence. Qui pourrait dire ce qui se passe dans un cœur de jeune fille ? Je ne sais qu'une chose, c'est que les visites que Britannicus faisait à Junie le consolait de la vue de votre gloire et des humiliations qu'il subissait à la cour. D'ailleurs, s'empessa d'ajouter Narcisse qui, quoiqu'il sût à quoi s'en tenir sur les sentiments réels de Junie, prenait plaisir à allumer par un faux espoir le subit amour de Néron, quand cette jeune fille vous verra au milieu de votre gloire, pourra-t-elle faire autrement que de vous aimer et d'oublier Britannicus et ses éternelles plaintes ? D'un regard, vous commandez aux cœurs, à l'amour.

Malgré la flatterie de Narcisse, Néron demeurait songeur.

— Ah ! murmurait-il comme pour lui-même, de combien de chagrins ne vais-je pas payer cet entraînement de mon cœur ? Que diront Agrippine, Sénèque, Burrhus, Octavie, qu'il me faudra répudier ? Et Rome qui m'a vu régner si sagement pendant trois ans, que dira-t-elle ?

— Quoi ! fit Narcisse d'un ton insinuant, allez-vous vous arrêter, Seigneur, à tant d'avis ? Vous êtes l'empereur et votre volonté seule importe. Agissez comme bon vous semblera, et Rome qui vous adore applaudira à la répudiation d'Octavie et au choix d'une nouvelle impératrice. Quant à vos conseillers et à votre mère...

— C'est elle surtout qui m'inquiète, reprit Néron qui s'était assis sur son trône d'albâtre, élevé dans un des angles du péristyle. Je l'imagine m'amenant Octavie, me reprochant ma conduite, mon ingratitude. Oui, je sais, je viens de bannir son cher Pallas, cet orgueilleux confident qui la soutient dans son audace, mais je l'ai fait quand j'étais hors de sa vue. Devant elle, je me sens timide. Est-ce par habitude de ma longue obéissance à ses volontés ou par reconnaissance de toutes les peines qu'elle s'est données pour moi ? Je ne sais ! J'ai beau vous entendre dire que je suis son maître comme je suis le vôtre, mes conseillers, je ne puis oublier qu'elle est ma mère. Et il me faut la fuir pour pouvoir lui résister. Mais j'entends des pas ; retire-toi, Narcisse, il faut que Britannicus continue à ignorer notre entente.

— Il souhaite voir Junie et il m'avait chargé de lui faciliter une entrevue avec elle.

— C'est bien. Il la verra, cela sert mes projets. Cours lui apprendre cette bonne nouvelle. On vient. Dieux ! c'est Junie elle-même.

Néron se leva vivement de son trône et marcha à la rencontre de la jeune fille qui, pâle de crainte et de douleur, regardait autour d'elle avec inquiétude. En apercevant l'empereur, en le voyant lui prendre la main, elle eut un sursaut d'effroi et ses beaux yeux se levèrent avec supplication vers le visage de Néron.

— Qui cherchiez-vous, belle Junie ? demanda l'empereur d'une voix douce. Puis-je penser que c'est ma présence ?

— Seigneur, répondit Junie d'un ton entrecoupé par l'émotion et baissant les yeux pour éviter ce regard audacieux qui la blessait, je me rendais chez Octavie pour lui demander, pour la supplier de me dire quel est mon crime...

— Ainsi, interrompit Néron de la même voix douce, ce n'est pas moi que vous cherchiez. Mon frère Britannicus est plus heureux que l'empereur, puisque vous l'accueillez alors que vous m'avez toujours fui. On m'a dit qu'il vous aime et que vous le lui avez permis.

— Seigneur, fit Junie qu'abusait l'expression de douceur de Néron, l'empereur Claude avait décidé mon union avec son fils, et Agrippine, votre mère, nous a permis de continuer à songer à un mariage entre nous. Vous-même...

— Mes projets sont différents de ceux de ma mère, interrompit assez sèchement Néron, et c'est moi qui veux vous choisir un époux.

— Quel est cet époux ? demanda Junie avec angoisse.

— Moi, fit Néron presque durement. L'empereur Claude ne vous destinait-il pas à l'héritier du trône ? Je règne. Je dois être votre époux. Junie, votre beauté est digne de la couronne et moi seul suis digne de vous, moi seul dans tout l'empire.

— Seigneur, s'écria Junie frémissante et joignant les mains, je ne puis souhaiter la place d'Octavie.

— Et pourquoi ? Je répudierai l'impératrice. Ne soyez pas ainsi craintive et étonnée. Laissez seulement paraître votre fierté d'être aimée de Néron.

— Ah ! Seigneur, balbutia Junie, je ne sais si je devrais ressentir de l'orgueil, mais l'idée seule de dépouiller Octavie de sa gloire m'emplit le cœur de honte.

— Est-ce vraiment l'intérêt d'Octavie qui vous fait refuser ma proposition ? fit Néron d'une voix sifflante. N'est-ce pas plutôt la pensée de Britannicus ? Avouez que vous songez au frère en parlant de la sœur !

— J'avoue, Seigneur, dit Junie en tremblant, que le sort de Britannicus, ses malheurs, son caractère m'ont touchée. Je lui ai donné mon cœur. Cela m'était permis par le désir de nos parents.

Néron, en entendant ces paroles, se sentit envahi d'une colère furieuse, mais il se domina par un violent effort, et d'une voix calme et grave :

— Tout autre que Britannicus, dit-il, paierait de sa vie la préférence que vous lui accordez. Mais je lui réserve un autre sort. Je l'ai mandé ici. Il va venir... Non, ne me remerciez pas si vite, ajouta-t-il, voyant que la jeune fille voulait s'agenouiller devant lui. Car je ne lui laisse la vie qu'à condition que ce soit vous qui le bannissiez. Je veux – et la

voix de Néron se fit plus dure – que vous le décourageiez par votre froideur. Ainsi, sans qu'il puisse me croire jaloux de lui, il s'éloignera.

— Comment, s'écria Junie éperdue, l'éloigner de moi quand, mille fois, je l'ai assuré de ma tendresse ? C'est impossible ! mais mes regards eux-mêmes, Seigneur, lui diront que mes paroles mentent.

— Je vais me cacher derrière cette tenture, fit Néron durement. De là, je verrai tout, j'entendrai tout, et si un regard, un soupir lui témoignent votre tendresse, il mourra.

Junie, désespérée, voulut supplier encore, mais déjà Narcisse accourait, annonçant la venue de Britannicus.

— Songez que je vous vois, dit Néron, et il laissa retomber sur lui la lourde tenture de pourpre.

Britannicus, le visage rayonnant de bonheur, s'approchait de la jeune fille. Il voulut lui prendre les mains, tandis qu'il lui posait mille questions sur les événements de la nuit, leur séparation, ce revoir providentiel. Mais bientôt la joie du jeune homme tomba. Junie détournait les yeux sans mot dire.

— Qu'avez-vous ? fit Britannicus, quoi, pas un regard ! Craignez-vous l'empereur ? mais il est loin d'ici.

— L'empereur est partout, murmura Junie d'une voix brisée.

— Vous vous exagérez sa puissance, reprit Britannicus en se rapprochant. Rome est offensée de sa conduite, et sa mère...

— Vous ne m'avez jamais parlé ainsi de l'empereur, fit vivement Junie. Vous rendiez toujours hommage à sa vertu...

— Et pourquoi le louez-vous ainsi, alors qu'il me fait souffrir ? reprit Britannicus irrité et amer. Vous plairait-il ? Que je vous trouve changée pour moi ! Parlez ! Ne vous souvenez-vous plus de Britannicus ? Ah ! vos yeux fuient les miens.

— Retirez-vous, fit Junie en arrachant ses mains de celles du jeune homme, l'empereur peut venir.

Et tandis que Britannicus, bouleversé d'étonnement et de douleur, s'éloignait vers les jardins, chancelant comme un homme ivre, Junie, plus malheureuse encore que lui, s'enfuyait dans sa chambre pour y pleurer sans témoin.

Néron était sorti de sa cachette le cœur ulcéré et plein de haine, ne songeant qu'à faire souffrir ces deux êtres qui s'aimaient. La venue de Burrhus vint une minute le distraire de ses pensées cruelles.

Le vieux soldat raconta à Néron ce qu'il soupçonnait des projets d'Agrippine et de la façon dont elle s'apprêtait à venger le bannissement de Pallas.

— L'armée, dit-il, révère les noms des aïeux d'Agrippine, de son père Germanicus. Votre mère pourrait soulever les soldats, Rome même contre vous. Par l'amour qui s'est emparé de votre cœur vous lui donnez des armes. Répudiez Octavie dont tous admirent les vertus

irriterait la noblesse. Croyez-moi. On n'aime que si l'on veut aimer et...

— Burrhus, fit Néron d'une voix brève, j'accepte vos leçons de guerre et de politique, mais croyez-moi aussi, l'amour est une tout autre science et vous n'êtes pas forcé de me l'enseigner.

Et laissant son ancien gouverneur interdit et effrayé, l'empereur s'éloigna à la recherche de Junie.

Une soudaine épouvante venait d'envahir le cœur de Burrhus. La voix glacée de Néron, ce masque de cruauté froide qui s'était comme posé sur ses traits, avaient frappé le vieux prétorien comme une révélation de funeste avenir.

— Seule, Agrippine peut venir à mon aide, pensa-t-il. L'empereur n'écoute plus mes avis. Peut-être sa mère a-t-elle encore assez de puissance sur lui pour l'arrêter sur la pente maudite.

Il se mit à marcher au hasard dans le palais, cherchant celle dont il se repentait à présent d'avoir maintes fois écarté l'empereur. Et Agrippine se trouva devant lui tout à coup.

D'un ton courroucé, elle apostropha Burrhus. N'était-ce pas d'après ses pernicieux conseils que Néron venait d'exiler Pallas et qu'il songeait à répudier sa femme Octavie ? Quelle belle honnêteté avait ce soldat qui se prétendait ennemi des flatteurs !

— Mais, continua Agrippine dont la colère montait, c'est trop méconnaître la puissance que j'ai gardée à Rome. Pallas n'était pas mon unique appui. Il me reste une arme pour me défendre : c'est Britannicus. J'irai devant l'armée, je lui montrerai ce fils de l'empereur. Je ferai l'aveu, s'il le faut, de mes propres crimes, et je dirai par quelles voies tortueuses et misérables j'ai mené au trône l'ingrat Néron. Je confesserai tout.

— Madame, ils ne vous croiront pas, fit Burrhus avec tristesse et sans essayer davantage de se disculper d'être un mauvais conseiller de l'empereur. L'adoption de Néron par Claude l'a rendu légalement son fils. Tibère fut ainsi adopté par Auguste et lui succéda, à l'exclusion d'Agrippa et malgré les droits de celui-ci. Vous ne pouvez vous repentir publiquement des événements qui donnèrent le pouvoir à Néron. D'ailleurs, la puissance de l'empereur résisterait et résistera à vos coups. Je vais poursuivre mon ouvrage auprès de lui.

— Qu'avez-vous fait, Madame ! fit Albine, la confidente d'Agrippine, en voyant Burrhus s'éloigner avec hâte. L'empereur va être mis au courant de vos projets.

— Eh bien, s'écria Agrippine, qui redressa son front hautain et dont les yeux lancèrent des éclairs, qu'il vienne ! En voulant donner à Junie le rang d'impératrice, c'est moi qu'il répudie ! C'est à moi qu'il enlève les honneurs et la puissance. Octavie est inconnue de la cour et indifférente à Rome. La vraie impératrice, c'est moi. Je ne puis souffrir

cette pensée qu'une autre prenne ainsi ma place... Mais voici Britannicus. Viens, Albine, je veux lui parler, l'assurer de mon aide pour lui et pour sa sœur.

Agrippine composa son visage et prenant la main du jeune homme, elle lui promit de se faire auprès de Néron l'avocate d'Octavie.

— Si l'empereur ne renonce pas à cette coupable idée de répudier sa femme, ajouta-t-elle, j'irai plaider la cause de l'innocente impératrice devant le sénat, l'armée. Ayez confiance en moi. Notre salut dépend de notre union. Mais, je vous en prie, évitez Néron, ne vous montrez pas à lui, pour votre sauvegarde. Au revoir, je vais essayer de joindre mon fils, et par mes conseils, l'engager à renoncer à de si perfides desseins.

— Puis-je avoir confiance dans Agrippine ? se demanda Britannicus en regardant s'éloigner cette femme qui, jusqu'alors, ne s'était jamais occupée de sa vie que pour y porter le trouble et la désolation. Narcisse, qui croire ? D'après ce que tu me dis, les chefs de la noblesse désapprouvent Néron et se souviennent que le véritable héritier de Claude est Britannicus.

— Oui, dit Narcisse d'un ton plein d'assurance dont le jeune prince trop confiant ne discerna pas l'ironie. Mais le lieu est peu propice pour continuer une telle conversation, et...

— Ah ! Narcisse, fit Britannicus en retenant son faux ami par la main, avant de nous éloigner d'ici, je t'en supplie, permets-moi de voir Junie, de lui parler encore.

— Mais puisqu'elle vous déteste, puisqu'elle aime Néron ! dit Narcisse avec hâte en cherchant à entraîner le jeune homme. Ne l'avez-vous pas entendue tout à l'heure ? Et ne croyez-vous pas tout ce que je vous ai raconté ?

— Je ne sais plus, fit Britannicus avec douleur. Ou plutôt, je ne sais qu'une chose, c'est que son cœur si loyal et si bon ne peut avoir été séduit en quelques heures par tous les faux semblants de la cour...

— Et en ce moment même où vous la cherchez, interrompt Narcisse saisissant le bras de son élève, ne comprenez-vous pas qu'elle écoute avec plaisir les propos de l'empereur ?

À ce moment, apportant le plus éclatant démenti aux perfides paroles de l'affranchi, Junie parut. Elle avait dans ses traits, dans sa démarche, une expression de tel désespoir, que Britannicus ne s'y trompa pas. Il échappa à Narcisse et s'élança vers la jeune fille. Narcisse, se voyant impuissant à empêcher cette entrevue, résolut de l'apprendre aussitôt à Néron ; il se glissa rapidement vers l'appartement de l'empereur, tandis que Junie, saisissant la main de Britannicus, lui disait d'une voix tremblante :

— Fuyez, prince, tout de suite. Que Néron ne puisse vous voir. Je songe à vous, je suis toujours digne de votre tendresse et jamais mon

cœur n'a changé. Cette scène cruelle de tout à l'heure m'était imposée par Néron. Il m'épiait derrière la tenture de cette porte et si je vous avais regardé ou parlé comme autrefois, si je vous avais laissé voir tout ce que mon cœur ressent pour vous, c'en était fait de votre vie. Oh ! je vous en prie, partez, partez vite ! Plus tard, quand l'empereur sera apaisé, nous nous reverrons.

— Junie, s'écria Britannicus en se jetant aux pieds de la jeune fille avec un transport de joie, fou que j'étais d'avoir douté de votre affection, d'avoir pu croire une seule minute à l'infidélité de votre cœur ! J'aurais dû comprendre vos souffrances pendant notre entretien, j'aurais dû ne pas vous accuser si vite. Pardonnez-moi.

— Hélas ! fit Junie d'un ton douloureux. Je ne vous dis plus de fuir. Il est trop tard maintenant. Néron vous a vu à mes pieds. Dieux, que va-t-il se passer !

Britannicus tourna la tête et demeura interdit : l'empereur s'avavançait en effet, suivi de ses gardes. À la vue des deux jeunes gens, son visage devint livide. Il se mordit les lèvres, et d'une voix rauque :

— Ah ! ah ! fit-il, je dérange un rendez-vous charmant. C'est dommage. Mais je n'en ai que plus d'envie de garder Junie dans ce palais, puisque, prince, cela vous permet de la voir souvent et de lui dire vos sentiments.

Britannicus s'était relevé ; il fixait son regard sur Néron avec un courage tranquille. Sa fierté ne se démentit pas, malgré la folle rage qu'il pouvait lire dans les yeux de l'empereur. Et il dit lentement :

— Que ce soit en ce palais ou ailleurs, partout où me le permettra Junie, elle me trouvera heureux de la voir, de lui parler, de lui obéir...

— Mais, fit Néron d'une voix mauvaise, ici c'est à l'empereur qu'on obéit.

— Oui, répondit Britannicus tristement. Je connais ce palais. J'y demeurais avant vous, dans un temps où je n'aurais jamais pensé que Domitius pût parler en maître au fils de Claude.

— Le destin l'a décidé ainsi, dit Néron avec ironie. J'ai obéi naguère, vous obéissez aujourd'hui, mais pas assez bien. Vous avez besoin qu'on vous guide et qu'on vous parle du respect dû à votre empereur. Rome et l'empire vous en parleront.

— Rome vous approuve-t-elle entièrement ? s'écria Britannicus.

— Elle se tait devant mes actes, c'est tout ce que je lui demande, fit durement Néron. Il suffit qu'on me craigne. Entendez-vous ?

— J'entends, dit Britannicus avec fermeté. Mais ma seule crainte, c'est de n'être pas aimé de Junie.

— Vous devriez souhaiter de n'en être pas aimé, au contraire, reprit Néron d'une voix sifflante. Gardes !

— Seigneur, s'écria Junie, joignant les mains et se courbant devant l'empereur, non, vous ne ferez pas arrêter votre frère. C'est moi, c'est

ma présence qui cause votre mécontentement. Laissez-moi m'éloigner. Permettez-moi de devenir prêtresse de Vesta, d'enchaîner à tout jamais ma liberté en servant la déesse. Ainsi je ne séparerai plus vos cœurs.

Mais Néron n'écouta pas cette ardente supplication. Sur un geste de lui, des gardes entraînaient Britannicus, tandis que d'autres gardes, se saisissant de Junie, la ramenaient dans son appartement.

— Ah ! ah ! ricana l'empereur, les voici aux deux extrémités du palais. Et cependant – et son accent eut une expression de rage indicible – rien ne les sépare. Leur affection demeure. Ils se sont réunis malgré moi. C'est ma mère qui est cause de cela. C'est elle qui, en m'important tout à l'heure, leur a donné le temps de s'expliquer, de... Gardes !

Burrhus s'approcha de Néron. L'indignation et la douleur se partageaient le cœur du vieux soldat. Il venait d'assister à l'arrestation de Britannicus et de Junie et il eut un frisson quand Néron, en l'apercevant, lui dit d'une voix dure :

— Burrhus, que ma mère ne sorte pas du palais, assurez-vous-en !

— Seigneur, s'écria Burrhus, c'est impossible ! arrêter votre mère ! sans l'entendre !

— Prenez garde ! gronda Néron, votre conduite m'est suspecte, Burrhus. Depuis quelque temps vous osez me blâmer. Faites ce que j'ordonne, ou sinon c'est un autre que je chargerai de cette tâche, un autre qui, non seulement s'assurera d'Agrippine mais de vous...

Les heures passaient lourdement dans le palais où flottait comme un voile noir la colère du maître. Gardes, familiers, serviteurs échangeaient des regards inquiets. Qu'était devenue la bonté du jeune empereur ? Ses grands lévriers favoris eux-mêmes se cachaient, sentant d'instinct la férocité latente qui grandissait dans ce cœur. Et sur les lèvres des nains contrefaits – pauvres fous qui avaient pour tâche d'amuser les puissants par leurs saillies – l'esprit lui-même s'était glacé.

Sur un nouvel ordre de Néron, Burrhus était allé chercher Agrippine. L'empereur indécis n'osait pas condamner sa mère sans l'entendre. Dans son cœur, les sentiments de soumission et de tendresse de naguère luttaienent encore contre les terribles pensées de jalousie et de haine.

Burrhus s'était acquitté de sa tâche avec empressement. Il espérait beaucoup du pouvoir d'Agrippine sur l'esprit de son fils, et tout en la menant jusqu'à la salle où l'attendait Néron, il la suppliait de parler à son fils doucement, tendrement, de façon à le toucher mais sans irriter son orgueil.

— Ah ! Madame, lui disait-il avec prière, sachez lui parler. Souvenez-vous que si l'empereur est votre fils, il est notre maître à

tous. Que la cour ne va vers vous qu'autant qu'elle vous sait bien vue de lui. N'écoutez pas votre fierté blessée. Qu'il sente d'abord en vous, sa mère.

Agrippine rassura d'un geste l'inquiétude de Burrhus : la porte s'ouvrait devant Néron. La mère et le fils se saluèrent et Agrippine prit place, lentement, dans une stalle d'albâtre à haut dossier. Néron s'était assis sur son trône.

— Mon fils, dit Agrippine en regardant fixement l'empereur qui baissait les yeux, on me dit que vous avez des soupçons contre moi. Les seuls crimes que j'aie à me reprocher, les voici : vous réglez. Et pourtant, combien vous étiez loin du trône, vous fils de Domitius Œnobarbus, mon premier époux ! J'ai voulu pour vous la royauté, et je l'ai obtenue. Ce sont mes intrigues, celles de l'affranchi Pallas, que vous venez d'exiler et qui était alors tout-puissant sur l'esprit de l'empereur Claude, qui m'ont permis d'épouser celui-ci après la mort de sa femme Messaline, la mère de Britannicus et d'Octavie. Je devins donc impératrice. Mais cela ne vous rapprochait pas beaucoup du trône, néanmoins. Qu'ai-je fait ? J'ai demandé et obtenu pour vous la main d'Octavie, condamnant à la mort Silanus, qui aimait la princesse. Vous êtes devenu ainsi gendre de Claude, et Pallas a si bien fait qu'en peu de temps, l'empereur vous a adopté sous le nom de Néron. Vous rappellerai-je comment j'ai su me débarrasser des partisans de Britannicus, qui comprirent à ce moment ce que je voulais pour vous ? Des promesses ont ébloui les uns, l'exil m'a délivré des autres, et Claude, circonvenu par Pallas et par moi, non seulement vous donna le pouvoir suprême, mais me laissa libre de choisir les gouverneurs de son fils. Je mis près de lui des gens qui étaient mes créatures, tandis qu'auprès de vous, pour flatter Rome, j'appelai ceux qu'elle regardait comme les plus honnêtes gens, Burrhus, Sénèque. En votre nom, je distribuai au peuple des richesses puisées dans le trésor de Claude ; puis, quand celui-ci fut près de la vieillesse et qu'il comprit la double erreur qu'il avait commise en vous adoptant et en éloignant son fils, je ne lui permis pas de se reprendre. J'ai hâté sa mort, sans laisser approcher de lui son fils et ses amis. Et il n'était déjà plus que, voulant m'assurer pour vous de la fidélité des légions, j'attendis que vous eussiez reçu le serment de l'armée avant d'annoncer à Rome la mort de l'empereur. Mon fils, voilà tous mes crimes. Il faut que je vous dise aussi la récompense que j'en ai reçue. Il n'y avait pas six mois que vous étiez sur le trône que vos deux gouverneurs – qui me devaient toute leur fortune – vous dressaient à l'envi contre moi. De jeunes débauchés se partageaient votre amitié et votre confiance. Et à mes reproches, vous répondiez par du mépris. J'avais promis à Britannicus qu'il épouserait Junie, vous la lui enlevez. Vous êtes prêt à divorcer d'avec Octavie, que je vous ai donnée pour

femme. Pallas, l'artisan de notre fortune à tous deux, est exilé. Britannicus est prisonnier. Moi-même, je suis arrêtée par Burrhus et conduite ici comme une coupable qui doit se justifier. Mon fils, est-ce bien cela que vous me deviez ?

Lorsqu'Agrippine avait commencé à parler, Néron, les sourcils froncés, semblait ne l'écouter qu'avec impatience, mais, à mesure que cette voix sévère retentissait, le front de l'empereur se penchait vers sa poitrine. Les souvenirs qui se pressaient devant lui remplissaient son cœur de confusion, de crainte, de repentir. Il se retrouvait petit enfant devant sa mère, soumis à sa ferme volonté. Et lorsqu'il parla à son tour, ce fut d'un ton un peu plaintif, comme se défendant, lui qui jugeait.

— Je n'ai pas oublié que je vous dois l'empire, Madame, lui dit-il, et vos bontés sont présentes à ma mémoire. Ce sont justement des reproches comme ceux que je viens d'entendre qui vous ont aliéné bien des esprits. On a pensé que vous ne m'aviez fait couronner que pour régner sous mon nom, pour retrouver en votre fils un instrument aussi docile entre vos mains que l'empereur Claude. Le Sénat et Rome ont murmuré souvent contre les honneurs que je vous fais rendre et qui dépassent le respect qu'on doit aux impératrices, puisque les licteurs marchent devant vous aussi bien que devant moi. Enfin, vous vous unissez contre votre fils avec son rival, avec Britannicus, et l'on dit, à l'armée, que vous voulez le présenter aux soldats.

Agrippine rougit en trouvant l'empereur si bien informé ; pourtant elle répondit avec assurance :

— Ainsi, selon mes ennemis, je voudrais faire proclamer empereur Britannicus, Britannicus qui me hait et dont le premier souci en arrivant au pouvoir serait de se venger de moi. Puisque, malgré ma tendresse et tous mes efforts pour le servir, mon fils est un ingrat pour moi, que serait un étranger ? Car vous êtes ingrat, Néron, poursuivit Agrippine dont la voix se brisait. Et je me demande parfois avec épouvante si même vos baisers d'enfant étaient sincères. Dieux ! N'avoir qu'un fils, l'avoir tant aimé et le voir se détacher de moi !

Néron se leva de son trône. Les derniers mots d'Agrippine l'avaient ému sourdement. Mais cette impression fut passagère ; sa décision était prise. Il feignit pourtant encore :

— Que faut-il faire, ma mère ? dit-il en s'approchant d'elle, il en sera selon votre volonté.

— Rendez la liberté à Britannicus, laissez Junie libre d'épouser qui lui plaît, cassez la sentence d'exil de Pallas, enfin que Burrhus ne m'arrête plus à votre porte, que je puisse vous voir à mon gré. Voilà ce que je veux.

— Eh bien, fit Néron en embrassant sa mère d'un air soumis, allez annoncer à mon frère que je me réconcilie avec lui. Vous serez notre

arbitre au sujet de Junie. Pallas est libre également. Gardes ! continua l'empereur en élevant la voix, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.

Agrippine, après avoir salué Néron, s'éloigna, escortée des gardes. Elle triomphait. Elle avait reconquis sur son fils son empire d'autrefois, elle allait de nouveau régner à Rome !

Burrhus avait assisté à la fin de l'entretien de l'empereur et de sa mère ; il s'approcha de Néron et lui dit sa joie de le voir réconcilié avec Agrippine et Britannicus ; mais Néron glaça bien vite les élans de son honnête conseiller.

— Burrhus, lui dit-il, je vous avoue que j'ai douté de vous, mais le peu d'estime que continue à vous témoigner ma mère vous rend ma confiance. Elle a tort de se trop réjouir : j'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer. Oui, Burrhus, il faut que Britannicus meure. Vivant, il est pour moi un trop grand danger entre les mains d'Agrippine. Tout me commande cette mort que j'ai décidée.

— Ah ! Seigneur, fit Burrhus, qui chancela de douleur, que dira-t-on de cette cruauté ? Voulez-vous vous faire craindre à présent, vous qui appliquiez tous vos soins à vous faire aimer de vos sujets ? Le chemin de la vertu est ouvert devant vos pas, vous savez comme il est doux. Le chemin du crime où l'on veut vous engager (car vous n'y allez pas de vous-même, je connais votre cœur) vous mènera où ? Les crimes entraîneront d'autres crimes. Le sang de Britannicus trouvera des vengeurs qui, punis, trouveront des vengeurs à leur tour. Vous serez craint, mais vous devrez aussi passer vos jours dans la crainte. Tous vos sujets deviendront vos ennemis. Seigneur, ajouta Burrhus en pleurant et en se précipitant aux pieds de l'empereur, faites-moi tuer ! que je ne voie pas altérer votre gloire. J'ai trop vécu si vous cessez d'être vertueux. Votre frère est innocent, je le sais. Il ne vous hait pas, mais on le trahit, mais on l'excite contre son empereur. Seigneur, par grâce !

Les sanglots de Burrhus touchèrent Néron. Ce que n'avait pu faire l'ambitieuse Agrippine, la douleur sincère du vieux soldat l'accomplit. Néron regarda Burrhus avec douceur, il l'aida à se relever et lui dit d'aller chercher Britannicus et de le lui amener.

Burrhus, transporté de joie, courut exécuter les ordres de son maître, mais auprès de Néron songeur Narcisse s'était glissé et lui disait à voix basse :

— J'ai vu la célèbre Locuste, elle m'a remis un poison aux effets foudroyants et dont je vous réponds, car elle en a fait devant moi l'expérimentation sur un esclave.

— J'ai renoncé à mon dessein, Narcisse, fit assez sèchement Néron, je me réconcilie avec Britannicus.

— Quoi ! s'écria l'affranchi pâlisant de crainte et de rage, vous révoquez un ordre si prudent, si juste ? Britannicus ne vous

pardonnerez pas de l'avoir fait emprisonner. Tôt ou tard, il apprendra – tout se sait – que vous avez eu l'idée de l'empoisonner et il se vengera peut-être en se servant de Locuste contre vous.

— Non, fit Néron avec assez de fermeté. Son cœur est incapable d'un tel acte.

— Lui donnez-vous donc Junie ? reprit le misérable Narcisse qui cherchait à réveiller la haine de l'empereur. Ah ! ajouta-t-il avec ironie en voyant que celui-ci ne répondait pas, je comprends, Agrippine est victorieuse. Ne s'est-elle pas vantée d'ailleurs que vous obéiriez comme naguère aux premiers conseils qu'il lui plairait de vous donner ?

Néron rougit, piqué au vif :

— Eh, que faut-il que je fasse ? s'écria-t-il. Elle est ma mère. Puis-je me venger de son audace et de son ambition insatiable en me faisant empoisonner ? Moi qui ai si bien régné jusqu'ici, dois-je devenir un tyran ?

— Vous êtes trop bon, seigneur, fit Narcisse plein d'espoir car il sentait Néron ébranlé par ses discours. Rome aime la force avant tout, et un empereur n'est grand que s'il se fait respecter. Allez-vous obéir à vos sujets ? Croyez-moi ; si vous faites votre volonté, les Romains vous applaudiront. J'ai trop expérimenté pour mon propre compte combien ils sont patients. Si vous décidez de faire périr Britannicus et de répudier Octavie, fussent-ils innocents, Rome leur trouvera des crimes.

— Mais Burrhus ? objecta Néron qui luttait encore. Et la promesse que je lui ai faite ? Si je ne la tiens pas, comment oser le regarder désormais ?

— Bah ! fit Narcisse d'un air insouciant. Burrhus parle contre sa pensée en vous sermonnant. Ou plutôt lui aussi se plaît, comme Sénèque et votre mère, à éprouver votre obéissance. Il dit à qui veut l'entendre que vous n'êtes pas digne de régner et que vous ne valez que les applaudissements que l'on vous donne au cirque et au théâtre. Que l'on vous donne ? Non, que vous payez.

Cette dernière perfidie glissa de nouveau la rage au cœur de Néron. Il entraîna l'affranchi rayonnant.

— Viens, dit-il, nous allons réfléchir.

Et ils s'éloignèrent tous les deux dans le palais que commençaient à noyer les ombres du soir.

Une heure plus tard, ce même palais retentissait de rumeurs joyeuses et d'apprêts de festin. Néron venait tout à coup d'ordonner un repas de fête, voulant y sceller, disait-il, sa réconciliation avec Britannicus. Tous étaient heureux et la joie du palais débordait dans Rome. Seule, Junie, le cœur étreint d'elle ne savait quelle inquiétude, retenait Britannicus auprès d'elle. Elle ne pouvait se décider à le laisser partir pour le souper où l'attendait l'empereur, et aux questions

tendres et joyeuses du jeune prince, elle ne répondait que par des larmes et des soupirs.

— Ayez confiance, lui disait Britannicus tendrement, cette réconciliation est sincère, Néron est revenu à des sentiments plus fraternels.

— Vous croyez son cœur comme le vôtre, répondit Junie en essuyant ses yeux. Comment aurait-il pu changer si promptement ? Il n'y a qu'un jour que je suis à la cour et cependant je me rends compte que le mensonge y règne en maître, que jamais le cœur ne s'y exprime librement.

— Mais Narcisse m'a dit les remords de Néron.

— Narcisse ne vous trahit-il pas ? Ah ! prince, je crains quelque malheur. Si je vous parlais pour la dernière fois...

Britannicus s'efforça en vain de rassurer Junie : il la remerciait avec ferveur de lui avoir conservé son affection, d'avoir méprisé pour lui l'amour de Néron et l'offre d'un empire : il lui faisait un tableau riant du bonheur qui les attendait. Junie l'écoutait sans sourire et s'accrochait au bras du prince pour le retenir encore, toujours.

Il fallut l'arrivée d'Agrippine pour permettre à Britannicus de s'éloigner ; et, tandis qu'après un dernier et tendre adieu il prenait congé de Junie, celle-ci s'apprêta à suivre Agrippine chez Octavie.

— Qu'avez-vous ? fit Agrippine quand elles furent seules, vous avez pleuré ? Pourquoi cette crainte ? J'ai parlé, tout a changé de face. Je réponds de Néron.

Et Agrippine se mit à raconter avec orgueil sa dernière entrevue avec son fils, la soumission de celui-ci, les conseils qu'il lui avait demandés au sujet des affaires de l'État, l'influence qu'elle avait reprise désormais sur lui.

Un bruit proche, des cris confus l'interrompirent.

— Que se passe-t-il ? fit Agrippine étonnée.

— Ciel ! sauvez Britannicus ! s'écria Junie qui se soutenait à peine. Burrhus accourait, tremblant, le visage bouleversé d'horreur.

— Britannicus est mort ! fit-il d'une voix sourde.

Junie eut un sanglot déchirant, Agrippine voulut la soutenir dans ses bras, mais la jeune fille l'écarta ; une volonté inébranlable la redressait.

— Non, fit-elle, adieu ! Je vais le secourir ou le suivre.

Et elle bondit hors du péristyle.



Néron a fait empoisonner son frère Britannicus.

Burrhus, d'une voix entrecoupée par la douleur, faisait à Agrippine le récit de l'assassinat du Prince. Néron avait embrassé son frère puis, prenant une coupe pleine, il en avait répandu les prémices en l'honneur des dieux. Britannicus avait fait de même avec une coupe que Narcisse lui avait tendue, puis il avait porté la coupe à ses lèvres et il avait bu une gorgée de vin. Mais aussitôt, il était tombé sans vie sur son lit. À cette vue, l'épouvante s'était emparée d'une partie des assistants. Cependant, la plupart avaient copié leur attitude sur celle de l'empereur : « Ne vous alarmez pas, avait dit celui-ci avec calme et froideur. Ce mal a souvent terrassé Britannicus dans son enfance. Soupçons donc sans nous inquiéter davantage. » Narcisse avait peine à cacher sa joie.

Burrhus achevait son récit quand l'empereur apparut, escorté de Narcisse. Une légère pâleur couvrait son visage aux traits durs. Agrippine s'élança vers lui :

— Arrêtez, Néron, j'ai deux mots à vous dire. Britannicus est mort et je connais son assassin.

— Vraiment, Madame, dit Néron, qui, en apercevant sa mère, avait eu un mouvement de recul, et qui est cet assassin ?

— C'est vous, fit Agrippine avec force. Narcisse a exécuté vos ordres. Il a empoisonné votre frère.

— Je crois, dit Néron se forçant à la raillerie, que vous me jugez coupable de tous les malheurs qui peuvent se produire. Vous allez sans doute bientôt m'accuser de la mort de Claude.

— Eh, pourquoi craindre ce soupçon de votre mère, seigneur ? fit Narcisse de son ton hypocrite. Si elle vous aime, elle ne peut pleurer cette mort qui la sert aussi bien que vous. Britannicus, je le sais, avait d'autres visées que d'épouser Junie ; il souhaitait l'empire, et...

— Néron, dit Agrippine d'une voix terrible, ton premier pas dans le crime est fait. Tu ne t'arrêteras pas, conseillé par de tels ministres. Après ton frère, c'est ta mère que tu vas tuer, car, dans le fond de ton cœur ingrat, tu me hais. Mais ma mort te sera inutile, tes remords te suivront comme des furies et le sang que tu répandras chaque jour fera de ta vie un enfer. Tu en viendras, assassin, à te tuer toi-même et ton nom sera maudit, non seulement à Rome, mais dans le monde et dans les siècles.

Néron regarda sa mère avec des yeux épouvantés. Déjà, devant lui, il voyait passer le spectre de sa première victime. Un frisson le saisit, et prenant le bras de Narcisse, il se mit à fuir comme s'il était poursuivi.

— Ah ! fit Agrippine à Burrhus, je vous ai méconnu. C'était ce misérable affranchi qui conseillait mon fils. C'est fini. J'ai lu mon arrêt de mort dans le regard de Néron. Et vous êtes perdu aussi.

— Tant mieux, fit Burrhus d'un ton brisé, je veux mourir. Cette fin

de Britannicus m'éclaire sur l'empereur. Qu'advient-il de l'État ?

Des pas précipités se firent entendre à ce moment : c'était Albine qui accourait. Elle se jeta aux pieds de sa maîtresse :

— Ah ! Madame, fit-elle, par grâce ne quittez pas l'empereur. On craint qu'il n'attente à ses jours. Il vient d'avoir la douleur de perdre Junie.

— Elle est morte ? s'écrièrent à la fois Agrippine et Burrhus.

— Morte pour le monde, reprit Albine. Elle s'est consacrée à Vesta. À la faveur du tumulte causé par la mort de Britannicus, elle s'est échappée du palais. Elle a couru au Forum et, se prosternant devant la statue d'Auguste, elle a supplié son divin ancêtre de lui permettre de se dévouer aux dieux immortels. Le peuple qui l'entourait s'est attendri sur ses malheurs, il l'a prise sous son appui et l'a menée sur l'heure au temple de Vesta, ceci sous les yeux mêmes de l'empereur. Celui-ci n'a pas osé braver la volonté du peuple. Narcisse, qui avait tenté d'arrêter Junie dans sa marche, a payé ce geste de sa vie.

» Venez, Madame, venez, César erre dans le palais, hagard et murmurant d'une voix déchirante le nom de Junie. Venez l'arracher à cette solitude que la nuit fera plus dangereuse. »

— Allons, soupira Agrippine, qui sait, les remords le changeront peut-être.

— Hélas ! fit Burrhus. Et il secoua la tête sans espoir.

Ils s'enfoncèrent dans le palais à la recherche de celui que les sombres divinités du Mal venaient d'habiter pour toujours. Et la nuit enveloppa Rome d'un voile de deuil.



Bérénice



ARSACE, fait Antiochus, arrêtons-nous dans cette salle. De ce côté est l'appartement de l'empereur, de celui-ci, l'appartement de la reine. Tous les artistes de la Grèce, de l'Égypte et de la Perse, ont uni leur talent pour faire des pièces de ce palais une suite de merveilles et je m'en vais quitter Rome, les yeux remplis encore de ses temples aux mille colonnes, de ses arcs de triomphe, de ses cirques, de ses forum pleins d'une foule animée et diverse. Là-bas, sur les bords de l'Euphrate, dans ma Comagène, nous ne retrouverons plus de telles splendeurs architecturales, mais au moins y goûterai-je le seul bien que j'attende désormais : le repos.

Le ton d'Antiochus s'est empreint d'une telle mélancolie que son confident Arsace contemple avec étonnement le jeune prince.

Antiochus est beau, avec son visage oriental à la peau mate, aux longs yeux noirs pleins de feu. La richesse de son costume mi-romain, mi-asiatique indique que sa fortune est considérable, de même que les insignes de commandement qu'il porte montrent que l'empereur Titus et avant lui son père, l'empereur Vespasien, ont su récompenser le fidèle dévouement de cet allié de Rome.

Cependant, un grand voile de tristesse jette son ombre sur ce visage de jeune homme. Arsace, qui, pourtant, est fait à la réserve grave de son maître, s'étonne et s'inquiète, mais sans mot dire car déjà Antiochus reprend :

— Je t'ai mené jusqu'ici, ami, pour que tu ailles de ma part trouver la reine Bérénice. Supplie-la de m'accorder un entretien secret.

— La supplier ? fait Arsace fièrement. Quel mot, prince ! N'êtes-vous pas un des plus puissants rois d'Orient et n'est-elle pas elle-même simplement la sœur de votre ami Agrippa, le grand roi des Juifs ? Tout

l'amour que l'empereur Titus lui témoigne ne l'a pas encore pour cela placée au rang d'impératrice. Aussi, je ne vois pas qu'il soit besoin de supplications de votre part auprès de Bérénice. Mais je cours lui demander audience et je vous rapporterai la réponse.

Arsace s'est éloigné, Antiochus soupire. Avant la fin du jour, son vaisseau, dont on aperçoit la voile de pourpre rutilante sous le soleil, l'aura emmené loin de ces côtes, et ce départ qui l'attriste, c'est lui-même qui l'a résolu.

Depuis cinq ans, Antiochus aime Bérénice sans le lui dire. Depuis cinq ans, par un héroïque effort sur lui-même, il s'est tu. Mais il est las de cette longue patience et il s'est décidé à parler en ce jour à la reine. Il n'ignore pas qu'elle aime le nouvel empereur de Rome, Titus, le monarque chéri des Romains. Il n'ignore pas qu'elle est aimée. Aussi le lot d'Antiochus est trop certain. Après avoir avoué son amour, enfin, il partira pour l'Orient afin de trouver là-bas le repos de la pensée.

Avec agitation, le prince va et vient dans la pièce, s'arrêtant pour regarder sans les voir les fresques qui ornent les murs de leurs fraîches et vives couleurs. Il hoche la tête. Comme Arsace tarde ! mais non, le voici. Antiochus court à la rencontre de l'officier.

— Eh bien, lui demande-t-il avec impatience, la verrai-je ?

— Oui, Seigneur, répond Arsace, mais la reine attend un instant favorable pour sortir de chez elle. Elle est fort entourée de nobles romains qui s'empressent à l'envi de la féliciter. Avant la fin du jour, dit-on, Titus, qui est en ce moment devant le Sénat assemblé, aura obtenu de celui-ci la permission d'épouser Bérénice.

— Hélas ! fait Antiochus se laissant emporter par son secret déplaisir.

Arsace ouvre de grands yeux.

— Eh quoi, fait-il, le bonheur de Titus et de la reine que je vous vois servir depuis trois ans avec un fraternel dévouement, vous cause-t-il donc une telle peine ?

— As-tu donné les ordres pour les vaisseaux ? interrompt Antiochus soucieux de parler d'autre chose.

— Certes, Seigneur, fait Arsace toujours surpris. Les vaisseaux sont dans le port d'Ostie, prêts au départ. Mais qui allez-vous dépêcher vers Comagène ?

— Moi, dit Antiochus d'un ton grave.

— Vous ! s'écrie Arsace. Vous voulez partir au moment où l'empereur Titus que, au mépris de votre vie, vous avez aidé à conquérir la Judée, peut vous en récompenser dignement ! Se montre-t-il ingrat envers vous ? ou Bérénice ne fait-elle plus de cas de la parfaite amitié que vous lui avez témoignée ?

— Il n'y a aucune ingratitude dans ces deux cœurs, fait lentement Antiochus. Mais cet hymen prochain de Titus et de Bérénice me fait

souhaiter mon départ de Rome... Non, ne m'interroge pas davantage, Arsace. Tu sauras tout, mais plus tard. Voici la reine.

Bérénice s'avance, escortée de sa fidèle suivante Phénice. La beauté de la reine est célèbre dans Rome et dans tout l'empire, mais jamais réputation n'a été mieux méritée. Elle a, de la race israélite à laquelle elle appartient, les admirables yeux pleins d'une flamme passionnée et languide à la fois, les traits réguliers et fermes. Ses cheveux, en boucles crêpées, entourent son visage que des voiles blancs auréolent doucement.

Elle sourit à Antiochus et lui tend la main.

— Que faisiez-vous ? lui dit-elle. Parmi cette foule qui ne s'empresse autour de moi qu'à cause de l'affection de Titus, je regrettais l'ami vrai qui, en Judée et à Rome, m'a consolée si souvent. Il y eut tant de traverses dans mon amour pour mon cher Titus ! L'empereur Vespasien, Rome même, voyaient avec déplaisir le futur monarque chérir une étrangère dont la conquête de la Judée avait fait une reine vaincue. Et pourtant ce n'était pas le rang de Titus qui m'attirait ni qui m'attire. Vous savez, Antiochus – je vous l'ai dit souvent ! – que mon cœur est à lui à cause de ses vertus. Et quand la soudaine mort de son père Vespasien a donné le trône à Titus, une grande crainte est entrée en moi.

— Vous aime-t-il donc moins ? fait Antiochus avec une sorte d'espoir.

— Je ne le crois pas, reprend vivement Bérénice. Mais ses nouveaux devoirs lui créent peut-être une ligne de conduite différente. Et depuis huit jours, l'empereur, absorbé par son chagrin, n'a pour ainsi dire pas paru à mes yeux, alors que le prince Titus n'a jamais laissé passer un seul jour sans me voir. Ceci depuis cinq ans. Mais, se hâte d'ajouter la reine dont les yeux brillent joyeusement, finies les larmes. On m'a dit que Titus est en train de demander au Sénat le consentement de Rome à notre union.

— Donc, il me faut partir, soupire Antiochus. Adieu ! Ne me demandez rien, Madame.

— Je vous commande de parler, au contraire, fait Bérénice avec vivacité. Pourquoi ce départ et ces mots mystérieux ?

— Ah ! s'écrie Antiochus se laissant emporter par sa douleur. Vous voulez que je parle ? Eh bien, je pars, parce que je vous aime, parce que je ne puis supporter la vue de votre bonheur certain. Souvenez-vous qu'il y a cinq ans, j'ai demandé votre main à votre frère. Il me l'avait accordée et j'allais être aimé de vous peut-être quand, pour mon malheur, Titus est arrivé en Judée. Vous l'avez vu et, désormais, vous m'avez commandé de ne jamais vous parler de mon amour. Je me suis tu, et afin de n'être pas banni de votre présence, je n'ai plus laissé paraître pour vous que de l'amitié. Les circonstances – le hasard

des combats où je cherchais la mort – m'ont fait aussi l'ami de Titus. Et, lorsque la conquête de Judée achevée, nous avons tous deux accompagné le vainqueur à Rome, me suis-je démenti une seule fois dans mon rôle ? Mais je ne peux plus me taire. Vous allez être heureuse. Je vous aime. Je pars.

— Mon amitié pour vous et la gratitude que vous garde mon cœur, reprend Bérénice avec un accent de reproche dans la voix, m'empêchent de vous en vouloir de votre aveu, qui m'offenserait de la part de tout autre. Adieu, prince, vous m'étiez cher. Avec vous, je pouvais parler de mon cher Titus, votre ami.

— Adieu, murmure Antiochus en saluant la princesse. Hélas ! ce nom que vous prononcez avec tant de bonheur m'était bien douloureux à entendre. Mais, adieu, adieu, Madame.

Antiochus s'éloigne, tremblant et tête basse. La reine le suit des yeux avec un peu de tristesse. Mais bientôt l'image de cet ami s'efface. Titus ! Que fait Titus ? Et, toute à la pensée de celui qu'elle aime, Bérénice, s'appuyant sur le bras de Phénice, l'entraîne dans les jardins. Elle lui conte la cérémonie de la nuit précédente, où Vespasien, par décision du Sénat, a été sacré « dieu romain ».

— Que Titus était beau ! fait-elle avec ardeur. Quelle noblesse dans son maintien, quelle lumière dans ses regards. Rome tout entière semblait ne vivre que par lui. Peut-on le voir sans l'aimer !...

Mais tandis que Bérénice, les yeux brillants, la voix émue, parle de Titus sans se lasser, Phénice, inquiète, songe que peut-être, à cette heure, le Sénat se prononce contre sa maîtresse. Bérénice est étrangère et un Romain ne peut épouser qu'une Romaine.

Cette crainte, qui agite le cœur de Phénice mais sans franchir ses lèvres, s'exprime à ce moment dans l'appartement de l'empereur.

Titus presse dans sa main son front aux cheveux bouclés, que ceint la couronne d'or faite de lauriers ciselés. Son visage si plein de douceur est sombre et pensif.

Il écoute son conseiller, le noble Paulin, à qui il a demandé de parler avec sincérité sur les sentiments de Rome à l'égard de Bérénice. Comment l'idée d'un mariage entre l'empereur et cette reine étrangère serait-elle accueillie ?

Paulin ne déguise pas la vérité : un tel mariage est inacceptable. Les derniers rois avaient transgressé cette loi ancienne entre toutes, qu'un monarque romain doit choisir une Romaine pour épouse, et leur mépris de la loi les fit à jamais haïssables au peuple. Parmi les empereurs, aucun d'eux, Caligula, Néron même n'enfreignirent la coutume sacrée. César, qui aima l'Égyptienne Cléopâtre, étouffa cet amour, et Rome n'eut de cesse de venger par la mort d'Antoine l'idolâtrie de celui-ci pour une étrangère.

— De plus, ajoute Paulin, deux reines du sang de Bérénice ont, l'une

après l'autre, épousé le frère de Pallas, affranchi de Claude, qui était un esclave romain. Ce souvenir ne met pas de gloire aux yeux des Romains autour du nom de Bérénice. Et je ne doute pas que le Sénat ne vienne vous demander avant ce soir de faire un choix plus digne de vous et de l'honneur de Rome.

— Paulin, fait l'empereur avec gravité, je n'ai rien de caché pour toi. Eh bien, malgré mon amour toujours aussi fort pour Bérénice, je vais me séparer d'elle. Oui, reprend Titus d'une voix qu'il s'efforce de raffermir, j'ai pu songer à cette union tant que je ne sentais pas sur moi les responsabilités du pouvoir, mais devant le lit de mort de mon père j'ai compris qu'un souverain ne s'appartient pas. Quelle honte si mon premier pas était fait sur les débris d'une loi ! Pour régner, il faut être soi-même l'esclave d'une règle très haute et très dure. Mon amour doit être sacrifié à ce grand devoir. Mais, Paulin, ne crois pas que j'envisage avec calme de renvoyer Bérénice. Jamais je ne l'ai tant aimée. Cette gloire qui entoure mon nom, c'est à elle que je la dois. Je n'ai conquis tant de peuples, m'exposant sans peur, que pour lui plaire, que pour lui gagner des couronnes. Mes actes vertueux me viennent d'elle aussi. Pour lui plaire, toujours pour lui plaire, j'ai voulu gagner des cœurs. Et pour la récompenser de ce qu'elle a fait de moi, je vais lui dire : « Partez ! »

La voix de l'empereur sombre dans un sanglot. Il cache son visage dans ses mains.

— Elle m'aime, reprend-il, elle n'aime que moi. J'ai agrandi son royaume. Je lui donne plus de territoire et de sujets qu'elle n'en avait avant ma venue dans son pays. Mais je sais que pour elle cela ne compte pas. Me voir, m'attendre, voilà toute sa vie. Dieux ! comment oser lui dire : « Jamais plus ! » Ah ! ce devoir est trop cruel ! J'en mourrai.

À ce moment, une tenture se soulève. Rutile, le chef de la garde prétorienne de l'empereur paraît et vient l'avertir que Bérénice demande à lui parler.

Titus frissonne et pâlit. Et c'est presque en défaillant qu'il accueille la reine.

— Titus, fait Bérénice d'une voix douce et triste, pourquoi me fuyez-vous ? Depuis huit jours je vous vois à peine et, vous le savez, je ne puis vivre sans vous voir.

— Taisez-vous, ne parlez pas ainsi, s'écrie Titus, qui la regarde avec douleur. Oh ! pas ainsi en ce moment !

— Êtes-vous donc toujours aussi affligé de votre deuil ? dit Bérénice qui se méprend au chagrin de Titus. Laissez-moi vous consoler. Ne vous souvenez-vous plus combien ma main sait essuyer vos larmes ? Cher, cher Titus, on me dit que vous songez à augmenter mes États, à accroître ma puissance. Je ne rêve que d'être une simple femme à côté

de vous, votre femme, et non une reine. Toute mon ambition, c'est vous.

— Taisez-vous ! fait Titus d'une voix brisée.

— Ne suis-je plus présente à votre pensée, ne m'aimez-vous plus ? s'écrie Bérénice avec une peur soudaine. Vos regards se détournent. Que vous ai-je fait ?

— Rien. Je vous aime toujours, murmure l'empereur, qui chancelle, haletant. Mais l'empire... mais Rome...

— Eh bien ? demande Bérénice angoissée.

— Ah ! Paulin, s'écrie Titus, je ne peux rien dire, non, je ne peux rien dire.

Cachant son visage, l'empereur a fui. Et longtemps après qu'il a disparu, Bérénice contemple cette tenture retombée.

Qu'a-t-il voulu dire ? Pourquoi ces regards, ces mots, ce soudain départ ? Rome pèserait-elle sur la volonté de l'empereur ? Mais non. Combien de fois Titus l'a-t-il assurée qu'il ne se ferait pas l'esclave des dures lois ! Alors ? est-il fâché contre elle ? n'a-t-il pas entendu parler de son entrevue avec Antiochus ? Sans doute, de faux rapports ont pu faire croire à Titus qu'elle avait agréé l'amour du roi de Comagène... À cette pensée, Bérénice respire. Ce ne sont que des mensonges à détruire par un regard où l'empereur lira tout son fidèle amour incapable d'une trahison.

— Ah ! s'écrie-t-elle avec bonheur, c'est cela, j'ai deviné ! Je croyais trop vite à du malheur. Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Cependant l'empereur a fait demander Antiochus et les serviteurs, chargés de lui amener le prince, ont pu joindre celui-ci au moment où il se dirigeait vers Ostie.

Titus apprend avec étonnement ce départ si secret, qui est presque une fuite et il en fait l'amical reproche à Antiochus.

— Quoi, lui dit-il, au moment où je puis vous manifester mon amitié par des bienfaits, vous fuyez la cour et sans me dire adieu ? Me croyez-vous ingrat, oublieux, quand j'ai tant besoin de vous ?

— De moi ? fait Antiochus étonné.

— Oui, répond Titus avec tristesse. Je sais votre amitié pour la reine et pour moi. Nul autre ne pourrait faire ce que je veux vous demander.

En quelques mots, l'empereur apprend au roi de Comagène l'obligation où il est de renoncer pour toujours à Bérénice. Il craint même que le peuple ne se soulève si le départ de la reine tarde trop. Qu'Antiochus la voie, qu'il lui explique le rigoureux devoir qui accable Titus ; que Bérénice parte de Rome avant que le Sénat ait imposé son départ. Qu'elle retourne dans son royaume, non pas comme une esclave chassée, mais comme une souveraine triomphante.

— Vous parlerez tous deux de moi, fait l'empereur douloureusement, et pour que vos États, par leur proximité, vous

permettent d'avoir souvent le secours de votre amitié, l'Euphrate seul les séparera. Roi, j'ajoute la Cilicie à votre Comagène. Persuadez Bérénice de vous suivre et de vivre, et dites-lui que ma vie sans elle ne sera qu'un exil, que mon cœur n'appartiendra qu'à elle jusqu'au tombeau. Elle, elle ! ajoute Titus faiblement. Elle, l'unique désir de ma pensée et que j'aimerais, que j'aimerais...

D'un geste lassé, plein de désespoir, l'empereur congédie Antiochus que l'étonnement bouleverse. En une heure, le destin s'est transformé pour le prince. Cette union, qui avait été pour lui le malheur attendu depuis cinq ans, est rompue et il peut apparaître à Bérénice un peu comme un sauveur et comme son seul refuge ? Arsace heureux pour son roi, le presse de se rendre auprès de Bérénice et de lui faire part des événements que lui imposent la volonté du Sénat et le devoir de l'empereur.

— Préparez-la, dit Arsace, à un autre hymen auquel bien des raisons vont l'obliger.

— Un hymen ? fait Antiochus qui n'ose pas comprendre.

— Sans doute, répond Arsace, le dépit, le désir de se venger de l'abandon de Titus, votre présence, votre amitié, votre dévouement, l'intérêt qu'auront vos deux États à s'unir pour n'en former qu'un seul, le besoin où elle sera de remettre son sceptre, lourd de trois royaumes, à un bras plus fort que le sien, tout vous réunira.

Antiochus ne peut croire à sa joie. La route s'ouvre belle devant lui, et pour y marcher, pour atteindre ce but de gloire et de bonheur, il n'a qu'à remplir auprès de Bérénice la mission dont l'a chargé Titus ; il n'a qu'à désespérer un cœur de femme.

Mais à cela, il ne peut se décider. Il souffre par avance du chagrin de celle qu'il aime.

— Que d'autres lui apprennent cet abandon, dit-il à Arsace, je ne puis pas. Elle verrait dans cet acte une double cruauté et peut-être n'y récolterais-je que sa haine à jamais. Partons.

Antiochus fait deux pas pour s'éloigner, mais il s'arrête interdit. Le destin lui envoie celle qu'il voulait fuir. Bérénice est devant lui.

— Je vous croyais parti, seigneur, lui dit-elle étonnée.

— Je devrais l'être, balbutie Antiochus, qui n'ose lever les yeux vers la reine, vers ce visage si beau qu'il imagine par avance torturé de douleur. Mais l'empereur m'a défendu de quitter la cour.

— Ah ! fait Bérénice avec tristesse, l'empereur souhaite votre présence alors qu'il évite toutes les autres.

— Il m'a retenu pour me parler de vous, reprend Antiochus avec embarras.

— De moi ? Et que vous en a-t-il dit ?

Le prince hésite, il rougit. Son trouble frappe Bérénice.

— Parlez, je le veux, s'écrie-t-elle.

— Non, fait Antiochus. Votre repos m'est plus cher que le mien. Je ne puis me résoudre à vous faire connaître ce que m'a dit César. Adieu, Madame.

— Restez, prince, dit Bérénice qui est devenue d'une pâleur livide et qui saisit le bras d'Antiochus ; ne sentez-vous pas que votre silence me torture ? Ah ! si jamais mon repos vous a été cher, parlez, il le faut.

— Hélas ! vous me haïrez, Madame, je le sais.

— Parlez ! s'écrie Bérénice avec véhémence. Et l'expression de son visage, le ton de sa voix sont tels qu'Antiochus n'ose pas se taire plus longtemps.

— Je connais votre cœur, balbutie-t-il, je vais le frapper bien durement, je le sais... Madame, l'empereur se voit forcé de se séparer de vous.

— Se séparer de moi ? fait Bérénice sans comprendre.

— Il en est au désespoir, reprend Antiochus. Il vous adore, mais son devoir de Romain et d'empereur commande. Une reine, une étrangère est suspecte à Rome...

— Nous séparer ! dit Bérénice d'une voix mourante, en s'accrochant à sa suivante Phénice.

Celle-ci la soutient, l'encourage, mais Bérénice n'entend plus rien, et dit douloureusement :

— Titus veut m'abandonner ! Après tant de serments !

Mais sa confiance dans le cœur qu'elle aime rentre en elle d'un coup. Elle se redresse.

— C'est impossible ! crie-t-elle. Oui, c'est un piège qu'on me tend pour nous désunir. Car Titus m'aime, Titus ne veut pas que je meure ! Je vais le voir, lui parler...

D'un geste brusque, elle repousse Antiochus qui lui tendait la main.

— Je ne vous crois pas, fait-elle sourdement.

— Quoi ! s'écrie Antiochus, vous pouvez supposer...

— Vous êtes son rival, vous ne me persuaderez pas. Ne vous présentez plus jamais devant mes yeux ! Viens, Phénice, donne-moi le bras. Hélas, ne vois-tu pas que je cherche à me tromper moi-même ?

Aidée de Phénice qui soutient ses pas tremblants, Bérénice se rend à l'appartement de l'empereur. Mais on lui dit qu'il donne audience à des sénateurs et ne peut recevoir. Phénice, qui sent sa maîtresse prête à s'évanouir, la ramène chez elle, puis, après quelques soins, voyant que l'agitation et la douleur de Bérénice ne font que croître, elle court elle-même chez l'empereur.

Elle croise Antiochus qui sort furieux du palais, furieux de n'avoir pas été cru de Bérénice, furieux de se sentir haï d'elle.

— Je l'oublierai, murmure le jeune homme à Arsace, et je ne veux plus en entendre parler. Cependant, cours, mon fidèle ami, informe-toi auprès de sa suivante que j'aperçois là-bas, de la façon dont elle porte

sa douleur. Que je sache Bérénice vivante et je partirai plus tranquille.

Arsace a couru sur les traces de Phénice, mais celle-ci a réussi à s'introduire auprès de l'empereur. Elle l'a vu et lui a dépeint le désespoir de la reine.

Titus n'a pu retenir ses larmes à ce récit. Il sort de chez lui et bientôt après, escorté de sa suite et de ses gardes, il se présente chez Bérénice.

Phénice l'a précédé. Elle supplie sa maîtresse de lui permettre de réparer le désordre de sa coiffure et de ses vêtements car, dans son désespoir, Bérénice s'est arraché les cheveux et a déchiré ses voiles de gaze.

— Non, fait Bérénice à sa suivante. Laisse-moi. Il faut qu'il voie son ouvrage. Tu veux me faire belle ? S'il ne m'aime plus, il ne sera pas plus touché de ma parure que de mes larmes. La pensée de ma mort le laisse indifférent, Phénice ? Alors, que faire ?

Cependant Bérénice se rend aux raisons de sa suivante ; elle ne veut pas montrer aux courtisans qui suivent l'empereur son visage défait et ses yeux rougis. Et elle se laisse emmener par ses femmes empressées, dans son appartement.

L'empereur, d'un geste, a congédié gardes et courtisans. Il veut être seul avec ses pensées. Il souffre. Son front, où bouillonne une sorte d'incohérence, s'incline sur sa poitrine comme un fardeau trop lourd. Depuis une semaine il y a sous ce front, dans ce cœur, une terrible lutte, que nul ne doit voir et qui doit se masquer sous la sérénité du visage. Un des plus durs moments de cette lutte est arrivé. Il faut voir Bérénice, soutenir, sans tomber à ses pieds, la vue de son affreux chagrin, écouter ses reproches, la faire souffrir, alors que jamais l'amour de Titus pour elle n'a été plus fort et plus tenace. Et, pour la centième fois depuis le commencement de cette lutte contre lui-même, l'empereur faiblit. Rome n'a pas demandé encore la terrible souffrance qu'il s'impose. La révolte du peuple ne gronde pas autour du palais. Seule, la voix du Sénat s'est élevée, mais elle n'ordonnait pas...

— Je veux me leurrer, fait amèrement Titus. Est-ce que je ne me souviens pas des murmures de mon armée quand on me vit revenir de Judée en amenant la reine ? Et tout ce que mon amour a supporté de l'empereur et du Sénat ! Rome hait les rois ! Rome ! Qu'ai-je fait pour Rome depuis que j'ai pris le pouvoir ? Hélas, je n'ai songé qu'à mon amour. Et le peuple attendait son bonheur de mon règne. Lâche que je suis ! Je ne puis m'élever au-dessus de moi-même, quand tout un empire doit recevoir de moi sa vie, sa paix, quand l'histoire m'attend à l'œuvre pour me juger ! Et mes jours sont comptés peut-être. Ah ! malheureux ! combien en ai-je déjà perdus ! Faisons ce que l'honneur commande.

Mais la fermeté, qui, peu à peu, était rentrée dans l'âme de Titus, l'abandonne de nouveau à la vue de Bérénice et du chagrin proche de

la folie qui bouleverse ce beau visage. L'empereur se raidit en vain.

— Soyez courageuse, fait-il d'une voix qu'il veut rendre calme. Il le faut. Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre ma propre faiblesse, à faire mon devoir de souverain romain. Ne m'accablez pas. Ne pleurez plus.

— Le puis-je ? fait Bérénice dont les larmes coulent amèrement. Il faut nous séparer ? Ah ! pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt, alors que mon cœur était moins à vous, alors que j'aurais pu vous quitter sans mourir ? Vous connaissiez la rigueur des lois romaines, pourquoi m'avoir laissée vous aimer à ce point ?



L'empereur Titus doit sacrifier l'amour de Bérénice pour conserver son trône.

— Je n'étais pas empereur, dit Titus soudainement. Rien ne me commandait de renoncer à un tel bonheur et, au fond de ma pensée, j'espérais que la mort me prendrait avant que ne me vînt le pouvoir. Et puis, tous les obstacles que mon père et le Sénat suscitaient à mon amour étaient peu de chose à côté de cette barrière, que met devant moi le devoir d'un empereur. Je suis tout-puissant ? Je n'en suis que plus esclave du bonheur de mon peuple.

— Eh bien, réglez, cruel Titus, fait d'une voix douloureuse Bérénice dont les larmes coulent sans trêve. Réglez ! Je ne résiste plus. Mais il me fallait entendre de votre bouche cet arrêt inimaginable, pour y croire. Hélas ! nous souffrons, et la séparation n'est pas là encore ! que sera-ce dans un mois, dans un an ? Les mers nous sépareront, il y aura des jours, des nuits qui recommenceront, qui continueront sans jamais, jamais nous ramener l'un devant l'autre. Ah ! s'écrie Bérénice en se laissant tomber défaillante sur un siège, peut-être l'ingrat est-il consolé d'avance de mon départ ! Ces jours que je compterai par ma souffrance ne pèseront pas sur son cœur.

— Je n'aurai pas beaucoup de jours à compter, fait Titus d'une voix brisée, bientôt je serai mort, et alors vous comprendrez à quel point je vous aimais.

— Ah ! fait Bérénice saisissant avec désespoir les mains de l'empereur, pourquoi nous séparer alors ? Laissez-moi vivre à Rome, sous ce ciel, dans cet air que vous respirez. Il suffit aux Romains que je ne sois pas votre femme, que je ne partage pas votre trône.

— Si vous restez à Rome, une crainte subsistera toujours en eux, fait Titus en soupirant. Il faudra lutter sans cesse contre vous, contre moi-même. Comment m'empêcherai-je de vous voir, de vous suivre ? Le Sénat murmurerà, il faudra ou me faire craindre de lui ou acheter sa complaisance...

— Ainsi, s'écrie Bérénice, pour des lois que vous pouvez changer, vous construisez votre propre malheur ! Si votre peuple a des droits sur vous, n'en ai-je pas ? Vous êtes empereur, et vous pleurez ?

— Il le faut, répond Titus en cachant son visage. L'exemple des grands Romains est devant moi. Le sacrifice de mon amour est aussi grand que celui que tu fis, Junius Brutus, en immolant tes fils ! Et la postérité ne me trouvera pas indigne du trône.

— J'ai trop supplié, murmure lentement Bérénice. Le souci de votre gloire vous occupe plus que tout autre sentiment. Non je ne demeurerai pas à Rome, méprisée, honnie. Je n'en partirai pas pour un épuisant exil loin de vous. Ma vengeance contre vous, c'est votre propre cœur qui s'en chargera. Où que vous alliez dans Rome, dans ce palais, vous trouverez mon souvenir, et toujours vous reverrez dans votre pensée les dalles où nous avons marché heureux, éclaboussés de mon sang. Adieu.

Bérénice a bondi hors de la pièce. Ses yeux sont secs et égarés. Titus se précipite sur ses pas.

— Elle veut mourir ! crie-t-il à Paulin qui se présente devant lui. Courons à son secours. Je ne permettrai pas que Bérénice meure, ou sinon je serai plus barbare que Néron lui-même. Ah ! je me hais !

— Seigneur, fait Paulin avec instance, rassurez-vous. Vous avez ordonné ce matin que les suivantes de Bérénice fussent toujours auprès d'elle. Elles sauront la détourner de ses pensées funestes. Le plus dur est fait. Soyez ferme. Songez à la félicité de Rome, à l'adoration de votre peuple, aux applaudissements des siècles. Déjà le bruit de votre sacrifice s'est répandu et les Romains, dans les transports de leur joie et de leur reconnaissance, ornent de fleurs vos statues.

— Pourquoi suis-je empereur ? dit Titus avec accablement.

— Ah ! Seigneur, fait à ce moment Antiochus qui accourt plein de trouble et de douleur. Qu'avez-vous fait ? Bérénice va mourir, si vous ne la secourez. Elle est entre les bras de Phénice et tout près d'expirer. Seul, votre nom tire d'elle une étincelle de vie. Par grâce, Seigneur, sauvez-la ! Je ne puis résister à un tel spectacle. Qu'un mot de vous la sauve de cette affreuse douleur.

— Et quel mot pourrais-je dire ? gémit Titus. Moi-même, suis-je mort ? Suis-je vivant ? Je ne sais plus.

— Courez chez la reine, dit ardemment Antiochus.

— Non, Seigneur, fait Paulin, le Sénat vous attend. Les consuls, les tribuns suivis d'un grand concours de peuple, demandent à vous voir. Rutile les a conduits dans la salle du trône.

— Antiochus, reprend Titus avec tristesse, il faut que j'accomplisse les devoirs de ma charge. J'irai chez la reine tout à l'heure ; mais je vous en prie, voyez-la, dites-lui que, dès que je le pourrai, je serai auprès d'elle.

Titus sort escorté de ses gardes, tandis qu'Antiochus retourne lentement chez Bérénice. Une exclamation de joie lui fait lever les yeux. Arsace, qui le cherchait impatientement, l'a aperçu et il est accouru vers son prince.

— Seigneur, lui dit-il d'un ton heureux. Que je vous annonce une bonne nouvelle. Je vous cherchais partout pour vous l'apprendre.

— De quoi s'agit-il ? demande Antiochus avec impatience.

— La reine Bérénice s'est décidée à quitter Rome et à s'embarquer avec vous. Le peu de cas que Titus a fait de ses pleurs l'a décidée. En ce moment, elle écrit à César, car elle ne veut pas le revoir. Dans la blessure de son orgueil, elle veut fuir Rome avant que celle-ci soit prévenue. Prince, je ne puis vous dire ma joie. Il me semble que vous devez espérer de l'avenir.

— Ah ! fait Antiochus, mon espérance a été tant de fois démentie,

que je n'ose plus rien attendre de bon du Destin. Mais qui vient là ? C'est l'empereur. Arsace, je le crains, tu triomphais trop tôt.

C'est Titus, en effet, qui s'avance avec hâte. Son visage bouleversé montre le trouble de son âme. Il va entrer chez la reine quand il aperçoit Antiochus.

— Prince, lui dit-il, je ne puis vivre ainsi, dans cette crainte de la mort de celle que j'aime. Je vais voir Bérénice. Rejoignez-moi chez elle, soyez témoin de mes résolutions. Je vous attends.

À la vue de Titus, Bérénice qui écrivait une lettre avec fièvre, se lève et veut cacher le billet à l'empereur, mais celui-ci l'a devancée, malgré la promptitude de son geste.

— Que venez-vous faire ? demande Bérénice avec amertume. Pourquoi venir augmenter ma peine en vous montrant à moi ? Je vous obéis, je pars, j'y suis résolue et non pas demain, mais aujourd'hui, mais tout de suite.

— Écoutez-moi, fait Titus d'une voix suppliante, le cœur plus déchiré par le calme désespéré de Bérénice que par des torrents de larmes.

— Je ne puis vous écouter, il n'est plus temps, reprend la reine avec âpreté, et je ne veux pas retarder ce départ. N'entendez-vous pas les clameurs de Rome ? Le peuple sait que nous nous séparons et il hurle sa joie. Moi seule, je pleure. C'est fini. Je me demande s'il est une mort de criminel qui puisse être acclamée avec autant de délire.

— Mais ce sont des insensés, s'écrie Titus avec douleur. N'y faites pas attention.

— Et si je ferme mes oreilles aux cris du dehors, si mes yeux errent autour de moi, reprend Bérénice avec un calme effrayant, il n'est pas un pan de ces murs qui ne me blesse. Cet appartement, c'est vous qui l'avez fait orner pour moi. Les festons de ces sculptures portent nos noms enlacés l'un à l'autre. Ces statues, ne les avons-nous pas choisies, admirées ensemble ? Ce jardin, où mes yeux plongent par cette fenêtre, n'y avons-nous pas marché tous deux ? Il n'est pas un objet qui ne me rappelle votre amour, le mensonge de votre amour.

Titus pousse un cri de douleur. Il a saisi les mains de Bérénice. Elle se dégage.

— Allons, Phénice, fait-elle, partons, je le veux !

Puis elle se retourne vers l'empereur écrasé de douleur.

— Le Sénat n'est-il pas venu vous voir pour vous applaudir de votre cruauté ? Retournez vers lui pour lui apprendre sa satisfaction et la vôtre. Lui avez-vous au moins bien promis de m'oublier et de me haïr ?

— Non ! s'écrie Titus avec délire. Je n'ai rien promis. Est-ce que je puis vous oublier, vous haïr ! moi qui vous aime comme jamais je ne vous ai aimée.

— Quelle belle preuve vous me donnez de votre amour ! fait Bérénice avec ironie. Vous m'aimez et je pars ! Ah ! laissez-moi croire au moins, par pitié, que vous ne m'aimez plus. Que je puisse partir persuadée que vous me perdez sans regret.

Le calme extraordinaire de Bérénice, son visage impassible, où seuls les yeux semblent vivants, frappent Titus d'épouvante. Quelle pensée luit derrière ce front de marbre et ce regard plein d'une implacable tristesse ? Sans doute la lettre que l'empereur tient entre ses doigts le renseignera-t-il. Il lit d'un regard rapide. Et il pousse un cri d'horreur tandis que Bérénice, sentant sa force l'abandonner soudain, se laisse tomber, presque évanouie, sur un siège.

— Ainsi, dit Titus d'une voix rauque, en pleurant, voilà le pourquoi de votre départ, le pourquoi de la terrible flamme qui brûlait dans vos yeux. Vous vouliez mourir, apaiser, par un calme feint, la surveillance établie autour de vous et aller chercher dans le linceul mouvant des vagues la guérison de la vie. Vous, tout ce que j'aime, vous n'auriez plus été qu'un triste souvenir ! Ah !

Titus s'est approché de Bérénice. Il contemple avec amour et douleur ce beau visage si pâle entre ses cheveux bruns, cette bouche pâlie et tirée de chagrin. Il s'agenouille, met sa tête entre les mains brillantes de Bérénice et, d'une voix entrecoupée de sanglots, il dit :

— Je m'étais préparé à toutes les douleurs et je les trouve plus grandes encore que je ne les avais imaginées. Elles sont plus fortes que moi. Et mon orgueil d'empereur ne peut me soutenir contre elles. Aux applaudissements du sénat, aux bénédictions du peuple, rien n'a tressailli dans mon cœur tout à sa peine. Bérénice, je ne faillirai pas à mon devoir de Romain. Je ne transgresserai pas la loi. Vous ne serez pas ma femme, ma Bien-Aimée, car j'ai juré, et les serments sont au-dessus des hommes. Bérénice, je ne fuirai pas avec vous, je n'irai pas cacher mon amour dans un coin écarté de la terre, renonçant pour lui à l'empire. Vous-même, vous rougiriez de ma faiblesse. Une seule issue s'ouvre devant moi : la mort. Je disparaîtrai sans perdre l'honneur et ma mémoire restera pure. Oui, j'y suis résolu. Plutôt que de vivre avec, toujours en mon cœur, cette crainte pour vos jours, je vous jure de me tuer, si vous ne me jurez de respecter votre vie. Je le jure, fait solennellement l'empereur en se relevant. Ma vie dépend de vous, uniquement.

Un pas se fait entendre, Antiochus s'est approché.

— Prince, dit Titus en lui prenant la main. Avez-vous entendu mon serment ? Bérénice, après cela, peut-elle douter de mon amour ? Jugez-nous.

— Seigneur, fait Antiochus en saluant l'empereur avec respect, je connais votre cœur et celui de Bérénice. Je vous en prie, lisez dans le mien, afin que vous sentiez que ce moment tragique de nos vies ne

retentit pas seulement en écho dans la mienne. Comprenez que la vie ou la mort de Bérénice sont pour moi la vie ou la mort. Seigneur, vous m'avez vu toujours ardent à vous servir, à vous défendre aux dépens de mon propre bonheur, au péril de ma propre vie. Et, cependant, j'étais votre rival. J'aimais, j'adore Bérénice ; malgré tous les efforts de mon cœur, je n'ai pu m'en détacher. Elle ne m'aimait pas ? Elle vous aimait ? Rien n'a rebuté mon amour. Il a brûlé en moi silencieusement durant bien des années. Je me suis tu, je suis demeuré votre ami. Vous alliez être heureux tous deux. Du moins je l'ai cru et j'ai voulu partir. Et puis, la pensée de votre séparation m'a retenu, m'apportant un espoir. Mais Bérénice souffre ! Ah ! Seigneur, souvenez-vous que j'ai couru vers vous pour vous rappeler à elle, brisant à tout jamais ainsi le faible espoir que j'avais entrevu. Je ne m'en repens pas. Vous êtes revenu vers la reine. Vous serez heureux. Mais moi, que puis-je devenir ? quelle contrée assez lointaine pourra me cacher votre bonheur ? Seule, la mort... Et que les dieux, s'ils gardent encore un reste de colère, l'épuisent sur ma vie, sur les instants qui me restent, réservant pour vous toutes leurs bénédictions.

Titus a écouté en frémissant les paroles d'Antiochus. Quoi, ce noble cœur souffrait en silence ! L'empereur tend les bras vers son ami. Sur le seuil de la mort existe-t-il une rivalité qui puisse désunir les hommes, même ceux que la vie dressait l'un contre l'autre ! Il est une limite où le Destin est vaincu.

Bérénice s'est levée. Elle s'approche des deux amis. Chacune de ses mains va prendre une de leurs mains. Sur ces visages, que la volonté de mort a crispés farouchement, elle pose son regard où brille une lumière presque céleste.

— Soyons dignes les uns des autres, fait-elle d'une voix grave. Titus, je sais, je vois que vous m'aimez. Vivez, il le faut pour votre honneur, pour le bonheur du monde. Je ne veux pas une telle perte pour l'univers. Par amour pour vous, Titus, je vivrai, tout là-bas, si loin. La pensée de vous donner, par ma vie même, une suprême preuve d'amour, me soutiendra. Prince, fait-elle en se tournant vers Antiochus, réglez votre conduite sur celle de Titus, sur la mienne. Je laisse mon cœur ici, c'est vous dire que jamais Bérénice ne sera à vous et qu'en même temps que nous, vous devez perdre tout espoir. Mais il vous faut vivre. J'aime Titus, je le fuis ; Titus m'aime, il me laisse partir. Prince, ne me revoyez plus. Adieu ! Haussons nos cœurs pour donner à l'univers un solennel exemple de faiblesses vaincues, de devoir accepté. Tout est prêt. On m'attend. Adieu. Adieu pour jamais, Titus.

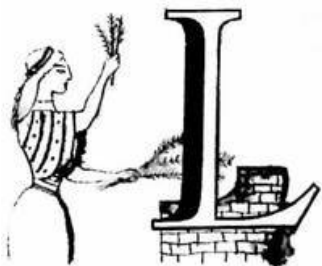
Bérénice ramène son voile sur son visage et, sans jeter un regard derrière elle, elle sort. Les deux jeunes gens écoutent en silence son pas décroître. Le bonheur, l'amour, tout a disparu du palais. Il ne reste

plus que des rois.

Là-bas, la voile de pourpre de la galère de Bérénice effleure de son ombre l'azur des vagues. Et peut-être sur la côte, une femme heureuse, la main dans la main de l'homme qu'elle aime, suit-elle de l'œil avec un peu d'envie ce beau navire qui s'en va si loin !



Iphigénie



L'AURORE commençait à peine à poindre sur les monts de Béotie, rosissant le ciel et la terre, quand le roi Agamemnon sortit de sa tente.

Un profond souci courbait son front. Avec précaution, il se glissait entre les soldats endormis. Tout était calme. La mer, sans un murmure, ressemblait à un grand étang aux eaux mortes. Les feuilles des oliviers n'avaient pas un frisson et, auprès du silence des hommes endormis, ce sommeil de la nature avait quelque chose d'effrayant.

Un émoi sacré remplissait le cœur du roi de Mycènes, à contempler à cette heure le calme étrange de l'air et des flots. Depuis trois mois, pas une brise n'avait couru sur les campagnes attiques, rebroussant les feuilles argentées, animant de vagues blanches la surface azurée de la mer. Et depuis trois mois, dans le port d'Aulide, les mille vaisseaux des Grecs semblaient, avec leurs voiles pendantes, de grands oiseaux lassés.

Matelots et soldats, en proie à l'ennui, maudissaient les dieux et les rois. Les premiers ne se prononçaient-ils pas nettement contre l'expédition que tentaient les Grecs ? La grande ville d'Asie, Troie aux fortes murailles, qu'on disait protégée par Vénus, se riait de cette armée que Neptune, dieu des mers, et Éole, dieu des vents, retenaient dans le port pour la vengeance ou le caprice de la plus belle des déesses.

— Les Dieux nous sont contraires, disait l'armée, et les soldats, de mauvaise humeur, se querellaient sous le plus futile prétexte. On avait fait luire à leurs yeux l'espoir d'un butin considérable, de captives nombreuses, et toute cette richesse manquée mettait dans le camp un levain de révolte, car si l'on ne pouvait s'en prendre aux dieux d'une

aussi forte déception, les rois étaient là. Vers eux montaient peu à peu les colères.

Près de vingt rois avaient réuni leurs troupes pour venger l'honneur d'un seul. La femme de Ménélas, roi de Sparte, la belle Hélène, avait été enlevée par Pâris, le fils du roi de Troie. Toute la Grèce avait ressenti cette injure et avait déclaré la guerre à Priam, qui avait accueilli dans sa ville Hélène et son ravisseur. Agamemnon, frère de Ménélas, avait reçu le commandement en chef de l'armée. C'était donc lui, avant tous les autres rois, que visait la mauvaise humeur des troupes.

Agamemnon suspendit sa promenade nocturne. Il se pencha vers un des dormeurs. C'était un de ses serviteurs, nommé Arcas, en qui il avait toute confiance. Il lui secoua l'épaule et l'éveilla sans bruit.

Arcas regarda son roi avec étonnement, mais Agamemnon, le doigt sur la bouche, lui commandait d'agir en silence. Il suivit donc son maître sous sa tente. Au loin, dans le clair-obscur de l'aurore, se détachaient les silhouettes des sentinelles.

— Arcas, fit Agamemnon à voix basse, je t'ai appelé pour te confier une mission bien grave. Je sais ton dévouement à moi et aux miens. C'est ma femme Clytemnestre qui t'a placé auprès de moi, sachant ta prudence et ton zèle. J'ai besoin de tes services, car je suis bien malheureux.

— Vous, mon roi ? fit Arcas au comble de la surprise. Malheureux, vous le puissant roi de Mycènes, dont la valeur et le courage éclatants ont mérité de commander aux autres rois, même à votre frère Ménélas, même au sage Ulysse, même à Achille, l'illustre roi de Thessalie ! Malheureux, vous l'époux de la fière et vertueuse Clytemnestre, qui voyez votre race fleurir en Iphigénie, toute innocence et beauté, en Oreste, ce bel enfant aux yeux noirs, qui, pour son premier balbutiement, a prononcé votre nom lors de notre départ de Mycènes. Est-ce donc parce que les vents contraires nous retiennent ici que la tristesse s'empare de vous à ce point ? Tranquillisez-vous, les dieux se lasseront de nous éprouver.

— Non, fit Agamemnon en secouant la tête, le ciel restera contre nous tant que nous ne l'aurons pas satisfait. Chalcas, le prêtre et devin, nous l'a dit.

— Et quelle satisfaction demandent les Dieux ? fit Arcas inquiet.

— Un sacrifice si pénible, si effroyable, que, jusqu'ici, mon cœur n'a pu s'y résoudre.

La voix d'Agamemnon était rauque. Une violente douleur se lisait sur les traits du roi.

— Quand, reprit-il, accompagné de Ménélas, de Nestor et d'Ulysse, je suis allé offrir à la divinité d'Aulide un sacrifice secret, afin de nous la rendre favorable, Chalcas a rendu son augure. Je frissonne toujours

à cette pensée et sa voix retentit sans cesse à mes oreilles. Écoute les paroles de Chalcas, expression de la divinité qui parlait par sa bouche :

*« Vous armez contre Troie une puissance vaine,
« Si, dans un sacrifice auguste et solennel,
« Une fille du sang d'Hélène,
« De Diane, en ces lieux, n'ensanglante l'autel.
« Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie,
« Sacrifiez Iphigénie ! »*

— Dieux ! fit Arcas tremblant, votre fille !

— Oui, ma fille, mon Iphigénie, mon enfant si tendre, qui ne m'a jamais donné que des preuves de respect et d'affection. On veut que je la sacrifie. Et tant que je résisterai, les vents seront muets et nos rames inutiles. Depuis trois mois je lutte, je me révolte contre les Dieux, mettant en doute l'oracle sacré et la science de Chalcas. Lorsque ces paroles affreuses ont frappé mon oreille, je n'ai eu qu'un désir : licencier l'armée, ne pas poursuivre cette guerre, mais Ulysse, l'artificieux, a su parler à mon ambition. L'honneur, la patrie, l'Asie esclave de la Grèce, il a déployé devant moi toutes les images qui pouvaient séduire mon orgueil. Je n'ai pu accepter cette pensée de rentrer dans Mycènes sur une tentative sans suite, dont l'univers rirait. Quoi ! tant de peuples armés se seraient unis, tant de rois se seraient courbés sous mon commandement, pour que notre expédition bornât sa course aux côtes de Grèce ? Arcas, je me suis rendu aux raisons d'Ulysse et aux conseils de mon orgueil : j'ai décidé le sacrifice de mon enfant.

Arcas regarda son maître avec épouvante :

— Mais, balbutia-t-il, oubliez-vous que vous avez fiancé votre fille à Achille, qu'il l'aime, qu'il ne permettra pas une si douloureuse injure ?

— Je n'ai rien oublié, soupira Agamemnon. Au moment où la colère de Chalcas et les artifices d'Ulysse m'ont arraché mon consentement, Achille était absent, appelé par son père Pélée pour le défendre contre un roi ennemi. Nous voulions user de son absence pour satisfaire les Dieux, et j'ai écrit à Clytemnestre d'amener ma fille au camp, aussitôt. Afin de la décider – car une telle demande l'aurait surprise – j'ai imaginé un prétexte.

« Achille, ai-je dit, souhaite s'unir à sa fiancée avant son départ de Grèce. » Et ainsi je ne puis douter que la reine ne soit en route avec Iphigénie. Mais, et voici quel embarras soudain vient augmenter ma peine, Achille, que nous n'attendions pas si tôt, est revenu hier soir à l'armée, victorieux de son ennemi.

— Ah ! fit Arcas. Sa colère est à redouter.

— La seule chose que je redoute, dit Agamemnon avec orgueil et tristesse, c'est la mort de ma fille. Et non pas seulement parce qu'elle est ma fille, qu'elle est jeune et belle, mais toutes les vertus de son cœur, sa confiance en moi... Oh ! quand je me dis : « Elle vient, heureuse de s'unir à celui qu'elle aime. Elle va me sourire, m'embrasser en me remerciant de son bonheur, et moi je vais la jeter à la mort ! » Non c'est impossible. Le Ciel ne peut exiger pareille monstruosité, qui révolte la Nature. Et si j'accomplissais ce crime horrible, peut-être, les Dieux qui ont voulu se jouer de moi, m'en puniraient-ils. Je reviens sur ma parole donnée à Chalcas. Je préfère être parjure et sacrilège, à cette douleur, à ce crime. Tuer mon enfant ? Non. Il ne faut pas qu'Iphigénie mette le pied en Aulide ou sa mort est certaine. Tu sais la fureur des soldats. S'ils apprennent jamais ce fatal oracle, que par considération pour moi Chalcas a gardé secret, c'en est fait de ma fille. Ils la mettront à mort malgré moi. Et les rois, jaloux de ma puissance, seront les premiers à se dresser contre ma sacrilège désobéissance envers les Dieux. Pars à l'instant, Arcas, porte cette lettre à Clytemnestre, mais qu'elle ignore le péril où j'avais exposé notre fille. Je lui écris qu'Achille a changé de pensée et différé son mariage. Tu peux ajouter qu'on accuse de ce changement d'idée Ériphile, la jeune captive qu'Achille a ramenée de Lesbos, et qu'il a confiée aux soins d'Iphigénie. D'ailleurs, on murmure qu'Ériphile s'est éprise de son vainqueur. Hâte-toi, Arcas, le jour se lève. Cherche Clytemnestre et souviens-toi de ce que tu as à dire.

L'aurore grandissait et le camp commençait à s'éveiller. Arcas salua son maître et s'en fut en courant sur la route d'Argos, tandis qu'Agamemnon, le front dans les mains, cherchait à dominer le désordre de ses pensées.

Bientôt des pas retentirent auprès de sa tente, une main souleva la toile qui en cachait l'entrée. Achille et Ulysse parurent.

Achille, dans tout l'éclat de la jeunesse, était fier et beau. De son casque à haut cimier s'échappaient des boucles blondes ; et ses yeux bleu-vert avaient un regard à la fois intrépide et sombre. C'était le digne fils d'une déesse que ce héros qui, si jeune, avait déjà accompli tant d'exploits. Il était l'orgueil de son père Pélée, et toute la Grèce ne parlait que de l'invincible Achille. On disait qu'à sa naissance, les Parques – sombres déesses qui filent et tissent les jours des hommes – avaient tracé pour Achille deux destins à choisir à son gré : l'un était plein de gloire, mais terminé par une mort prompte, l'autre représentait une longue vie heureuse et obscure.

Ulysse, un des rois les plus avisés de la Grèce, entra en même temps qu'Achille dans la tente d'Agamemnon. Son regard perspicace et son fin visage disaient la ruse. Il chercha des yeux les yeux du roi de Mycènes avec une certaine inquiétude. Achille avait-il appris de quel

prétexte on s'était servi pour appeler Iphigénie au camp ? et venait-il en dire sa colère à Agamemnon ? Mais tout de suite, le roi d'Ithaque fut rassuré, le fils de Pélée avait salué Agamemnon d'un air heureux.

— Seigneur, lui dit-il, arrêtant d'un geste amical les compliments dont le roi de Mycènes accueillait sa venue, ne me louez pas tant pour les combats sans importance que je viens de soutenir pour mon père. Troie nous donnera bientôt d'autres occasions de nous signaler davantage. Et ma pensée est bien loin de toute idée de gloire en ce moment. On dit, dans le camp, des choses qui me comblent de joie : vous auriez mandé Iphigénie afin de célébrer plus tôt notre mariage.

Agamemnon pâlit.

— Qui dit cela ? fit-il avec un embarras qui n'échappa pas à Achille et le surprit.

Ulysse s'empessa d'intervenir.

— Eh quoi, fit-il au jeune roi de Thessalie d'un ton bourru, vous pensez à la joie quand tous les Grecs sont malheureux, quand le ciel s'obstine à retenir nos vaisseaux au port et quand, pour fléchir son courroux, il faudra peut-être offrir en holocauste quelqu'un des nôtres ? Est-ce ainsi que vous vous attristez avec tous les Grecs ? Agamemnon, notre chef à tous, s'étonne comme moi de vous voir chérir si peu la patrie, de vous voir placer votre joie avant sa gloire.

Achille fronça le sourcil et repartit d'un ton irrité :

— Ce qui se passera sous les murs de Troie et dans les champs phrygiens permettra de juger si l'amour d'Ulysse pour la patrie est plus fort que le mien. Je vous ai laissé faire tous les sacrifices que vous avez voulu aux divinités d'Aulide ; laissez-moi, de votre côté, me marier s'il me plaît. Mon union accomplie, je reprendrai ma place dans le camp, car je veux être le premier à fouler du pied le sol troyen.

— Hélas, fit Agamemnon en levant les yeux au ciel, pourquoi faut-il que tant de courage trouve devant lui la volonté des Dieux ? Et que j'ai de chagrin de devoir dire à tels héros : « Nous devons renoncer à la gloire ! »

— Que voulez-vous dire ? s'écrièrent à la fois Achille et Ulysse.

— Les Dieux protègent Troie, continua Agamemnon qui, pour cacher son trouble, promenait sa main sur sa longue barbe d'un air pensif. C'est trop évident. Il faut nous résigner et rentrer chacun chez nous.

Achille s'avança impétueusement vers le roi de Mycènes.

— Où voyez-vous, lui dit-il, que les Dieux nous défendent de combattre Priam ?

— Mais, reprit Agamemnon, votre propre vie n'est-elle pas aventurée dans cette conquête ? Ne vous souvenez-vous pas que les oracles assurent que les champs troyens seront votre tombeau ?

— Ainsi, fit Achille avec indignation, vous pourriez songer à laisser

impuni le crime de Pâris, à condamner à la honte tous les rois de Grèce ?

— Vous nous avez vengés par avance, reprit Agamemnon avec embarras. Votre prise de Lesbos a coûté bien des larmes et du sang aux Troyens. Et la jeune Ériphile, votre captive, que vous avez envoyée à Argos, doit appartenir à une famille royale. Elle cache son nom, mais sa fierté montre qu'elle est d'une noble origine. C'est peut-être une fille de Priam, et, dans ce cas, nous tenons, grâce à vous, un otage digne d'Hélène.

— Assez de détours ! s'écria Achille, qui frémissait de colère. Ce n'est pas moi qu'arrêteraient de vaines menaces. Ma mort sera la rançon de la ruine d'Ilion ? Eh bien, soit. Je ne veux pas mourir tout entier, comme le font ceux dont la vie paisible ne laisse pas derrière elle la mémoire de grandes actions. Notre gloire est dans nos propres mains, Seigneur. Si nous le voulons, nous pouvons, à force de courage, nous rendre immortels comme les Dieux. Nul obstacle ne m'arrêtera sur le chemin de Troie, pas même la crainte de ma mort. Je ne demande au ciel que le vent qui doit y conduire mes vaisseaux. Et si vous renoncez à la lutte, si je suis seul à assiéger Troie, je le jure, Patrocle et moi nous saurons nous venger ! Mais je ne méconnais pas votre commandement et je ne demande que l'honneur de vous suivre, que l'honneur de vous défendre des timides conseils qu'on pourrait vous donner.

Achille sortit à grands pas de la tente d'Agamemnon, plein d'irritation et d'ardeur. Agamemnon, sur le siège où il s'était laissé tomber, semblait anéanti. Ulysse s'approcha de lui et d'un ton encourageant :

— Vous voyez, lui dit-il, qu'Achille, sans même connaître notre projet, semble l'approuver par sa bouillante hâte de combattre. Mais comment se fait-il que je ne retrouve plus en vous cette sagesse d'hier ? Sur l'assurance que vous consentiez enfin au sacrifice demandé par les Dieux, Chalcas a promis aux troupes l'infaillible retour des vents. Pensez-vous que ce prêtre continuera longtemps à vous garder le secret ? Si vous ne le contentez pas, il dira aux soldats votre refus sacrilège et qu'adviendra-t-il alors ? N'est-ce pas vous qui, au moment de l'enlèvement d'Hélène avez parcouru toute la Grèce pour chercher des secours à votre frère ? N'est-ce pas votre éloquence qui nous a tous décidés à quitter notre foyer ? Vous invoquiez l'honneur de la patrie, l'injure subie par un seul retombant sur tous. Nous nous sommes levés, nous vous avons sacré roi des rois et maintenant que nous sommes prêts à mourir pour venger l'injure faite à votre famille, vous seul refusez d'acheter la gloire par un peu de votre sang !

— Ah ! fit Agamemnon avec amertume, si votre fils Télémaque

devait payer votre gloire de sa vie, parleriez-vous de même ? Je ne le pense pas. Tout votre calme tomberait, vous iriez vous jeter entre Chalcas et lui. Cependant, ajouta Agamemnon, qui essaya d'un dernier subterfuge, puisque ma parole est donnée, je consens à la mort de ma fille si elle entre dans le camp. Mais si, par hasard (et le roi de Mycènes imaginait Arcas joignant Clytemnestre et la reconduisant à Argos), quelque obstacle arrête ma fille en chemin, je verrais là la volonté des Dieux et comme une preuve qu'ils ne veulent pas la mort d'Iphigénie.

Ulysse, qui ne songeait pas qu'Agamemnon eût pu envoyer un messenger secret à Clytemnestre, ne répondit rien. Le roi de Mycènes releva la tête et reprit d'une voix affermie :

— Je n'ai que trop écouté vos conseils, et je...

— Seigneur, fit à ce moment un serviteur d'Agamemnon paraissant sur le seuil de la tente, je ne devance la reine que de quelques pas. Elle est dans le camp avec Iphigénie. Ériphile les accompagne, car elle a souhaité escorter sa bienfaitrice pour interroger Chalcas sur sa propre destinée. Entendez, seigneur, les cris des soldats, qui, charmés de la beauté d'Iphigénie, font des vœux pour sa prochaine union. J'ajoute que nous serions arrivés depuis deux heures déjà, si notre guide ne s'était pas trompé de chemin et ne nous avait pas fait errer dans les bois qui entourent le camp...

Agamemnon écoutait, écrasé. Il semblait que la foudre l'eût terrassé. Son dernier espoir de sauver sa fille venait de s'anéantir. D'un geste, il ordonna à Eurybate de se retirer, et il demeura muet, les yeux fixés au sol, vivante statue de la douleur. Enfin, portant les mains à ses yeux avec égarement :

— Oh ! si je pouvais pleurer ! dit-il.

— Seigneur, fit Ulysse avec émotion, je suis père, je sais ce que vous pouvez ressentir, et loin de blâmer votre faiblesse, je suis prêt à pleurer avec vous. Mais souvenez-vous de la place où les Dieux vous ont mis. Vous êtes roi. De vous, dépendent le triomphe des Grecs, votre gloire éternelle et la nôtre. Les siècles à venir célébreront votre sacrifice. Sans pâlir, accueillez cette douleur comme le plus grand honneur que les Dieux puissent faire à un héros.

Les paroles d'Ulysse ranimèrent Agamemnon. Ses yeux flambèrent d'orgueil.

— Allons, dit-il, c'en est fait. Je cède. Mais je vous en prie, jusqu'au bout, faites taire Chalcas car il me faut écarter Clytemnestre de l'autel.

Les deux rois allèrent au-devant de la reine de Mycènes, qui venait de descendre de son char. Une foule de soldats faisait haie autour des princesses et de leur suite, se montrant les uns aux autres Clytemnestre, la sœur de cette fameuse Hélène pour laquelle toute la Grèce entraînait en guerre.

Sans avoir l'incomparable beauté d'Hélène, l'épouse d'Agamemnon commandait le respect par la majesté de son maintien et la grâce noble de ses traits. Mais l'admiration des guerriers allait à Iphigénie qui, toute rougissante sous tant de regards, cachait parfois son visage contre l'épaule de sa mère. L'éclat de ses yeux noirs et de son teint, la pureté et la douceur de son visage paraissaient presque divins à ces hommes rudes. Et c'étaient des acclamations sans fin, qui enorgueillaient l'amour maternel de Clytemnestre.

Deux des femmes de la suite des princesses s'étaient écartées de cette foule joyeuse. Elles étaient vêtues à la grecque, mais leurs bijoux de provenance asiatique montraient qu'elles étaient étrangères. L'une d'elles, dont la beauté était remarquable, avait nom Ériphile. C'était cette jeune captive qu'Achille avait ramenée lors de sa conquête de l'île de Lesbos et dont avait parlé Agamemnon.

Ériphile était entourée de mystère. Jamais elle n'avait su elle-même le nom de ses parents. Le seul être qui aurait pu l'en instruire, c'était l'homme à qui elle avait été confiée toute petite et dont la fille demeurait sa suivante et sa confidente. Mais cet homme n'avait jamais parlé, et sa mort, survenue pendant les récents combats de Lesbos, avait rendu plus complet le mystère de la naissance d'Ériphile. Celle-ci ne savait qu'une chose – et la fierté de son caractère semblait une preuve indéniable aux yeux de tous – c'est qu'elle était d'une famille illustre.

Quand Ériphile se fut écartée du bruit et du mouvement de la foule en se mettant à l'abri d'une des tentes d'Agamemnon, elle ôta le voile dont elle s'était couvert le visage et poussa un profond soupir. Doris, sa confidente et son amie plutôt que sa suivante, la regarda avec quelque surprise.

— Eh ! quoi, lui dit-elle, vous êtes plus triste chaque jour. La charmante Iphigénie vous traite avec affection et depuis que son fiancé vous a confiée à elle, il n'est pas un jour où elle ne vous ait montré qu'elle vous regarde comme une amie, comme une sœur, et non pas comme une captive, esclave par les lois de la guerre. Vos moindres désirs sont satisfaits. Vous avez souhaité venir en Aulide pour interroger Chalcas sur votre naissance, aussitôt Iphigénie a obtenu de sa mère la permission de vous emmener avec elle. Je vous assure que vous me sembliez moins triste pendant les premiers temps de votre captivité sur le vaisseau d'Achille, notre redoutable vainqueur.

Ériphile rougit.

— Le spectacle de la joie d'Iphigénie et de ses parents m'a été pénible, fit-elle avec embarras. Une telle obscurité enveloppe ma naissance, que ces embrassements d'une famille heureuse me sont cruels. Ignorer qui je suis, quelle tristesse !... Et pourtant si je le

savais, un sombre, un effrayant oracle l'a prédit – ce serait ma mort.

— Allons, allons, dit Doris prenant affectueusement le bras de la jeune fille, chassez ces idées lugubres au sujet d'un oracle menteur. Pourquoi voulez-vous qu'il y ait du danger à connaître votre véritable nom ? Songez plutôt à la joie que vous éprouverez quand le devin Chalcas, dépositaire des secrets des Dieux, vous révélera votre origine. Chalcas sait tout, et vous avez bien fait de chercher à le voir. De plus, comme Iphigénie vous a promis que la première grâce qu'elle demanderait à son époux, c'est votre liberté, je ne vois dans tout ceci que des sujets de vous réjouir.

— Ah ! fit Ériphile d'une voix sourde, tais-toi. Tu ne sais pas la profondeur de ma blessure. Écoute ! Cet Achille, ton vainqueur et le mien, qui a tué tous mes serviteurs au moment même où notre vaisseau allait quitter Lesbos pour Troie, cet Achille, qui devrait être mon ennemi le plus haï, je l'aime ! Oui, continua Ériphile avec une âpreté désespérée, qu'augmentaient la surprise et l'épouvante de Doris, je sais ce que tu vas me dire, j'aurais mieux fait, ayant cet amour au cœur, de rester enfermée dans Mycènes, au lieu de venir assister à un bonheur qui m'est odieux. Je n'ai pas pu. Ou plutôt j'ai espéré que le triste Destin qui me poursuit viendrait planer, comme un sombre nuage de malheur, sur l'union d'Iphigénie. Oh ! la voir pleurer. Elle est douce, elle me protège, je devrais la bénir, et je la hais puisqu'elle va épouser Achille. Achille ! Comment ai-je pu l'aimer ? Hélas, il n'a eu qu'à paraître à mes yeux. Oui, tout sanglant encore de sa lutte, je l'ai aimé, Doris ! Si cette union se fait, je n'ai plus qu'à mourir.

— Taisez-vous, fit vivement Doris, voici Agamemnon et sa fille.

Le roi de Mycènes apparaissait, conduisant Iphigénie vers sa tente. Jamais la jeune fille n'avait été plus radieusement belle. Elle parlait à son père avec une vivacité et une tendresse heureuses qui, en d'autres moments, auraient ravi Agamemnon. Mais celui-ci supportait au contraire avec peine les baisers et les questions joyeuses d'Iphigénie. Enfin, sous prétexte d'ordres à donner, il chercha à s'éloigner pour échapper au torturant spectacle de la joie de son enfant.

— Mon père, fit Iphigénie d'un ton de doux reproche, quelle triste idée allez-vous donner de votre tendresse paternelle à la princesse Ériphile, à laquelle j'ai tant vanté votre affection et votre indulgence pour moi ? Vous n'êtes occupé que des sacrifices aux Dieux. Si, si, je le vois bien, vos yeux se tournent sans cesse vers cet endroit du camp où, m'a-t-on dit, se tient le devin Chalcas. Pourrai-je au moins assister à cette grande cérémonie ?

Un sanglot étouffé souleva brusquement la poitrine d'Agamemnon.

— Oui, ma fille, fit-il d'une voix rauque, vous assisterez au sacrifice.

Puis, incapable de se maîtriser plus longtemps, il sortit de la tente à

pas rapides.

Iphigénie resta un moment interdite. Une inquiétude, qui devenait de la terreur, envahissait son âme. Que signifiait cet accueil de son père, toujours si tendre pour elle ? Et la pensée d'Achille, qui ne quittait guère ce cœur aimant, se leva devant la jeune fille avec une tristesse soudaine. Où était Achille ? Lui, qui aurait dû être le premier à la recevoir et qui avait hâté leur mariage, pourquoi n'était-il pas là ? Était-ce son absence qui faisait qu'Agamemnon avait évité jusqu'au regard de sa fille ?

Iphigénie joignit les mains et, toute à sa pensée inquiète, les encouragements d'Ériphile ne la rassurèrent pas.

Ériphile, elle aussi, pressentait un malheur pour sa rivale et bien qu'elle feignît un air de tristesse, son secret contentement faisait briller ses yeux.

À ce moment Clytemnestre parut. Elle était agitée et tenait entre ses doigts la missive qu'Agamemnon avait confiée à Arcas quelques heures auparavant.

— Ma fille, fit Clytemnestre en entourant de son bras les épaules d'Iphigénie comme pour la soutenir par sa tendresse dans la mauvaise nouvelle qu'elle lui apprenait, il faut que nous partions. Arcas vient de me remettre cette lettre, que nous aurions dû recevoir avant notre entrée au camp et que l'erreur de notre guide met seulement à présent entre mes mains. Je ne m'étonne plus de l'air distrait, chagrin plutôt, de votre père : Achille a changé d'idée et remet votre mariage jusqu'après son retour de Troie. Soyez forte, mon enfant, ajouta Clytemnestre qui sentait Iphigénie sur le point de défaillir, et accueillons cet affront sans faiblesse. J'étais heureuse pour vous de cette union avec le héros le plus illustre de la Grèce, mais puisqu'il nous dédaigne, montrons-lui que nous le voyons s'éloigner de vous sans regret.

Clytemnestre pressa longuement sa fille contre elle, puis elle se tourna vers Ériphile, qui avait assisté à toute cette scène avec une joie qu'elle ne pouvait dissimuler, et elle lui dit d'un ton de mépris et de colère :

— Quant à vous, je sais maintenant que ce n'est pas Chalcas que vous êtes venue chercher ici. Aussi, je ne vous demande pas de repartir avec nous. Je vous laisse près de votre heureux vainqueur.

Clytemnestre sortit, afin de donner ses ordres pour un prompt départ. Iphigénie, qui appuyait ses mains sur son cœur comme pour l'empêcher d'éclater dans sa poitrine, fit un pas vers Ériphile, que ses yeux ne quittaient pas. Et d'une voix frémissante :

— Nous allons partir. Ne nous suivez-vous pas ?

— J'aurais voulu consulter le devin, balbutia Ériphile, baissant les yeux sous le regard perspicace d'Iphigénie.

— Vous me disiez, reprit celle-ci d'un ton ironique, que la vie sans moi dans Argos vous serait insupportable et vous me verriez à présent repartir avec ma mère sans nous suivre ? Que dois-je croire ?

— Mais...

— Ah ! s'écria Iphigénie avec douleur et colère, vous jetez le masque. Vous êtes venue pour voir Achille ! Vous l'aimez !

— Moi ! fit Ériphile qui recula d'un pas en frissonnant.

— Oui, vous ! reprit Iphigénie qui marcha sur elle. Parfois, je l'ai senti, je l'ai compris ; mais toujours je me disais : « Non, je me trompe ». Et de vous avoir soupçonnée, je me faisais pour vous plus affectueuse et plus confiante. Perfide ! pourquoi ne m'avoir pas épargné au moins l'affront de ce voyage, puisque vous saviez qu'il allait m'abandonner pour vous ?

— Pouvais-je supposer, fit Ériphile dont une joie furieuse faisait frémir la bouche, qu'Achille aurait pu préférer une fille sans nom et sans parents à la fille d'Agamemnon ?

— Vous voulez augmenter ma douleur, dit Iphigénie qui se soutenait à peine, et vous ne vous abaissez à plaisir que pour faire jaillir plus de honte sur moi. Mais mon père m'aime, mon père va me venger !

Iphigénie s'interrompt : Achille était devant elle, la saluant avec transport.

— Quoi, fit le jeune guerrier qui souriait de bonheur, la nouvelle qui court le camp est donc vraie, vous voilà, ma chère princesse ! Pourquoi Agamemnon m'assurait-il tout à l'heure que vous n'alliez pas venir ?

Malgré la joie évidente d'Achille, Iphigénie, toute à sa douleur et à son orgueil blessé, arracha au jeune homme ses deux mains qu'il avait saisies et dit d'une voix pleine de désespoir et d'ironie :

— Soyez tranquille, seigneur, je ne suis pas ici pour longtemps. Avant une heure je serai partie.

— Que veut-elle dire ? fit Achille surpris et qui suivait des yeux la fuite d'Iphigénie. Pourquoi cet accueil ? Suis-je bien éveillé ?

Il se tourna vers Ériphile qui, toute tremblante, le regardait.

— Je vous en prie, fit-il, dites-moi ce qui se passe. Pourquoi Iphigénie est-elle venue au camp ?

Ériphile regarda Achille avec étonnement et doute :

— Ne le savez-vous pas ? reprit-elle. Et depuis un mois, n'avez-vous pas pressé avec ardeur le jour de votre union ?

— Mais il y a un mois que j'ai quitté le camp ! s'écria Achille qui fronçait les sourcils.

— Quoi ? la lettre d'Agamemnon disant votre hâte de conclure votre mariage n'était donc pas inspirée par vous ?

— Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée ? s'écrie Achille avec une soudaine colère. Que signifient cette venue mystérieuse de la

princesse, l'air embarrassé de son père, les discours de Chalcas, de Nestor et d'Ulysse, qui cherchent à me convaincre de renoncer à mon amour ? Oh ! je le saurai, je veux le savoir !

Et tandis qu'Ériphile – balancée entre la douleur de voir l'amour d'Achille pour Iphigénie plus vivant que jamais et sa joie de sentir entre les fiancés de redoutables obstacles – suivait des yeux Achille, celui-ci courut auprès de Clytemnestre et d'Iphigénie pour s'expliquer sur tous les événements qu'il ne comprenait pas.

La sincérité d'Achille sut vaincre bientôt la défiance d'Iphigénie et de sa mère. Comment le cœur de la jeune fille ne se fût-il pas rendu à toutes les protestations d'amour de son fiancé ? Tous trois se mirent donc d'accord pour juger que la première lettre du roi de Mycènes avait dû être écrite à son insu comme à celui d'Achille et, sans doute, pour mettre le trouble dans le camp des Grecs.

— Eh bien, déclara Achille, puisque l'on cherche à nous désunir, resserrons au plus tôt cette alliance. Je cours presser Agamemnon de faire célébrer notre mariage aujourd'hui même.

Clytemnestre, de son côté, se rendit auprès de son époux, à qui elle conta ce qui venait de se passer. Agamemnon frémit. Ses différentes ruses étaient découvertes. Que diraient Chalcas et Ulysse en voyant se conclure un hymen quand ils attendaient un sacrifice. Il affermit son long sceptre dans sa main, et dit :

— Je prends part à votre joie, Madame, et je consens à une prompte célébration de ce mariage, qui déjouera les finesses dont on a voulu user envers nous. Cependant (et Agamemnon ce disant, détourna son visage pour dissimuler sa rougeur), il ne convient pas que vous meniez vous-même votre fille à l'autel, au milieu de ce camp en armes, de tous ces soldats. Laissez Iphigénie y monter seule ; ses femmes la suivront.

— Quoi, s'écria Clytemnestre avec étonnement et chagrin, n'est-ce pas moi qui dois la remettre à son époux ?

— Je serai là, dit Agamemnon avec embarras. Vous n'êtes pas dans mon palais d'Argos, vous êtes dans un camp...

— Mais vous commandez ici, fit Clytemnestre, dont les yeux se remplirent de larmes. La Grèce entière marche sous vos lois. N'est-ce pas plus beau que tous les palais, ce camp plein de guerriers qui ne jurent que par votre nom ? Laissez-moi accompagner ma fille, je vous en prie !

— Non, dit sèchement Agamemnon, et puisque mes conseils n'ont pas de prise sur vous, écoutez mes ordres. Restez ici, je le veux !

Restée seule, Clytemnestre courba la tête. De grosses larmes s'échappaient de ses yeux. Elle pensa qu'Agamemnon rougissait d'elle, à cause de tout le bruit que l'enlèvement d'Hélène avait fait rejaillir sur ses proches. Elle soupira, puis elle se résigna : le bonheur de sa

filles lui importait seul et ce fut en souriant qu'elle accueillit Achille qui, tout rayonnant, accourait lui dire le résultat de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Agamemnon.

— Le roi m'a embrassé et m'a accepté comme gendre, dit-il. Tout concourt à ma joie. Chalcas lui-même assure que les Dieux vont s'apaiser et qu'avant une heure, les vents souffleront de nouveau. Aussi les Grecs, confiants dans cette promesse, apprêtent-ils les voiles. Et bien que ce départ doive m'éloigner de ma chère princesse, au moins aurai-je la joie de venger, par la destruction de Troie, l'honneur de la famille à laquelle je vais m'allier.

La venue d'Iphigénie parée et souriante arrêta sur les lèvres de Clytemnestre tout discours. Elle prit sa fille par la main et la conduisit devant son futur époux.

Achille et Iphigénie se contemplèrent un moment avec ravissement. Ainsi le succès couronnait leurs vœux ! Mais au moment de mettre sa main dans la main qu'Achille lui présentait pour la mener à l'autel, Iphigénie se souvint de la promesse qu'elle avait faite à Ériphile. Elle demanda donc à Achille la liberté de sa captive, et celle-ci, qui venait d'entrer aussi dans la tente, se jeta aux pieds du roi de Thessalie.

— Grâce, dit-elle, ne me forcez pas à être témoin du bonheur de mes vainqueurs ni des préparatifs de guerre faits contre ma patrie ; permettez-moi de m'en aller loin de vous.

Achille se laissa fléchir par les doux regards d'Iphigénie et, pour accorder plus solennellement la liberté à sa captive, il voulut le faire devant toute l'armée.

Il allait sortir de la tente, conduisant sa fiancée, quand Arcas parut. Le fidèle serviteur était livide. Il s'approcha d'Achille et de Clytemnestre.

— Le roi, dit-il, attend la princesse à l'autel et il m'a chargé de la prévenir. Mais je veux, je dois vous prévenir en même temps, seigneur, ajouta Arcas en s'agenouillant devant Achille, que vous êtes le seul secours d'Iphigénie. Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père. Il feint de souhaiter son mariage, mais il l'attend à l'autel pour la sacrifier.

Le roi de Thessalie et les princesses poussèrent une exclamation et les beaux yeux d'Iphigénie se remplirent de larmes.

— C'est impossible ! s'écria Achille, se penchant fiévreusement vers Arcas.

— Seigneur, reprit celui-ci avec tristesse, je manque à mon devoir en vous dévoilant ce secret. Mais j'ai vu les larmes de mon maître et je ne puis envisager sans horreur la monstruosité d'un tel sacrifice. Par la voix de Chalcas, les Dieux, pour s'apaiser, veulent une victime qui soit du sang d'Hélène et qui se nomme Iphigénie.

Clytemnestre poussa un cri presque sauvage et saisit sa fille dans ses

bras puis, tombant aux genoux d'Achille :

— Seigneur, supplia-t-elle en sanglotant, c'est votre nom qui a conduit cet enfant à la mort. C'est pour vous rejoindre et pour vous la donner que je l'ai menée moi-même à ses bourreaux. Par pitié, sauvez-la. Son père, les Dieux s'acharnent contre elle, vous êtes son seul asile. Ah ! ajouta Clytemnestre en se relevant, ne la quittez pas. Je cours près d'Agamemnon et si je n'obtiens rien de lui par mes reproches, il faudra passer sur mon corps pour atteindre ma fille.

Clytemnestre bondit hors de la tente, entraînant derrière elle ses femmes. Arcas, Ériphile, Achille et Iphigénie étaient demeurés seuls. Le jeune héros, frissonnant à la fois de colère et de douleur, s'approcha de sa fiancée et la prit dans ses bras.

— Tranquillisez-vous, lui dit-il, il n'était pas besoin des supplications de votre mère. Non seulement je vous défendrai, mais je veux vous venger. Si, je le veux. Votre père s'est servi de mon nom pour vous attirer ici. Infâme stratagème ! Est-ce ainsi qu'il me récompense de m'être joint, par amour pour vous, aux vengeurs de son frère, de l'avoir fait nommer, lui (car c'est mon suffrage qui l'a emporté), chef de vingt rois ? Et si – oh ! quelle horreur lorsque j'y songe ! – j'avais retardé d'un seul jour ma rentrée au camp, vous seriez morte. Abusée par mon nom, croyant me trouver à l'autel, vous auriez reçu la mort en m'accusant. C'est trop de trahison, je vais lui demander raison devant tous.

— Seigneur, fit Iphigénie en retenant Achille avec force, je vous en supplie, songez, quoi qu'il ait fait, qu'il est mon père.

— Lui, votre père ? Non, je ne le considère plus que comme votre assassin.

Iphigénie s'arracha des bras du jeune homme et lui dit avec fermeté :

— Il faut aimer autant que je vous aime pour supporter sans vous haïr, de vous entendre parler ainsi du père que je chéris. Depuis que je sais comprendre, il a tout mon respect et mon amour. Jamais sa tendresse pour moi ne s'est démentie un seul instant et s'il me condamne, c'est qu'il n'a pu me sauver malgré tous ses efforts. Ne le hâissez pas, il doit être si malheureux !

— Eh quoi ? s'écria Achille avec indignation, c'est moi qui vous fais peur ? Est-ce donc là tout votre amour ?

— Vous doutez de ma tendresse ! fit Iphigénie douloureusement. Que ne m'avez-vous vue tout à l'heure quand, sur une fausse nouvelle, j'ai pu vous croire inconstant ? Ma peine et ma colère me faisaient blasphémer, moi qui ai reçu sans désespoir l'annonce de la mort qui m'attend. Votre amour m'est plus cher que ma vie, ne le sentez-vous pas ?

— Seigneur, fit à ce moment Clytemnestre qui accourait toute

tremblante, je n'ai rien pu ; Agamemnon se cache de moi. Nous sommes perdues.

— C'est moi qui vais donc lui parler, s'écria Achille en se disposant à sortir de la tente.

— Seigneur, ma mère, dit Iphigénie d'une voix suppliante, je vous en prie, ne parlez pas au roi. Laissez-moi me présenter à lui et, si je le puis, l'attendrir moi-même sur mon sort. Votre colère révolterait sa fierté, mes larmes parleront plus à son cœur.

— Vous le voulez, fit Achille avec répugnance, je dois y consentir. Mais je vais tout disposer, au cas où vos paroles n'obtiendraient pas le succès que vous en espérez. Madame, ajouta-t-il en se tournant vers Clytemnestre et étendant sa main pour un serment solennel, tant que je respirerai votre fille vivra. J'en atteste les Dieux. Et cet oracle est plus sûr que celui de Chalcas.

Le jeune héros sortit d'un pas rapide, tandis que Clytemnestre, attachée à sa fille, attendait non sans trembler la venue d'Agamemnon. Ses regards anxieux allaient du seuil, où paraîtrait le roi courroucé, au pâle et doux visage d'Iphigénie.

Celle-ci encourageait doucement sa mère, la suppliant de ne pas en vouloir à Agamemnon d'une cruauté à laquelle l'obligeaient les Dieux.

— Conservez à mon père l'amour et le respect que vous lui devez, suppliait-elle, même si je dois mourir.

Et Clytemnestre, hors d'elle, allait et venait dans la tente avec fièvre.

Au dehors, tout le camp était calme. Chalcas, confiant dans la promesse d'Agamemnon, gardait le silence sur l'objet du sacrifice offert aux Dieux. Et la foule, qui entourait l'autel, croyait encore assister à l'union d'Iphigénie. Mais dans le cœur d'Ériphile se livrait un violent combat. Nul ne s'était caché d'elle, ni Clytemnestre, ni Iphigénie, ni Achille. Elle savait que le nom de la victime demandée par les Dieux était inconnu de l'armée ; elle sentait que pour sauver Iphigénie, mère, fiancé, père se ligueraient contre la volonté de Chalcas. Et la rage s'emparait d'elle.

— Oh ! murmurait-elle à Doris qui la dissuadait en vain de son projet, je vais donc les laisser être heureux, quand il me suffirait de dire aux Grecs ce que fait Chalcas, quand je pourrais ainsi jeter la guerre entre ces peuples unis et venger Troie, ma patrie, de tant d'insultantes menaces.

Tandis qu'Ériphile hésitait sur ce qu'elle devait faire, Agamemnon, pressé par Chalcas et Ulysse, paraissait au seuil de sa tente. Clytemnestre l'y attendait.

— Où est Iphigénie ? demanda le roi en assurant sa voix.

— Elle va venir, répondit Clytemnestre tristement, mais vous, n'avez-vous rien qui vous arrête ?

Agamemnon, interdit, regarda sa femme. À ce moment Iphigénie

parut. Elle était parée comme pour ses noces et, sous sa couronne de roses blanches, elle était si touchante et si belle que Clytemnestre ne put se contenir plus longtemps. Elle l'attira en sanglotant. Iphigénie mêlait ses larmes aux siennes.

— Ah ! malheureux Arcas, gémit Agamemnon qui ne put se méprendre à cette douleur, tu m'as trahi !

— Mon père, fit Iphigénie en allant à lui et se serrant contre son cœur, ne vous irritez pas. Quand vous commanderez vous serez obéi, et s'il vous plaît de reprendre cette vie que vous m'avez donnée, je vous l'apporte, elle est à vous. Je saurai recevoir la mort sans que vous ayez à rougir de moi. Si je pleure, ce n'est pas sur le sort qui m'attend, c'est sur la douleur de ceux qui m'aiment. Vous voyez les larmes de ma mère. Imaginez celles d'Achille qui, digne de devenir votre fils, a cru toucher aujourd'hui à un heureux jour. Mon père, ma vie était si douce, vous aimiez tant votre enfant, et j'étais si fière de vous, si fière de vos exploits passés, de ceux à venir, pardonnez-moi de pleurer.

— Ma fille, fit Agamemnon que secouaient de rauques sanglots, j'ai tout fait pour que vous échappiez au sanglant oracle. Je ne puis rien. Les peuples commandent aux rois, quand les ordres des Dieux les mènent. Mon autorité s'évanouirait devant la colère des soldats. Il faut céder. Mourez bravement. Rappelez-vous que vous êtes ma fille.

— Barbare ! rugit Clytemnestre qui bondit vers son époux et lui arracha Iphigénie. Vous portez bien dans le cœur le sang horrible d'Astrée et de Thyeste, bourreaux de leurs enfants. Vous aimez votre fille, dites-vous, et vous pensez prouver votre tendresse par quelques larmes. Où sont les combats que vous avez soutenus pour elle, pour sa vie ? Montrez-moi les cadavres amoncelés pour la sauver ! Alors, devant ces preuves, je me tairai. Les Dieux demandent le sang d'Hélène ? Eh, qu'on aille à Sparte chercher sa fille Hermione. Ainsi, je paierais du plus pur de mon sang la coupable conduite d'une sœur ? Mais c'est une monstruosité ! C'est Ménélas qui doit faire de tels sacrifices et non pas nous. D'ailleurs cette Hélène, qui voit se lever pour elle toute la Grèce, mérite-t-elle tout le sang et les larmes qui vont couler ? Ne vous souvenez-vous pas qu'avant de s'unir à votre frère, elle s'est mariée secrètement avec Thésée et qu'elle eut de ce mariage une fille, qu'elle a fait élever loin d'elle. Chalcas vous l'a dit bien souvent. Mais ce n'est pas pour cette femme sans vertu ni pour venger l'honneur de votre frère que vous osez accepter la mort de notre enfant. La misérable ambition vous étreint. Pour garder votre commandement et voir vingt rois vous obéir, vous faites taire la voix de la Nature, glorieux peut-être, au fond, de vous faire un piédestal de votre douleur. Et moi qui l'amenai souriante, heureuse, je reprendrai seule et désespérée les chemins suivis ensemble, les chemins encore tout parfumés des fleurs semées sous ses pas. Non, barbare, il faudra

l'arracher de mes bras sanglants. Pour parvenir à son cœur vous devrez percer le mien. Venez, si vous l'osez, la prendre à sa mère !



Clytemnestre bondit vers son époux Agamemnon et lui arrache leur fille Iphigénie.

Clytemnestre avait saisi Iphigénie dans ses bras ; elle l'emporta en grondant, comme une louve son petit. Agamemnon porta les mains à son front avec lassitude. Quand il releva la tête, Achille était devant lui. Une flamme sombre brillait dans les yeux du jeune homme et son ton saccadé disait combien il se contraignait difficilement.

— Je ne puis croire ce qu'on raconte, dit-il à Agamemnon. Vous seriez prêt à sacrifier votre fille ?

Le roi de Mycènes retrouva à ces paroles tout l'orgueil des Atrides, ses ancêtres et, d'un ton rude :

— Quand j'aurai décidé du sort de ma fille, dit-il, vous en serez instruit.

— Mais croyez-vous donc, fit Achille avec emportement, que je vous laisserai tuer Iphigénie ?

— Je suis son père. Seul j'ai le droit d'en disposer, dit sèchement Agamemnon.

— Non, elle n'est plus à vous, reprit Achille dont la colère grandissait. Je me regarde comme son époux.

— Ce n'est pas moi qu'il faut menacer, fit violemment Agamemnon, ce sont les Dieux qui ordonnent sa mort comme rançon de notre départ pour Troie, ce sont les Grecs, c'est vous qui ne faites que réclamer ce départ.

— Moi, s'écria Achille avec fureur. Eh ! que m'importe Troie ! Quel intérêt m'appelle au pied de ses remparts, quand mon père et ma mère me répètent avec douleur que l'oracle a prédit ma mort dans les plaines d'Ilion ? Suis-je Ménélas ? M'a-t-on enlevé ma femme ? Je ne me suis uni à votre rancune que par amour pour Iphigénie. Priam, Hélène, Pâris ne me sont rien. Je ne vous accompagne à Troie que pour avoir votre fille. C'est là tout le prix que j'attends.

— Eh bien, fit Agamemnon dont la colère faisait trembler la voix, retournez dans votre Thessalie. Je reprends ma parole et vous refuse ma fille. Vous vous croyez trop indispensable aux Grecs. Nous nous passerons de votre courage et de votre aide.

Achille porta la main à son glaive et le tira à demi, mais, par un suprême effort de volonté, il le repoussa au fourreau.

— Le nom d'Iphigénie vous protège, fit-il d'une voix sourde. Je me tais, je vais agir. Vous me trouverez devant vous pour défendre ma femme.

Il s'éloigna rapidement. Agamemnon, blessé dans son orgueil, le suivit des yeux avec rage, puis s'asseyant sur son trône, il se mit à réfléchir. L'intervention d'Achille avait si fort excité sa colère que son premier mouvement fut d'ordonner à ses gardes de se saisir d'Iphigénie à tout prix et de la mener sur-le-champ à Chalcas. Mais, au moment de donner l'ordre cruel, le souvenir de l'obéissance de sa fille lui revint à la mémoire. Il revit son enfant soumise et douce, prête à la

mort s'il l'ordonnait. Son cœur se brisa.

— Non, sanglota-t-il, je ne veux pas qu'elle meure. Qu'importe Troie et mon ambition ! Elle vivra. Mais pour qu'Achille ne croie pas que je cède à ses menaces, Iphigénie ne sera jamais à lui.

Sa décision était prise. Il fit avertir Clytemnestre et Iphigénie. Il les embrassa toutes deux.

— Partez, leur dit-il, mais de telle sorte qu'on puisse croire que je renvoie la reine seule et que je garde ma fille au camp. Arcas, à qui je pardonne sa révélation, vous guidera avec une bonne escorte. Partez vite. Pendant ce temps, je tâcherai d'obtenir de Chalcas qu'il remette ce sacrifice à demain. Et demain, vous serez loin.

Clytemnestre et Iphigénie embrassèrent le roi en pleurant de joie et quelques minutes plus tard, sous la conduite d'Arcas, elles se dirigeaient vers la sortie du camp.

Mais, tout de suite, elles furent arrêtées. Une violente agitation avait succédé au calme des soldats.

— Iphigénie, criaient-ils, les Dieux réclament la mort d'Iphigénie. À mort ! à mort !

Bouleversée, éperdue, Clytemnestre s'évanouit à la vue de toutes les armes dirigées contre elle et contre sa fille. Malgré le courage d'Arcas et la protection des gardes, il fallut renoncer au départ, et lentement, la petite troupe rentra sous la tente d'Agamemnon. Clytemnestre, entourée de ses suivantes en larmes, fut étendue sur des coussins et tandis qu'on cherchait à la ranimer, Aegine, celle de ses femmes qui lui était le plus attachée, s'approcha d'Iphigénie pour l'encourager.

La jeune fille l'écouta d'un air morne. Son père, en lui faisant ses adieux, lui avait appris qu'elle ne devait plus se considérer comme la fiancée d'Achille. Et la douleur qu'elle ressentait de cette défense lui faisait désirer la mort.

C'est au milieu de cet accablement que la trouva Achille. À la tête de ses Thessaliens et secondé par son ami Patrocle, il avait percé les rangs de la foule et il venait chercher Iphigénie pour la mener à sa tente. Il savait le respect et la vénération qu'avaient les Grecs pour lui. Qui donc, dans le camp, oserait profaner ce lieu d'asile ?

Mais Iphigénie ne répondit d'abord au jeune héros que par des larmes. Enfin, comme il la pressait de le suivre, lui exposant avec ardeur tout ce qu'elle était pour lui :

— Non, dit-elle douloureusement, nos destinées ne devaient pas s'unir. Ne songez qu'à la gloire, seigneur. Elle vous attend dans les plaines d'Ilion que vous ouvrez ma mort. Vous me vengerez sur les ennemis. Et si je n'ai pas été votre compagne, je sais que mon souvenir, mêlé à tant de gloire, ne s'effacera jamais de votre cœur. Je ne puis me révolter contre mon père. Si je le faisais, je mériterais la mort qui m'attend. Épargnez-moi le tourment de vous voir, de vous

faire souffrir. Laissez-moi tout mon courage pour l'obéissance.

— Ah ! s'écria Achille avec un désespoir mêlé d'admiration pour tant de tranquille héroïsme. N'en parlons plus ! Obéissez, puisque vous le voulez. Je n'écoute plus que ma fureur. Si le Ciel réclame du sang, il en aura. Chalcas sera ma première victime, les bourreaux baigneront l'autel de leur sang ; et si Agamemnon tombe et périt lui-même, dites-vous bien que vous êtes seule responsable de tant de morts, vous qui m'avez poussé au délire.

Avec un cri sauvage, Achille bondit hors de la tente. On entendait dehors les pas et les voix d'une troupe nombreuse. Iphigénie tomba à genoux. Elle leva vers le ciel ses yeux pleins de larmes.

— Dieux, dit-elle, vous voulez ma mort. Frappez, frappez en cette minute, afin que vos coups n'accablent que moi.

Des gardes entrèrent. Clytemnestre, les bras tendus, se mit entre eux et sa fille.

— Lâches, leur cria-t-elle, je la défendrai contre toute l'armée.

— Madame, fit Eurybate qui commandait les gardes, en s'approchant avec respect et douleur. Je suis prêt à mourir pour vous, mais que pouvons-nous faire ? Tout le camp est insurgé. L'autorité d'Agamemnon est méconnue. Chalcas commande seul. Achille, en vain opposera son courage à une telle multitude. Il faut obéir.

Les gardes se mirent alors en devoir de séparer Clytemnestre de sa fille, émus, bouleversés eux-mêmes par la douleur de cette mère. Iphigénie les aida dans leur cruelle tâche. Avec tendresse, elle desserra l'étreinte des bras qui l'entouraient.

— Nous ne pouvons rien, dit-elle. Fuyez ce lieu, retournez dans Argos près de mon frère. Que ses baisers enfantins vous aident à porter votre peine. Puisse-t-il vous coûter moins de larmes que moi. Mais, je vous en supplie, que ma mort ne diminue pas votre amour pour mon père. Embrassez-moi une dernière fois. Courage, ma mère. Eurybate, conduisez la victime.

Clytemnestre, hurlante, les cheveux épars, voulut s'accrocher à sa fille, la disputer encore à ceux qui l'entraînaient, mais elle trouva devant elle une haie de gardes, et ses femmes la reçurent dans leurs bras, délirante de douleur. On entendait retentir au dehors les grands cris que la foule poussait sur le passage d'Iphigénie.

— Ah ! Madame, fit Aegine, qui sanglotait en serrant Clytemnestre contre sa poitrine, maudit soit le jour où vous avez accueilli Ériphile à Argos. C'est elle qui a révélé aux Grecs le nom de la victime choisie par les Dieux et qui a rendu ainsi notre fuite impossible.

Clytemnestre tordit ses mains. À demi folle, elle invectivait les Dieux, appelant leurs colères sur les Grecs et, se laissant tomber à terre dans l'excès de sa douleur, elle labourait le sol de ses ongles.

Soudain un coup de tonnerre retentit. De longs éclairs sillonnèrent le

ciel, la terre trembla et, comme une longue rumeur passant sur la Béotie, le vent se leva avec force.

Arcas, qui était entré en courant, prit Clytemnestre par le bras et l'aïda à se relever.

— Venez, Madame, lui dit-il. Achille est à l'autel où Chalcas éperdu n'a pas osé encore consommer le sacrifice. Les guerriers thessaliens sont rangés autour de votre fille, et déjà l'on se bat. Venez. Achille veut remettre Iphigénie entre vos mains. Votre présence, vos larmes aideront votre défenseur à convaincre vos ennemis.

— Courons ! fit Clytemnestre entraînant Arcas. Mais elle devint livide et du doigt, désignant le seuil de la tente :

— Ulysse ! s'écria-t-elle. Ah ! ma fille est morte !

— Non, fit Ulysse, qui s'approcha avec vivacité pour soutenir la reine, Iphigénie est vivante, et j'ai tenu à vous l'annoncer moi-même. Écoutez, le vent souffle, le ciel est apaisé.

Et tandis que Clytemnestre buvait ses paroles, défaillante de joie, Ulysse lui conta le miraculeux dénouement de ces événements tragiques.

— On se battait déjà avec acharnement, fit-il, quand Chalcas s'est avancé entre les deux partis : « Arrêtez, a-t-il dit, les Dieux viennent de compléter leur oracle. L'Iphigénie dont ils demandent la mort n'est pas la nièce d'Hélène, mais sa propre fille, celle qu'elle eut de son union secrète avec Thésée et qui a grandi à Lesbos sous le nom d'Ériphile. Or Ériphile est ici. Son mauvais destin l'y a amenée. C'est elle que demandent les Dieux. » Une clameur a secoué toute l'armée. Ériphile se tenait en effet près de l'autel, la fureur peinte sur le visage. Quand elle entendit les soldats demander à grands cris sa mort, quand elle vit la main du sacrificateur s'étendre vers elle, elle saisit le couteau fatal et le plongea elle-même dans son cœur. Entendez les cris de joie des Grecs. Les voiles de nos vaisseaux se gonflent pour le départ. Et à l'autel, Agamemnon vous attend pour achever en votre présence l'heureuse union d'Achille et d'Iphigénie.

Clytemnestre eut un cri de joie, et prenant la main que lui tendait Ulysse, elle sortit de la tente. Sur son passage une foule joyeuse l'acclamait ; l'air retentissait de chants de victoire et d'hyménée. Les Dieux avaient cessé leurs querelles, les hommes pouvaient se battre.



Phèdre



ÉPARÉE d'Athènes par le golfe Saronique, Trézène dort au pied des monts d'Argolide ; dans le palais de Thésée, Hippolyte, le fils du roi, accoudé à une balustrade de marbre, regarde le soleil se lever derrière les Cyclades et couvrir de reflets roses les eaux transparentes de la mer de Myrto.

Jamais mortel n'a été plus beau qu'Hippolyte et la perfection de ses traits sert une âme noble et fière. Théràmène, son précepteur, le regarde et l'écoute avec orgueil. Il n'a pas quitté le fils de Thésée depuis sa première enfance et ses soins ont pétri et formé ce jeune esprit. Aussi le prince n'a-t-il rien de caché pour un confident si cher et si fidèle. Il lui dit tout, ses espoirs, ses projets, ses chagrins, et les conseils de Théràmène l'aident à supporter les cruels ennuis que lui causent le remariage de son père et l'animosité de Phèdre, sa marâtre.

Celle-ci, depuis son mariage, n'a cessé de persécuter Hippolyte et de le desservir auprès de Thésée, si bien que le jeune prince a dû fuir le séjour d'Athènes et s'installer dans la petite ville de Trézène, où il a demandé à la chasse et aux exercices du corps l'oubli d'ennuis immérités.

Des années ont passé pour Hippolyte loin d'Athènes et de la cour, années heureuses pour cet ardent chasseur, qui porte dans ses veines le goût des longues courses et des combats périlleux contre les bêtes fauves. N'est-il pas fils d'Antiope, la redoutable et virile reine des amazones ? Dompter les chevaux sauvages, enfoncer son épieu au cœur d'un ours, lutter de vitesse avec de jeunes adversaires, sur un char léger et rapide, tels ont été pendant ces années les plaisirs d'Hippolyte. La farouche Diane, déesse de la chasse, doit regarder avec joie, du fond de l'Olympe, séjour des Dieux, ce jeune homme qui ne

rêve que courses et luttes dans les forêts, tandis que Vénus, qui règne sur l'Amour, fronce certainement les sourcils avec dépit. Jamais Hippolyte ne vient déposer à son autel des guirlandes de fleurs ou des victimes de ses chasses. Son cœur est resté longtemps insensible à la beauté des jeunes filles.

Mais on ne brave pas impunément les Dieux tout-puissants, dans cette vie imaginaire que leur ont conférée les Grecs, et Vénus s'est vengée du dédain d'Hippolyte. Ce cœur si sauvage s'est ouvert, enfin ; il bat en secret pour la belle princesse Aricie, fille des anciens rois d'Athènes, que Thésée a remplacés sur le trône.

Aricie est captive dans le palais de Thésée, et celui-ci, après avoir anéanti toute la famille de la jeune fille dans des luttes sanglantes, a décidé qu'elle ne se marierait pas afin que la race des Pallantes puisse s'éteindre.

Thésée veille avec soin sur cette prisonnière. Aussi, avant de partir pour une dangereuse expédition, l'a-t-il amenée à Trézène afin d'en confier la garde à Hippolyte, qui a toute sa confiance.

En même temps qu'Aricie, Thésée a mené à Trézène sa femme Phèdre, et sachant ainsi en sûreté le sang qu'il redoute et la reine qu'il aime, le roi d'Athènes est parti rejoindre son ami Pirithoüs, pour descendre avec lui dans le profond Erèbe.

Mais les mois ont passé sur son absence et nul n'a reçu de nouvelles du roi. L'inquiétude plane sur le palais. Thésée est-il vivant ? et alors d'où vient qu'on n'entende pas parler du héros aux fabuleux exploits ? C'est ce que se demande avec angoisse Hippolyte, sans pouvoir trouver d'explication à un tel silence.

Théramène encourage en vain le jeune prince, dont le front soucieux ne s'éclaircit pas et à cette déclaration d'Hippolyte qu'il veut quitter Trézène, le gouverneur comprend qu'un autre sentiment que celui du chagrin filial occupe ce cœur.

Hippolyte avoue qu'il aime Aricie et qu'il l'aime sans espoir de l'épouser, puisque son père ne le lui permettra jamais.

— En quittant Trézène, dit-il, je ne la verrai plus et je l'oublierai ; c'est pourquoi je veux partir. J'irai chercher mon père.

Théramène hoche la tête. Un départ ne lui semble pas une guérison efficace et il se dit que le charme d'Aricie est tel qu'il est impossible de l'oublier si vite.

Soudain, il met sa main sur le bras d'Hippolyte.

— Si je ne puis vous convaincre, lui dit-il, et si vous voulez absolument partir, il vous faut aller auparavant prendre congé de Phèdre et voici justement sa suivante Cœnone qui vient vers nous. Elle semble triste et agitée.

Cœnone s'approche rapidement. Elle salue le prince.

— Ah ! fait-elle d'une voix entrecoupée, ma chère maîtresse est

mourante. Un chagrin secret la mine depuis des mois, et tantôt la tient prostrée dans son lit, tantôt la fait marcher dans une sorte de délire que je ne puis apaiser. Mes soins et mes larmes sont impuissants à la sauver. Toute présence lui est importune.

— Épargnons-lui la nôtre, fait Hippolyte à Théràmène et il l'entraîne loin de la terrasse au moment où Phèdre y parvient.

Les regards égarés de la reine disent la hantise cruelle de sa pensée. Cette femme, si jeune et si belle quelques années auparavant, n'est plus que l'ombre d'elle-même, et ses grands yeux noirs brûlent tristement au fond des orbites creuses. Le sourire est mort sur ses lèvres et, seule la vue de ses enfants la fait sortir parfois d'une accablante préoccupation. Tous, dans le palais, croient que l'absence de Thésée est la cause de cet état alarmant de la reine, mais Œnone, qui lit mieux que tout autre dans le cœur de sa maîtresse, sent bien que Phèdre ne tremble pas pour son époux.

La reine s'est laissée aller sur un siège que la suivante a avancé en hâte. Sans qu'elle puisse les retenir, des larmes roulent sur ses joues pâles. Elle porte les mains à son front avec lassitude pour écarter les boucles de ses cheveux, le voile de gaze que retient son diadème.

— Oh ! mourir, fait-elle dans un sanglot. Mourir ! Soleil, c'est aujourd'hui mon dernier jour. Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !...

— Ah ! Madame, dit Œnone en pleurant. Toujours ces tristes ou délirantes pensées. Vous vous tuez vous-même. Depuis trois jours, vous n'avez ni mangé, ni dormi. Avez-vous bien le droit de renoncer à la vie ? Vous êtes épouse, vous êtes mère. Par grâce, songez à vos enfants. Vous morte, le fils de l'étrangère s'appropriera la couronne aux dépens de votre fils. Dites-vous que cet Hippolyte...

— Tais-toi ! ne prononce pas ce nom, fait la reine dont une rougeur ardente couvre le visage.

— J'aime à vous voir cette colère, dit la suivante qui se méprend sur le sentiment de Phèdre. Vivez donc pour lui barrer le chemin du trône.

Mais la vie, qui a animé une minute les traits de la reine, l'abandonne. Elle pâlit plus encore.

— J'ai trop vécu, fait-elle dans un souffle.

— Pourquoi ? gémit Œnone en se penchant vers elle, avez-vous quelque remord ? Toujours ces mots « Je veux mourir ! » Ah ! Madame, vous n'avez pas pitié de mon affection : je vous ai nourrie de mon lait. Enfant, vous avez dormi sur mes genoux, jeune fille, j'ai reçu vos premières confidences. Ne suis-je plus votre Œnone si dévouée ? dévouée jusqu'à la mort. Cherchez une autre main que la mienne pour vous fermer les yeux, car je le jure, je mourrai avant vous.

Le chagrin d'Œnone touche Phèdre. D'ailleurs, son cœur si gonflé et qui, depuis tant de temps, renferme une dévorante douleur, est

incapable de continuer à battre avec une telle charge de pensées. Mais elle hésite. Elle serre ses mains sur ses lèvres pour y retenir des paroles dont elle a horreur. Enfin, vaincue par les supplications d'Œnone, elle parle, elle dit le tourment de son âme. Elle aime Hippolyte plus que son époux, plus que tout au monde. Et devant Œnone qui l'écoute, épouvantée, redressée par la fièvre, Phèdre étale son secret.

— Je l'aime depuis longtemps, fait-elle d'une voix hachée, depuis le premier jour où je l'ai vu dans Athènes. Et cependant, que n'ai-je pas fait pour l'oublier ? J'ai bâti un temple à Vénus qui, inexorable, s'est plu à mettre dans mon cœur la flamme qui le brûle. C'est elle, c'est la déesse, qui m'a prise comme proie malgré tous mes efforts. En vain, je l'ai priée, tâchant de l'adoucir par des sacrifices : Hippolyte est resté dans ma pensée. Je l'ai fui. Pour ne pas le rencontrer chaque jour dans le palais, j'ai feint pour lui une violente haine et j'ai obligé son père à l'exiler. Je n'ai eu un peu de repos que pendant le temps qu'il a vécu à Trézène ; mais, par malheur, c'est à Trézène que m'a amenée Thésée. Que te dirai-je ? Je ne puis résister aux Dieux. Mais ce cœur coupable de tant chérir Hippolyte, je veux l'anéantir dans ma poitrine. Œnone, tu sais le secret qui me tue. Laisse-moi mourir sans plus chercher à me consoler.

À ce moment, une femme de Phèdre arrive précipitamment et, tout agitée, fait part à sa maîtresse d'une nouvelle qui court dans la ville et qu'un vaisseau qui vient d'arriver au port a portée à Hippolyte : Thésée n'est plus.

Phèdre s'évanouit à demi entre les bras d'Œnone.

— On dit, ajoute Panope, qu'Athènes, à la nouvelle de la mort de son roi, se partage en trois partis pour l'attribution de la couronne. Les uns parlent de votre fils, Madame, comme héritier légitime, les autres prononcent le nom d'Hippolyte et les derniers, presque les plus nombreux, voudraient se ranger sous le sceptre d'Aricie qui, disent-ils, est du vieux sang des rois.

Panope s'est éloignée sur un signe d'Œnone.

— Courage, Madame, fait celle-ci avec force. Votre époux est mort, il vous faut vivre pour assurer la couronne à votre fils. Vous en avez le droit. Voyez Hippolyte, liguez-vous tous deux contre Aricie, votre commune ennemie. Si Thésée avait vécu, je ne vous aurais pas empêchée de mourir, car vous auriez été coupable envers lui de lui préférer Hippolyte. Mais maintenant, vous n'êtes coupable envers personne et il vous faut songer à l'avenir de votre enfant.

Phèdre pousse un soupir de délivrance. Malgré le chagrin qu'elle éprouve de la mort de Thésée, la pensée de n'avoir pas à rougir du sentiment de son cœur comme d'une faute la rend à la vie. Et, appuyée sur Œnone, elle regagne son appartement afin d'y revêtir des habits de deuil et de se préparer à lutter pour l'héritage de son fils.

Cependant, la nouvelle de la mort de Thésée s'est rapidement répandue, emplissant les uns d'effroi et les autres d'espoir. Les partisans d'Aricie, dernier rejeton de la grande famille des Pallantes, acclament déjà la princesse, et celle-ci a appris avec soulagement la fin de sa captivité, tout en redoutant la fausseté de la nouvelle.

Sa suivante Ismène l'a rassurée pourtant. Thésée est bien mort, et déjà Trézène a proclamé roi Hippolyte. Que fera Athènes ? Il semble qu'Aricie ne soit pas suffisamment anxieuse d'apprendre la décision de la ville des Dieux, et le nom d'Hippolyte a fait lever les yeux de la jeune fille. Il souhaite la voir, lui a dit Ismène. Le fils serait-il pour Aricie aussi redoutable geôlier que le père ? À cette question de la princesse, Ismène se met à rire.

— Comment, dit-elle, le craindriez-vous, Madame, il vous aime ! Oui, oui, je sais. On le dit très farouche, occupé seulement du culte de Diane et pas du tout de celui de Vénus ; mais la façon dont il vous regarde m'a appris, sans erreur possible, que l'amour est entré dans son cœur.

— Quoi, Ismène, fait Aricie qui rougit de plaisir, le crois-tu vraiment ? Non, c'est impossible. Il m'aimerait, dis-tu ? Ah ! si tu savais combien je l'aime, moi aussi, et pour toutes les vertus qui paraissent sur son visage. Mais tu dois te tromper...

— Eh bien, il vous convaincra lui-même, fait Ismène qui désigne à sa maîtresse la silhouette d'Hippolyte passant entre les hauts cyprès des jardins, car il vous cherche.

Et en effet, dès que le jeune homme a aperçu la blanche tunique et le péplum léger d'Aricie, il se dirige vers la princesse. Il tient ses yeux à terre pour ne pas rougir à la vue de la jeune fille, mais sans regarder la beauté de celle qu'il aime, il la voit : l'or de ces cheveux aux mille boucles tordues en torsade, sur ce cou nacré, la douceur de ces yeux de violette, l'éclat rosé de ce teint. Aricie est oppressée, et c'est en tremblant qu'elle accueille Hippolyte.

— Madame, fait celui-ci avec respect, avant de quitter Trézène, j'ai voulu vous apprendre que vous êtes libre et que vos ordres, dans ce palais et cette ville, y seront aussi écoutés que les miens propres. Mon père est mort. Ce héros, digne successeur du légendaire Alcide, est remonté vers les Dieux. Je ne puis m'abandonner à ma douleur et à mes regrets, des devoirs impérieux m'appellent à Athènes. Non pas pour moi, Madame, mais pour vous. Vos aïeux y ont régné, tandis que mon père ne monta sur le trône que par adoption. Ce sceptre, qu'il a conquis par sa valeur et ses exploits, ne m'appartient pas. Je n'ai rien fait pour le gagner et le fils de Phèdre non plus. Vous êtes le vrai sang des anciens monarques. C'est pour vous que je vais combattre. Le fils de Phèdre recevra comme part les riches campagnes de Crète et je garderai Trézène, qui est un héritage de mon aïeul.

— Quoi, Seigneur, balbutie Aricie violemment émue, vous songez à mes droits ? Comment vous remercier de ne pas ressentir pour moi la haine que m'a toujours témoignée votre père ?

— Loin de vous haïr, reprend Hippolyte qui ne peut contenir ses sentiments, je vous aime, Aricie. Qui pourrait résister à votre charme ? Votre image me suit partout ; et moi qui jusqu'ici n'avais vécu que pour mon arc, mes javelots, mon char, je les laisse inactifs. Mes chevaux ne connaissent plus ma voix. Je vous dis cela très mal, mais jamais je n'ai aimé, jamais je n'ai dit ces mots à personne.

Aricie éperdue s'appuie contre l'épaule d'Ismène et Hippolyte, étonné de sa propre audace, ne sait s'il n'a pas blessé la princesse par son aveu, quand Théràmène arrive à pas pressés. Il s'approche d'Hippolyte.

— La reine me suit, dit-il. Elle désire vous voir avant que vous ne partiez.

— Que lui dirai-je ? fait Hippolyte avec répugnance. Sa constante inimitié pour moi ne me fait pas souhaiter la voir ni lui parler.

— Vous lui devez de la pitié, Seigneur, fit Aricie de sa voix douce. Elle pleure son époux.

— C'est vrai, reprend Hippolyte, je vais l'attendre. Cependant, princesse, je vous en conjure, ne partez pas sans me dire si mes sentiments ne vous ont pas offensée.

— Ah ! fait timidement Aricie qui lève sur le jeune homme enivré son beau regard si tendre. Vous voulez m'offrir un royaume, mais votre cœur est pour moi le plus beau présent.

Et confuse de ses paroles, qui ont fait frissonner de joie Hippolyte, Aricie s'enfuit.

— Ami, fait le jeune homme radieux à Théràmène, cours achever les apprêts du départ et reviens vite afin de me délivrer le plus tôt possible du fâcheux entretien de la reine.

Tandis que le fidèle gouverneur s'éloigne, Hippolyte regarde avec bonheur l'horizon marin. La brise fait flotter les boucles de ses cheveux noirs. Le soleil glisse sur sa peau mate et fait étinceler le baudrier d'or qui retient son manteau de riche fourrure. Mais bientôt la pensée du père qu'il aimait malgré son injuste sévérité vient attrister la joie de son amour, et les yeux au sol, il songe.

Phèdre, soutenue par Œnone, s'est approchée du jeune homme. Elle tremble à sa vue et ses jambes se dérobent sous elle. Sans les encouragements de sa suivante, elle n'oserait pas parler à Hippolyte. Celui-ci la salue.

— Seigneur, fait enfin Phèdre d'une voix sourde, je viens vous supplier au nom de mon fils. Vous seul pouvez embrasser sa défense, car, avant peu, j'aurai rejoint mon époux au séjour des ombres. Mais je crains que toute l'hostilité que je vous ai témoignée, vous ne la

ressentiez pour ce pauvre enfant.

— Je n'ai pas des sentiments si bas, dit vivement Hippolyte. Vous avez eu envers moi l'attitude qu'on a communément pour les enfants d'un premier lit. Je ne m'en plains pas. Peut-être d'autres femmes se seraient-elles montrées à mon égard plus ombrageuses que vous. Mais reprenez votre courage, il est possible que mon père vive encore. Ne nous laissons pas abattre par de faux bruits.

— Oui, il vit encore, reprend Phèdre, avec un peu d'égarément et contemplant Hippolyte sans croire à la réalité de sa présence. Il vit en vous. Je retrouve ses yeux, sa voix, cette allure fière et farouche qu'il avait lorsqu'il descendit en Crète chez mon père, quand il abattit le monstre qui désolait notre île. Vous rappelez-vous ce récit ? ma sœur Ariane guidant par un fil Thésée dans le redoutable Labyrinthe. Ah ! prince, ajouta Phèdre délirante, que n'étiez-vous Thésée et que n'étais-je Ariane !

— Madame, s'écrie Hippolyte au comble de la stupeur, rappelez votre raison. Votre amour pour votre époux vous égare.

— Non, il ne m'égare pas, dit Phèdre d'une voix machinale et qui, poussée par une force plus puissante que sa volonté, parle sans savoir ce qu'elle dit. Vous me comprenez bien. C'est vous que j'aime. En vous disant cela, je me fais horreur. J'ai tant résisté, tant recherché votre haine ! Mais Vénus est implacable. Je venais vous prier pour mon fils et je me suis trahie sans le vouloir. Tuez-moi. Punissez-moi de parler d'amour, quand je devrais n'avoir que des larmes, quand toutes mes pensées devraient être des regrets pour Thésée. Voilà mon cœur torturé, plongez-y votre poignard.

Phèdre, avec un cri sauvage, bondit sur le glaive d'Hippolyte et le tourne contre sa poitrine, mais Œnone, plus prompte qu'elle, s'est jetée sur sa maîtresse et lui arrache l'arme de mort. Puis, tandis que Phèdre hors d'elle-même balbutie des mots sans suite, sa nourrice l'entraîne dans son appartement.

Hippolyte est resté comme frappé de la foudre. Il suit de l'œil avec stupeur la fuite des deux femmes. Son visage est bouleversé.

— Qu'y a-t-il, Seigneur ? s'écrie Théràmène, qui accourt vers le jeune prince. Vous êtes sans épée, qu'avez-vous ?

— Ami, fait Hippolyte interdit, ne me questionne pas. Ciel ! qui aurait pu penser ?

— Athènes vient de se déclarer pour le fils de Phèdre, reprend Théràmène. Un héraut, envoyé par les grands, entre à l'instant chez la reine pour remettre entre ses mains la conduite de l'État. Mais ce n'est pas tout. Il court une étrange nouvelle : on a vu Thésée dans l'Épire. Il est vivant, dit-on, oui, Seigneur. Que décidez-vous ? faut-il partir encore ?

Par un violent effort, Hippolyte a surmonté son trouble. Et la joie

qu'il ressent à la pensée que tout espoir n'est pas perdu pour le retour de son père l'aide à sortir de son effarement.

— Demeurons, fait-il. Il faut savoir la vérité et si nous devons pleurer ou nous réjouir enfin. Si la mort du roi est certaine, alors nous partirons, et le sceptre sera à qui en est digne.

Pendant qu'Hippolyte et Théràmène courent vers le port, Phèdre a reçu le messager d'Athènes. Mais voyant sa maîtresse tremblante et oppressée, Œnone a clos bien vite l'entrevue. En vain tente-t-elle de ramener un peu de calme dans cette âme égarée.

— Vous êtes mère, vous êtes reine, fait-elle à Phèdre dont les yeux ne peuvent se détacher du glaive d'Hippolyte, sachez prendre en mains la conduite de l'État. Athènes vous appelle. Faites-y couronner votre fils.

— Que n'ai-je pu me taire ? dit Phèdre avec désespoir. Trop tard, trop tard ! Hippolyte sait ma folie. Oh ! son orgueil et sa froideur... Et que dira-t-il ? Mon honneur va-t-il survivre à mon imprudent aveu ? Il faudrait m'attacher ce cœur insensible... L'ambition seule... Œnone, cours le trouver. Qu'il soit mon époux, qu'il soit roi d'Athènes et mon fils apprendra de lui à gouverner. Dis-lui l'attrait du pouvoir, de la richesse, des plaisirs. Mais dis-lui aussi, dis-lui que je me meurs ! Va, va vite !

Œnone part en courant, tandis que Phèdre, levant vers le ciel ses mains jointes, adresse à Vénus une fervente prière. Au loin, des rumeurs s'élèvent dans la ville puis dans le palais, mais toute à l'agitation de son cœur, Phèdre ne les entend pas. Seul, le prompt retour d'Œnone la tire de sa prostration. La suivante est livide et son regard est plein de peur.

— Madame, s'écrie-t-elle, il vous faut oublier vos projets, vos pensées, et rappeler votre calme. Thésée est vivant. Il vient d'aborder au port, il est entré dans le palais. N'entendez-vous pas les cris de joie du peuple ?

— Il est vivant ! répète Phèdre les yeux fixes. Donc il faut que je meure ! Ah ! Œnone, sans tes conseils, je serais morte digne d'estime. Maintenant, je meurs déshonorée.

— Mourir, et pourquoi ? fait Œnone avec douleur.

— Comment paraître aux yeux de mon époux et à ceux d'Hippolyte ? reprend Phèdre avec accablement. Même si je pouvais mentir, même si, comme tant de femmes, je pouvais me composer des traits riants ou tranquilles quand mon cœur est désespéré, la feinte est impossible. Hippolyte m'accusera auprès de son père.

Mentir ! mentir, je ne peux pas. Il me semblerait que ces voûtes, que ces murs vont m'écraser sous leur poids. Oh ! quelle honte pour mes enfants !

— C'est à eux qu'il faut songer, reprend Œnone d'un ton persuasif.

Si vous disparaissiez, de quoi ne vous accusera-t-on pas ! Hippolyte aura beau jeu pour flétrir votre mémoire et je ne pourrai même pas vous défendre. Faites tomber sur Hippolyte toute la honte de ce qui s'est passé. Laissez-moi parler à Thésée.

— Non, s'écrie Phèdre, je ne veux pas qu'un affreux mensonge nuise à l'innocence.

— Taisez-vous, fait Œnone vivement. Voici le roi avec Hippolyte. Regardez la mine orgueilleuse du prince. Soyez maîtresse de vous. Oh ! je veux conserver votre vie, qu'importent les moyens ! D'ailleurs un père, même aigri contre son fils, reste toujours père. Thésée se bornera à exiler Hippolyte.

— Parle donc, fait Phèdre avec lassitude et s'accrochant au bras de sa suivante, elle veut sortir de la salle. Mais un pas pressé a retenti et Thésée s'approche de la reine les bras ouverts. Derrière lui viennent Théràmène et Hippolyte. Phèdre frissonne à cette vue.

— Le sort m'est enfin propice, fait Thésée en prenant la main de sa femme. Je sors des prisons de l'Érèbe où le tyran m'a retenu six mois après avoir fait périr mon cher Pirithoüs. Je me suis échappé, et mon bonheur...

Phèdre a retiré sa main de celles de son époux ; elle baisse les yeux et murmure d'une voix brisée :

— Seigneur, je ne suis plus digne de votre tendresse ni de votre confiance. Désormais, je ne dois plus songer qu'à me cacher.

Et, pendant que Thésée la regarde avec stupeur, elle sort soutenue par Œnone.

— Quel est cet accueil ! s'écrie le roi indigné et surpris. Et il se tourne vers son fils en l'interrogeant du regard.

— Seigneur, fait celui-ci avec embarras, mais sans vouloir, néanmoins, dévoiler à son père la faute de la reine, je ne puis vous répondre. C'est Phèdre qu'il faut questionner. Pour moi, permettez-moi de ne la revoir jamais. Laissez-moi partir, me signaler hors du royaume par des exploits dignes de vous. Trop longtemps, je suis resté oisif dans ces forêts. À mon âge, vous aviez déjà vaincu bien des monstres, bien des brigands. Je suis jaloux de votre gloire.

— Que veut dire tout ceci ? fait rudement Thésée dont les yeux étincellent sous les boucles de ses cheveux gris. À l'heure où je rentre chez moi, heureux d'embrasser ma femme et mes enfants, tous me fuient. Phèdre se plaint de n'être plus digne de rencontrer mes regards. Et mon fils ne m'a pas déjà vengé de l'insolent qui a osé insulter la reine ?

Hippolyte baisse la tête, mais déjà Thésée a bondi hors de la pièce pour courir chez Phèdre. Il rencontre Œnone qui, s'attendant à sa venue, s'est placée sur son chemin. Elle n'hésite pas à mentir. Il s'agit de sauver la vie et l'honneur de sa maîtresse et elle hait cet Hippolyte,

qui est la cause du malheur de Phèdre.

Adroitement, la suivante parle à Thésée, et son esprit ingénieux a arrangé une fable plausible. Hippolyte aime Phèdre et, dépité de se voir repoussé, il a voulu tuer la reine. Son glaive, qu'Œnone a réussi à lui arracher, n'est-il pas là, preuve indéniable de sa violence ? Cet amour dure depuis l'arrivée de Phèdre à Athènes. Le roi ne se souvient-il pas des demandes réitérées de la reine pour exiler Hippolyte ?

— Mais pourquoi, fait Thésée complètement abusé par ce récit, Phèdre ne s'est-elle pas plainte à moi ?

— La reine épargnait votre cœur, répond Œnone. Et elle s'empresse, afin d'échapper à d'autres questions gênantes, de se rendre auprès de sa maîtresse.

Thésée, au comble de la fureur, a fait chercher Hippolyte, et celui-ci soutient le regard de son père avec embarras. Il sait que son amour pour Aricie est une faute que Thésée ne peut pardonner, dans sa haine de la race des Pallantes. Mais que devient-il quand il se trouve accusé du propre crime de Phèdre ! Il reste sans voix devant une telle perfidie. Et Thésée, se trompant à ce silence, prenant l'indignation de son fils pour de la confusion, lève vers le ciel ses mains tremblantes de rage.

— Ô Neptune ! s'écrie-t-il. Tu sais de combien de brigands j'ai purgé tes rivages. Tu m'as promis que mon premier souhait serait exaucé. Venge-moi de mon fils coupable. Je t'en supplie.

Hippolyte frémit à ce vœu sauvage. Il cherche à se défendre, mais par respect pour son père, son âme généreuse se refuse à accuser nettement la reine. Pour s'innocenter du crime dont Thésée le croit coupable, il retrace à son père sa vie passée, toute faite de vertu et de fierté. Enfin, il ose dire son amour pour Aricie. N'est-ce pas là la meilleure preuve qu'il n'aime pas, qu'il n'a jamais aimé Phèdre ?

— Feintes, répond furieusement Thésée. Ton glaive abandonné aux mains de Phèdre m'est une bien autre preuve de ton crime. Je ne crois pas à tes serments, misérable, ce sont autant de parjures. Je te bannis de mes yeux. Neptune me vengera. Va-t'en, va-t'en ou je te fais jeter hors d'ici par mes gardes.

Les paroles furieuses de Thésée forcent Hippolyte à courber la tête et à s'enfuir hors de la vue de son père. Celui-ci en proie à une rage farouche, marche à grands pas en invoquant toujours la colère de Neptune, et sa voix retentissante, qui fait résonner les échos du palais, parvient jusqu'aux appartements de Phèdre.

Celle-ci prête l'oreille. À entendre une telle fureur, elle sent que la vie d'Hippolyte est menacée. Elle oublie sa faiblesse et s'arrachant des bras d'Œnone épouvantée, elle court vers son époux. Que veut-elle ? Va-t-elle s'avouer coupable pour décharger cette tête innocente ? Elle

ne le sait pas.

— Seigneur, s'écrie-t-elle en arrêtant Thésée. Apaisez votre colère, ne répandez pas votre sang. Sauvez-moi de l'horreur d'avoir causé la mort de votre fils.

— Au lieu de le plaindre, fait Thésée avec colère, vous devriez vous joindre à mes vœux contre lui. Non content de nier son crime avec impudence, il entasse mensonges sur mensonges. Il soutient qu'il aime Aricie. Le misérable ! Mais il n'échappera pas à Neptune. Et je vais à l'instant supplier le dieu des mers, au pied de son autel.

Thésée s'éloigne. Il descend les degrés du palais et court au temple de Neptune pour l'adjurer de tenir sur l'heure ses promesses. Phèdre est demeurée comme clouée au sol. Hippolyte aime Aricie ! Cette nouvelle met dans son cœur une tempête jalouse, où son orgueil et son amour sont également blessés.

Pour ne pas crier tout haut sa rage, elle met ses poings sur sa bouche, pendant que de ses yeux jaillissent des larmes.

— Ah ! Madame, s'écrie Œnone qui accourt. Que se passe-t-il ? Pourquoi pleurez-vous ?

— Œnone, fait la reine d'une voix fiévreuse, te rends-tu compte de mon martyre ? Non seulement Hippolyte me hait, mais il aime Aricie.

— Aricie ?

— Que je souffre ! gémit Phèdre en portant les mains à son cœur. Ainsi, tandis que je m'enfermais chez moi déchirée de remords, honteuse de contempler la beauté de ce soleil dont ma famille est, dit-on, descendue, eux, ils se voyaient, ils étaient heureux ! Leur amour était sans crime. Ils pouvaient espérer une union charmante. Et maintenant même encore, alors que je pleure, ne sont-ils pas l'un auprès de l'autre se jurant un amour éternel ? Que ce soient des lieux qui les séparent ou que ce soit la mort, ils peuvent s'aimer toujours. L'idée du meurtre m'envahit. Je veux voir Thésée. À force de mensonges, je ferai éclater sa colère sur Aricie... Mais que dis-je, malheureuse ! Vais-je encore charger ma conscience de nouveaux crimes ? Impostures, honte, n'ai-je donc pas un fardeau assez lourd à porter vers l'enfer ? On dit que mon père tient, au fond de l'Érèbe, l'urne fatale ; il y puise le sort réservé aux morts qui paraissent devant lui. Dieux ! en me voyant ainsi chargée de tant de forfaits, que dira-t-il ? Quel supplice nouveau cherchera-t-il pour moi ?

Phèdre s'affaisse sur un siège en sanglotant. Œnone, bouleversée, s'approche d'elle et murmure :

— Pourquoi imaginer de telles horreurs, et grandir comme à plaisir cette faute de votre cœur dont vous n'êtes pas responsable ? Vous subissez une loi plus forte que vous. Les Dieux eux-mêmes, oui, les Dieux ont parfois péché eux aussi envers des règles trop rigoureuses. Et Vénus...

— Tais-toi, serpent, fait la reine en se redressant et en fixant sur sa suivante un regard plein de mépris. C'est toi, ce sont tes détestables conseils qui m'ont perdue. Par ta faute, j'ai avoué, et ma faiblesse est devenue un crime. Par ta faute, Hippolyte va mourir peut-être ! et tu cherches encore à empoisonner ma pensée. Va-t'en ! disparais de ma vue ! Que le plus effroyable supplice te soit réservé ! Et puissent périr avec toi tous les lâches flatteurs des puissants, qui les aident à rouler sur la pente du vice en leur en aplanissant le chemin.

Devant le geste de malédiction de celle à qui elle a tout sacrifié, Œnone pousse un cri déchirant et pendant que Phèdre hagarde poursuit ses imprécations, la suivante s'enfuit, tête baissée, hors du palais. Sa course la mène jusqu'au port.

Tandis que ces événements se passent dans l'appartement de la reine, Hippolyte a rejoint Aricie sur une terrasse. Il ne peut se résoudre à s'éloigner sans parler à la princesse. Et, au fond du cœur, il porte l'espoir de la décider à le suivre dans son exil.

Bientôt, Aricie est au courant de l'erreur qui cause la colère de Thésée. Elle presse Hippolyte de dénoncer à son père la conduite de Phèdre.

— Eh quoi ! lui dit-elle, vous laissez votre père s'abuser ainsi, et mal juger de votre honneur ? Fermez la bouche de votre accusatrice.

— Je ne puis le faire, soupire Hippolyte en hochant la tête. Comment infliger à mon père une telle souffrance ? Ne révélez pas ce secret que je n'ai dit qu'à vous, je vous le demande au nom des Dieux. J'ai confiance dans la victoire finale de l'innocence. Phèdre sera punie de son crime tôt ou tard. Mais la façon imméritée dont on en use avec moi nous autorise à agir librement. Vous n'êtes plus captive. Seuls, mes gardes veillaient sur vous. Ils me suivent dans mon exil. Fuyez votre prison, ou plutôt accompagnez-moi. Nous irons à Argos ou à Sparte et là, au milieu d'amis, nous empêcherons que Phèdre nous chasse l'un et l'autre du trône d'Athènes, au profit de son fils.

— Je ne puis faire ce voyage qu'avec mon époux, objecte Aricie en rougissant.

— Un temple sacré, élevé sur la route de Trézène parmi les tombes de mes aïeux, recevra nos serments, fait Hippolyte en baisant la main de la jeune fille.

— Fuyez, prince, dit alors Aricie avec effroi. Voici Thésée. Je vous suis dans un moment.

Hippolyte s'élance à travers les jardins. Il devrait se sentir heureux : Aricie l'aime et va le rejoindre, transformant son exil en jours de douceur et d'amour. Les rois grecs accueilleront le jeune couple avec joie. Cependant le cœur d'Hippolyte est serré par un étrange pressentiment et quand ses yeux se portent sur l'azur immaculé du ciel, il lui semble qu'une ombre menaçante et terrible se dresse au-

dessus de lui.

Aricie a vu s'éloigner le jeune homme avec une inquiétude semblable. Elle a fait un pas pour le suivre, mais déjà Thésée est devant elle, les sourcils froncés sur son regard plein de colère.

— Que faisait Hippolyte auprès de vous ? lui demande-t-il d'une voix dure. Il vous assurait sans doute de son amour. Je vous conseille de ne pas trop croire à ses serments, car il est fort inconstant.

— Et moi, Seigneur, fait Aricie avec fermeté, j'ose me permettre de vous conseiller aussi. Cessez vos vœux homicides contre un fils si vertueux, si respectueux de votre paix, ou craignez que les Dieux ne vous entendent et qu'en assouvissant votre désir, ils ne vous accablent d'un éternel remords. Ah ! fait la jeune fille en regardant Thésée en face, vous avez vaincu bien des monstres, mais il en est un que vous avez laissé vivre... Adieu, j'ai promis à Hippolyte d'obéir, quoiqu'il m'en coûte, à sa volonté de silence. Je vous quitte pour ne rien dire de plus.

Thésée resté seul semble écouter encore la voix d'Aricie. Un doute monte en lui ; et une horreur secrète de la vengeance qu'il a tant demandée à Neptune l'envahit tout entier.

— Je veux voir Œnone, se dit-il, je veux l'interroger encore, avoir des détails plus précis qui me rendent aux sentiments de mon devoir et de ma colère. Je sens mon cœur plein d'inquiétude... Gardes !

À l'appel de Thésée, une femme accourt. C'est Panople, une suivante de Phèdre.

— Ah ! s'écrie-t-elle en apercevant le roi, j'ignore quels sont les projets de ma maîtresse, mais je redoute tout pour elle. Elle veut mourir. Parfois, elle serre ses enfants sur son cœur en pleurant et d'autres fois, elle les repousse avec une sorte d'horreur. Elle a appris sans tristesse la mort de sa fidèle Œnone.

— Quoi s'écrie Thésée en frémissant de surprise et d'angoisse. Œnone est morte ?

— Oui, reprend Panople, elle s'est jetée à la mer. La reine l'avait chassée avec colère. Sans doute n'a-t-elle pu supporter sa disgrâce. Mais, seigneur, daignez voir la reine. Je ne sais que faire. Par trois fois elle a commencé une lettre sans la finir...

Thésée n'écoute plus. L'épouvante s'est emparée de sa pensée.

— Neptune, crie-t-il d'une voix lamentable, n'écoute pas mes vœux. Rends-moi mon fils. Quelle horreur si je l'avais condamné innocent !

Il appelle ses gardes.

— Qu'on ramène Hippolyte sur-le-champ, fait-il avec douleur. Qu'il vienne me parler ! Je veux le voir !...

Mais à ce moment un homme fend les rangs des gardes. Ses vêtements portent des traces sanglantes et il est à demi défaillant de chagrin. Thésée pousse un cri en l'apercevant.

— Théràmène, fait-il sourdement, où est mon fils ? Qu'en as-tu fait ?

— Le prince n'est plus, répond Théràmène, en sanglotant. J'ai vu périr l'enfant le plus aimable, le plus vertueux...

La voix du gouverneur s'éteint dans une plainte. Thésée a ramené les plis de son manteau sur son visage, et, tremblant, accablé, il écoute le récit de Théràmène.

— Nous venions de franchir, fait celui-ci, la porte de Trézène, et nous entourions en silence le jeune prince debout sur son char. Hippolyte, obsédé d'une triste rêverie, laissait flotter les guides sur le dos de ses chevaux. Tout à coup, s'élevant de la mer, un cri effroyable a retenti et, du fond de la terre, un écho a répondu longuement. La surface de l'eau s'est enflée en une sorte de montagne, qui s'est brisée avec fracas sur le rivage. Nous nous étions arrêtés, apeurés, les chevaux se cabraient en hennissant. Comment voir sans horreur le monstre que la mer venait de jeter à nos pieds dans un tourbillon d'écume ? Le ciel et la terre semblaient pantelants comme nous. Cette bête effroyable tenait du taureau et du dragon. Des cornes menaçantes chargeaient son front. Son corps, couvert d'écailles jaunes et terminé par une longue queue, empestait l'air. Ses rugissements, les torrents de feu qui sortaient de sa gueule béante épouvantaient les soldats. Seul Hippolyte bande son arc et le trait vient blesser le monstre. Celui-ci se roule aux pieds des chevaux. Ils se cabrent, ils s'emporent, sourds à la voix de leur maître ; ils se précipitent à travers les rochers ; un essieu du char se rompt, l'intrépide et malheureux Hippolyte, le corps embarrassé dans les rênes, traîné par ses chevaux, n'est bientôt plus qu'une plaie. Hélas ! Quand nous avons pu le rejoindre il agonisait. « Ami, m'a-t-il murmuré, prends soin d'Aricie, et si jamais mon père croit à mon innocence, qu'en souvenir de moi et pour apaiser mon ombre errante au bord du Styx, il rende à sa captive les biens qui lui furent enlevés... » Il est mort sur ces mots. Que vous dire, seigneur, comment vous peindre la douleur d'Aricie qui venait rejoindre Hippolyte ? Elle est tombée évanouie, et me voici à demi mort de douleur, pleurant toute ma vie le meilleur des princes...

Théràmène s'interrompt. Sa main étendue montre à Thésée le seuil de la salle. Phèdre est apparue.

Une pâleur mortelle est répandue sur le visage de la reine. Son pas effleure le sol ; elle semble déjà appartenir au royaume des ombres ; et sa voix résonne, lointaine, comme effacée.

Thésée la regarde venir avec hébétude, puis, d'un ton sourd :

— Mon fils est mort, dit-il. Était-il innocent ou coupable ? je ne veux pas le savoir. Mieux vaut pour moi, pour que je puisse vivre encore et vous voir, ne pas chercher la vérité. Je vais partir, aller dans un lieu désert pleurer le fils que j'aimais. Que les Dieux me refusent toute grâce désormais. Ils m'ont trop bien servi !

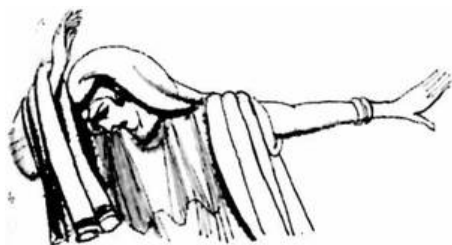
— Thésée, dit Phèdre d'une voix qui va s'affaiblissant. Les moments me sont comptés. Hippolyte était innocent, et j'étais coupable. Je l'aimais. Je voulais mourir sans avouer à personne ce sentiment dont j'avais honte. Œnone, par ses odieux conseils, m'a jetée dans la voie du crime. Mais j'ai vengé sur moi la mort de l'innocent. Le poison de Médée coule dans mes veines. Mon cœur se glace, mes yeux se voilent. Voici que je descends au sombre séjour. Je meurs ! je meurs !

Avec un faible gémissement, Phèdre s'est affaissée, son regard est fixe et vide. La vie ne l'habite plus. La paix mystérieuse de la mort s'est imprimée sur ce visage glacé.

Thésée contemple un moment la femme qu'il a aimée, et dont la vie, marquée par un destin farouche, a porté le malheur chez ceux qui l'approchaient. Puis il détourne la tête et soupire, tout à la pensée de son fils.

— Allons, fait-il à Théràmène, mène-moi devant le corps de mon enfant. Je veux implorer son pardon. Et je réaliserai sa dernière prière. Aricie sera ma fille désormais. C'est sur sa tête, qu'à ma mort, Athènes placera la couronne. Allons !

Le jour tombe. Le disque du soleil baise les flots de la mer et des reflets sanglants se balancent longuement à la surface des vagues.



Esther



N ce jour de l'an 514 avant Jésus-Christ, Assuérus règne sur la Perse, et le peuple juif, dispersé et captif depuis plus de soixante ans, ne respire qu'autant que le lui permet son vainqueur. Le soleil se couche sur les monts Orontes, faisant rutiler l'eau du fleuve, qui court, rapide, au golfe Persique. Une femme se glisse dans les rues de Suze. Elle évite toute rencontre, que ce soit de soldats, de pêcheurs ou d'esclaves, en se cachant au moindre bruit dans des recoins de portes.

Son costume – cette robe serrée d'une ceinture et ce voile que retient un cercle de métal sombre – indique qu'elle appartient à la race exécrée des Perses, à cette race juive contre laquelle, depuis tant d'années, se sont dressés les souverains d'Orient, les maîtres de Babylone, de Tyr et de Ninive.

L'expression de ce jeune visage est inquiète, pourtant il semble qu'une main invisible guide les pas de la voyageuse. Enfin un soupir de satisfaction soulève sa poitrine. Elle se trouve devant le palais du roi, que défendent, comme de grands chiens farouches, de gigantesques statues de taureaux ailés. Un escalier, orné de hautes statues de géants étouffant des lions et formés d'albâtre d'un seul bloc, mène à une large terrasse sur laquelle s'élève le palais ; c'est une haute construction couverte de bas-reliefs d'un gypse très dur et d'inscriptions cunéiformes. Les coupoles, les toits en terrasses, les jardins suspendus s'entre-croisent avec art.

La jeune juive considère ces merveilles avec une sorte de frayeur. Mais sa volonté de passer inaperçue l'occupe trop pour qu'elle s'arrête longtemps. Elle découvre enfin une des portes par où entre et sort une foule de serviteurs ; elle se glisse parmi eux. Aucun garde ne la

questionne.

— Le prophète me protège, pense-t-elle avec confiance. Il est venu me chercher pendant un songe, au fond de la Judée. Il m'a menée jusqu'ici à travers les déserts, à travers les dangers, plus grands peut-être, de la ville étrangère. Et me voici dans le palais du roi ! De quel côté chercher Esther, ma chère compagne que j'ai tant pleurée ! Le prophète m'a dit : « Console-toi. Esther, que tu crois morte, est vivante. Elle est à Suze, assise sur le trône des rois. Va vers elle. Et annonce au peuple élu de Dieu, qui gémit sous la dure loi de l'esclavage, que ses cris de douleur sont montés jusqu'à l'Éternel ; que le jour approche où Sion sera délivrée. » Ô miracle ! Esther, reine de Perse, et nos malheurs finis ! Loué soit l'Éternel.

Tout en songeant et en priant, la jeune Israélite parcourt les immenses salles du palais. Elle n'ose aborder un des nombreux serviteurs pour demander son chemin.

Soudain, elle s'arrête. Des chants, dont elle reconnaît la mélodie, viennent de frapper ses oreilles. Des voix de femmes chantent en hébreu un cantique aux suaves modulations.

Élise – c'est le nom de la jeune Israélite – ose alors ouvrir une porte. Cette musique sacrée, qui évoque pour elle en même temps sa foi et sa patrie, semble lui dire : « C'est là qu'il faut entrer ! » Et aussitôt elle pousse un cri de joie, auquel un autre répond en écho. Esther est devant elle.

Les deux amies sont dans les bras l'une de l'autre, mêlant leurs larmes de bonheur. Élise contemple avec fierté et admiration celle qui est devenue la reine de Perse et qui porte son diadème avec tant de grâce et de modestie.

Jamais le bandeau royal n'a pu ceindre un front plus charmant et plus pur. Le beau visage d'Esther, au modèle parfait, aux grands yeux sombres et veloutés, s'encadre de boucles brunes. Des gazes blanches, brodées avec art d'or et de perles fines, enveloppent Esther d'une sorte de nimbe rayonnant. Élise est éblouie.

La reine de Perse prend son amie par la main et la fait asseoir auprès d'elle sur le rebord de mosaïque d'un bassin, où jaillit une fontaine d'eau parfumée.

— Te voilà donc, dit Esther avec bonheur. Voilà plus de six mois que je te fais chercher. Je craignais que tu ne fusses morte.

— Ah ! fait Élise. La nouvelle de votre mort m'était parvenue et je vivais dans l'isolement sans voir personne. Or, une nuit, j'eus un songe. Un prophète se tenait devant moi, me montrant la route de Suze et m'apprenant que vous étiez vivante et reine. J'ai marché bien longtemps. Mais les obstacles semblaient disparaître au-devant de mes pas. Par quel miracle le roi Assuérus a-t-il épousé sa captive, lui qui doit haïr les Juifs et les considérer avec mépris, comme des esclaves

qu'un mot de lui peut envoyer au supplice ?

— Assuérus ignore de quelle race et de quel pays je suis, dit Esther. Par ordre de Mardochée, mon oncle, qui m'éleva avec la tendresse et le soin que tu sais et qui remplaça mes parents auprès de moi, j'évite avec soin tout ce qui peut faire savoir que je suis une fille d'Israël. Comment je suis parvenue sur le trône ? C'est un miracle, en effet, venu de la puissance sans bornes de l'Éternel. Il y a près d'un an que Vasthi, la reine de Perse, mécontenta son époux par sa désobéissance, en refusant de venir à la fin d'un festin récréer Assuérus. Il la chassa du trône sur l'heure, et pour l'oublier, il fit chercher dans tous ses États des jeunes filles belles et vertueuses dignes d'attirer son affection. Il voulait choisir parmi elles la future reine. L'immense empire fut parcouru par les envoyés d'Assuérus. Et de la Bactriane à la Phrygie, de la Babylonie à la Colchide, les plus belles jeunes filles accoururent à Suze. Jamais je n'aurais osé avoir la pensée de me joindre à elles. Mais Mardochée a ordonné. « L'Éternel, m'a-t-il dit, a mis sur votre visage non seulement le reflet de votre cœur, mais aussi cette puissance secrète qu'il donne à ses élus. Tentez pour lui, pour la délivrance de son peuple, l'aventure de plaire au roi. Si Assuérus vous aimait, Esther, pourrait-il accabler vos frères israélites ? Vous n'êtes que la dépositaire de votre beauté et vous devez vous servir de ce don du ciel pour assurer la gloire de l'Éternel. » J'ai obéi. Je suis venue à Suze, et mon départ, qui fut secret et rapide, a pu, en effet, te faire croire à ma mort. Mardochée m'avait recommandé de ne mettre personne au courant de ses projets.

Élise presse la main de la reine. Son impatience est grande d'apprendre la fin de l'histoire d'Esther.

— Quand je fus à Suze, reprend celle-ci, je me rendis au palais royal dans le lieu où l'on avait rassemblé les jeunes filles. J'avais pris le costume des femmes de Cappadoce, car Mardochée voulait qu'on ignorât absolument qui j'étais. Avec quelle dérision n'aurait-on pas chassé l'esclave juive ? Te dire les cabales et les intrigues qui se nouaient dans le palais pour obtenir le sceptre, c'est impossible. Toutes ces vanités, ces jalousies exaspérées me faisaient frémir. Les robes, les coiffures, les bijoux provoquaient des rivalités incessantes. Je me tenais en dehors de ces querelles, toute à mes prières au Seigneur. Enfin, je parus devant Assuérus. J'étais si tremblante, si troublée, que je me souviens à peine de ce moment. Je ne sais qu'une chose. L'Éternel me prit en pitié, il toucha le cœur du roi et toutes mes prières et mes larmes ne furent pas inutiles. « Soyez reine ! » me dit le monarque en tendant sa main vers moi et en me regardant avec douceur. « Je vous donne la moitié de mon trône. Commandez ! » Il prit sur une console de marbre et d'or un précieux diadème et le mit sur mon front. « Que la Perse entière se réjouisse comme moi, reprit-il,

et que ces jours de mes nocces soient, pour tous mes sujets, faits de rires et de festins. Je veux qu'une partie de mon trésor soit distribuée en cadeaux aux grands de ma Cour et en aumônes aux misérables. » Que de fêtes ! chère Élise. Mais toutes ces réjouissances me perçaient le cœur. Je me vois commandant à la moitié de la terre, entourée d'esclaves dans un palais où l'or étincelle partout, où les fleurs, les oiseaux, les étoffes les plus rares me sont prodigués. Et pendant ce temps, Sion, patrie de ma race, gémit dans la servitude. Je me représente sans cesse Jérusalem écroulée et déserte, son temple saint envahi par les ronces et n'offrant à la lumière du soleil que des ruines peuplées d'insectes et de reptiles. Le Dieu d'Israël sans bénédictions, son peuple dispersé pleurant à jamais les victimes des atroces tueries de naguère... Que de larmes ces pensées ont fait verser à mes yeux ! Heureusement, j'ai des consolations qui m'aident à supporter la fatigue de toute cette pompe royale. Mardochée, qui vit à Suze sous un faux nom, m'aide de ses conseils à distance. Et il sait adroitement me les faire parvenir. C'est ainsi que, par lui, j'ai su à temps, pour en avertir le roi, le complot que formaient contre sa vie deux serviteurs ingrats. En plus de cette présence de Mardochée, j'ai réuni auprès de moi de jeunes Israélites. Tous ignorent leur race et elles ont pour demeure cette partie du palais écartée des appartements royaux et du va-et-vient des courtisans. Je me plais à former le cœur de ces jeunes filles. À me trouver au milieu d'elles, j'oublie mon tourment pour Israël, ma lassitude de régner. Leurs chants bercent mes rêveries ou accompagnent mes prières. Et toute cette innocence doit plaire au dieu d'Abraham et de Jacob.

— C'est, fait Élise, le chant de ces jeunes filles qui m'a guidée vers vous. Il me semblait que des anges m'appelaient.

Esther sourit. Elle se dirige vers une tenture qu'elle soulève et fait un signe. Aussitôt la salle se peuple d'un essaim de jeunes filles vêtues de blanc, dont la grâce naïve vient mettre autour de la reine comme un cercle lilial de corolles claires.

Élise lève les mains vers toutes ces enfants et appelle sur leurs têtes les bénédictions du ciel.

— Que vos prières si pures, ajoute-t-elle, montent vers Dieu comme un agréable encens. Qu'elles intercèdent pour Israël auprès de lui.

— Mes filles, fait Esther en souriant à toutes celles qui l'entourent et qui cherchent à l'envi son regard, chantez-nous quelques-uns de ces cantiques que je me plais à entendre.

Les jeunes filles obéissent aussitôt et leurs voix implorantes montent vers les hautes voûtes de la salle. Esther et Élise, les mains jointes, rêvent et prient, emportées par les ondes des chants vers les plaines de Judée et de Palestine. Elles revoient les grands vautours au col nu tournoyant sur les monts ; elles entendent bruire le feuillage argenté

des oliviers le long de la rive du Jourdain...

Soudain, les voix se taisent. Sur le seuil de la porte, un vieillard vient d'apparaître. Son visage bouleversé, le désordre de son costume indiquent qu'il est en proie à la plus violente douleur. Il a sali de cendres ses cheveux blancs et sa longue barbe. Dans l'entre-bâillement de son manteau à demi rejeté sur son épaule, on aperçoit un cilice rugueux. Esther, qui a levé la tête avec indignation à cette entrée inattendue, reconnaît le nouveau venu. Avec joie et inquiétude, elle s'approche vivement de lui.

— Mon père ! fait-elle en prenant la main du vieillard, est-ce bien vous ? Quoi, aucun garde ne vous a arrêté à la porte ! Sans doute un ange du Seigneur vous a-t-il caché sous son aile, pour vous soustraire aux regards. Mais, ajoute la reine, pourquoi, oh ! pourquoi cette douleur de votre regard, cette cendre sur vos cheveux, ce cilice sur votre poitrine ?

Mardochée tend à sa nièce d'une main tremblante un papier couvert d'une large écriture en caractères assyriens.

— Lisez ! fait-il d'une voix brisée. C'est la copie d'un ordre qu'a signé Assuérus. On doit exterminer les Juifs ; hommes et femmes, vieillards et enfants, tous sont condamnés. Le jour de tant d'assassinats est choisi. Dans dix jours, la race d'Israël aura vécu ! Ce n'était donc pas assez qu'elle fût dispersée, chassée de sa patrie, il faut encore qu'on l'anéantisse !

Esther, Élise et les jeunes filles poussent un cri de douleur et d'épouvante. Le vieillard a baissé la tête sur sa poitrine. Il reprend d'une voix sourde :

— C'est là l'ouvrage d'Aman, le cruel ministre d'Assuérus. Il nous hait, cet Amalécite, et il nous a peints au roi comme des monstres que toute la nature a en horreur. Il faut désabuser Assuérus. Ne pleurez pas, Esther. Tout le salut du peuple juif repose sur vous. Que Dieu vous aide. Allez vers le monarque et dites-lui qui vous êtes.

Esther frémit et regarde Mardochée avec effroi.

— Hélas ! dit-elle, vous ignorez que nul ne peut se présenter devant le roi si celui-ci ne l'a pas demandé. Et son audace est punie de mort, à moins que le roi miséricordieux n'étende son sceptre vers lui. Les Perses voient dans leurs souverains, à l'exemple des peuples d'Égypte, des sortes de divinités, dont les simples mortels n'ont pas le droit d'approcher. Et moi, la reine, je suis soumise à cette loi qui les courbe tous. Je ne puis voir mon époux que s'il me fait appeler.

À cette réponse timide de sa nièce, Mardochée a un sursaut d'indignation. Ses sourcils se froncent. Il élève ses mains avec colère.

— Eh quoi, Esther, gronde-t-il, vous craignez un roi quand Dieu a parlé ! Et quand votre race et votre patrie sont près de périr, vous hésitez à offrir votre vie. Votre vie ! Mais elle n'est pas à vous. Elle est

à Dieu, de qui vous la tenez, à la lignée d'ancêtres qui vous l'ont transmise, au sol qu'elle a foulé de ses premiers pas. Et pour quel but le sang roule-t-il dans vos veines ? Ce n'est pas pour votre égoïste joie, ni pour que les acclamations d'un peuple et l'amour d'un roi montent vers vous. Fille d'Israël, je vous l'ai dit, vous vous devez à votre Dieu et à votre race. Si l'Éternel vous a fait son élue, vous choisissant comme reine de ce pays entre tant d'autres, c'est qu'il avait des desseins sur vous. Est-il un enfant d'Israël qui pourrait hésiter à se sacrifier quand le Seigneur a dit « Je veux ! » ? N'est-ce pas la plus belle, la plus prodigieuse joie ? Et ne lui devez-vous pas de la reconnaissance de vous avoir choisie comme interprète de sa volonté, alors que, d'un signe, il peut bouleverser ciel et terre, anéantissant tous les rois, tous les hommes ! S'il a souffert si longtemps la rage d'Aman contre nous, c'était pour vous faire plus désireuse de venger vos frères opprimés. Et si, lâchement cramponnée aux douceurs de votre vie, vous refusez de servir votre Dieu, tremblez ! sa punition sera terrible. Vous serez punie en vous-même, dans votre époux, dans vos enfants, punie et détestée à jamais.

Mardochée, le bras levé comme pour verser de plus haut sa malédiction, fait un pas pour se retirer. Mais Esther s'accroche à lui. Elle accepte le sacrifice. La résignation et la sérénité remplacent la peur dans son âme.

— Allez, dit-elle au vieillard. Que tous nos frères qui tremblent à Suze s'unissent dans une même prière au Très-Haut. La nuit est là, mais demain, je me rendrai près du roi, et si ma vie est nécessaire au bonheur d'Israël, je l'offre sans lâches regrets.

Mardochée serre Esther sur son cœur. Puis sur un signe de la reine, il sort, tandis qu'Élise et les jeunes suivantes se retirent dans le fond de la salle pour laisser la souveraine à ses pensées.

Esther s'est approchée d'une baie qui donne sur les jardins. Un long moment, elle contemple le spectacle enchanteur des reflets bleuâtres de la lune sur les arbres. Les palmiers agitent doucement leur bouquet de feuillage, à la brise du soir. Des oiseaux de nuit aux larges ailes commencent de silencieuses rondes. Des points de lumière épars çà et là éveillent dans la pensée d'Esther les images d'êtres réunis autour d'un foyer et tremblants de terreur dans la tranquille et pure nuit. Alors la reine tombe à genoux. Son âme s'élève vers le Dieu de Moïse. N'a-t-il pas promis aux Juifs une postérité d'éternelle durée ? Il ne permettra pas que le sanglant édit devienne une réalité. Oui, Israël a mérité la colère de l'Éternel par ses impiétés, mais le temps d'épreuves et de larmes n'a-t-il pas racheté sa faute ? Et pour les crimes des pères, les enfants doivent-ils tous mourir ?

— Mon Dieu, fait Esther avec ferveur, tu sais que je n'ai porté sur le trône où tu m'as mise que le dédain de toutes ces vanités, que le désir

de te servir et de sauver ton peuple. Le moment est venu. Secours ma faiblesse, guide mes pas vers celui qui t'ignore ; donne à ma voix ton charme tout-puissant. Oh ! toi qui commandes aux vents et aux orages, fais gronder la colère du roi sur les assassins impies.

La nuit est venue tout à fait. Le parfum des roses entre par les fenêtres et tandis qu'Esther, toujours à genoux, continue sa prière, les voix enfantines de ses compagnes de captivité retentissent : appel vers le tout-puissant secours, cris de douleur et d'espoir, hymne de confiance et d'amour au Dieu qui tira le peuple juif de la servitude d'Égypte pour lui redonner le doux sol de Chanaan, clameurs de vengeance contre les bourreaux oppresseurs. Et le ciel piqué d'étoiles semble écouter.

Le lendemain, avant l'aube, Aman, guidé par Hydaspe, officier d'Assuérus et tout dévoué au ministre, pénètre dans la salle où s'élève le trône du monarque et qui précède ses appartements.

Aman est sombre. Son visage farouche est crispé d'une sorte d'inquiétude. Hydaspe l'interroge. Pourquoi donc ce souci chez un puissant devant qui plie tout le royaume de Perse ?

— Tout le royaume ? fait le ministre dans un murmure rageur. Non pas. Un homme, alors que peuple et courtisans même s'agenouillent sur mon passage comme sur celui du roi, un homme reste debout, tête haute.

— Quel est cet insolent ? demande Hydaspe.

— Le chef des misérables Juifs, ce Mardochée, dont les avis, lors d'un complot, ont sauvé les jours du roi ; cet homme que je trouve sans cesse à la porte du palais, que j'y entre ou que j'en sorte, et dont le regard perçant semble vouloir fouiller mon cœur. Ce matin, je l'ai vu assis à sa place habituelle, revêtu de lambeaux et les cheveux pleins de cendres, mais ses regards avaient le même orgueil. D'où vient cette incroyable audace ? Ce peuple est esclave, déchiré, dispersé, et les yeux tranquilles de ce vieillard ont une majesté de roi.

— Seigneur, fait Hydaspe, vous vous préoccupez beaucoup d'un pauvre hère, qui n'a pour lui que son effronterie. Rassurez-vous donc. D'ailleurs, avant dix jours, vous serez débarrassé de lui et de tous les siens. Il n'est pas bien à craindre.

— Mais qui donc le protège ? poursuit Aman se parlant à lui-même. Oh ! pour qu'il ose montrer une telle assurance, il faut qu'il sente penchée sur lui une aide puissante. A-t-il une amitié dans ce palais ? Le roi l'a-t-il récompensé ?

— Non, fait Hydaspe. On lui promet beaucoup ; mais tout cela est oublié. Le roi ne songe plus à cet humble sauveur. Je vous le répète, avant peu vous serez délivré du regard qui vous pèse. Le grand massacre des Juifs réjouira votre cœur et vengera vos pères. Le sang des Amalécites, égorgés autrefois par les fils d'Israël, va retomber sur

eux en pluie de mort.

— Hydaspes, fait Aman en se rapprochant de l'officier, je ne veux pas feindre avec toi. Ce n'est pas mon sang d'Amalécite qui crie vengeance. C'est mon orgueil blessé. Je n'extermine toute une race que pour atteindre un homme. Que n'ai-je pas dit au roi pour le décider à ce massacre ! Je lui ai parlé des trésors cachés des Juifs, de leur impiété envers nos idoles. « Ils sont à craindre, lui ai-je assuré. Ils diviseront et appauvriront l'empire. Ils détestent tous les hommes qui ne sont pas de leur race et ne songent qu'à les anéantir. Prenez les devants. Purifiez-en la Perse, avant qu'ils n'aient abattu votre trône. » Enfin, le roi a cédé à mes objurgations ; il m'a laissé maître de son sceau et j'ai rédigé moi-même l'édit de mort. Mais dix jours encore à attendre, dix jours à trouver fixé sur moi le regard terrible ! Oh ! je ne puis supporter cette pensée. Je veux que Mardochée périsse tout de suite. Je demanderai sa mort au roi. J'inventerai, je... Mais il me faut trouver l'instant favorable, car Assuérus ne se laisse pas toujours endoctriner. On croit posséder son esprit, et soudain sa fierté se rebelle. Il n'obéit plus.

— Le roi est de triste humeur aujourd'hui, fait Hydaspes. Un songe l'a tourmenté cette nuit et on l'a entendu pousser un cri terrible. Une sorte de délire s'était emparé de lui. Il parlait d'ennemis, de meurtre et il a prononcé le nom d'Esther. Son insomnie a duré jusqu'au matin. Je l'ai laissé plus calme dans son lit. Il se faisait lire les pages où chaque jour sont notés les événements grands et petits de son règne. Et, par son ordre, les plus savants devins Chaldéens ont été réunis, afin d'examiner ensemble quelle peut être la signification du songe de cette nuit. Mais j'entends du bruit. On vient. Seigneur, hâtez-vous de sortir, c'est le roi.

Aman a laissé à peine retomber sur lui la tenture d'une porte qu'Assuérus paraît suivi de gardes et de courtisans. Il s'appuie nonchalamment sur l'épaule d'Asaph, son officier le plus dévoué. Et, tout en marchant, il s'entretient avec lui. Sur un signe de sa main, tous les courtisans s'éloignent. Asaph, seul, demeure auprès de son maître, qui s'est assis sur son trône d'un air pensif.

Assuérus est d'aspect imposant et son visage aux yeux allongés est beau malgré son impassibilité obligée d'idole humaine. Son diadème et son manteau sont rutilants de pierreries. Une expression de douceur tempère l'orgueil de ses traits.

Le roi reste préoccupé de ce qu'Asaph vient de lui lire. Absorbé, entraîné par mille autres soins, il avait oublié le danger mortel qu'il avait couru une nuit et que lui ont rappelé les annales de son règne. Deux de ses serviteurs avaient comploté de le faire périr, mais un homme dénonça le crime et, arrêtés à temps, les misérables périrent dans les supplices.

— Ainsi, fait le roi avec amertume, je suis chaque jour harcelé par des quémandeurs intéressés, tandis que celui qui m'a servi, le fidèle sujet qui a sauvé son roi, m'est resté inconnu. Il a fallu mon triste songe de cette nuit, et la lecture que tu m'as faite, Asaph, pour me faire souvenir d'un bienfait. Quelle récompense cet homme a-t-il reçue ?

— Aucune, Seigneur, dit Asaph. On lui a fait des promesses seulement.

— Et comment se fait-il qu'il ne soit pas venu réclamer son salaire ? demande Assuérus avec étonnement. Est-il mort ou vit-il dans un pays éloigné ?

— Il vit à Suze, Seigneur, et on le voit tout le jour assis sur les marches du palais. On l'appelle Mardochée.

— Et quel est son pays ?

— Il est Juif, répond Asaph avec embarras.

— Il est Juif ! répète d'un ton de stupeur Assuérus qui se lève à moitié de son trône. Il est de cette race dangereuse qui souhaite ma mort, m'a-t-on dit. Il est Juif ! Un Juif m'a sauvé du glaive des Persans ! Mais il n'importe. Quel que soit cet homme, je veux le récompenser.

D'un signe, Assuérus a commandé à Asaph d'introduire le premier courtisan qui se trouvera à la porte. C'est Aman qui entre. Il le fait avec empressement et s'incline devant le roi.

— Aman, fait Assuérus, je sais que tu es mon ami plus que tout autre, zélé, sincère, préoccupé seulement de mes intérêts et de la prospérité de mon royaume. Donne-moi un avis. Comment, à ma place, récompenserais-tu le mérite extraordinaire d'un homme ? Il faut prouver ma reconnaissance d'une manière éclatante.

Aman frémit de joie et d'orgueil. Dévoré d'ambition, il ne doute pas un instant que cette récompense ne lui soit destinée et il dit après avoir réfléchi un instant :

— Seigneur, puisque vous me permettez de vous donner mon humble avis, je crois qu'une récompense, qui peut contenter la fierté d'un homme, est celle qui convient le plus aux cœurs généreux. Si j'étais le roi de Perse, voici ce que je ferais. Revêtu de la pourpre royale, couronné du diadème, monté sur le meilleur cheval du roi, l'heureux sujet que je voudrais récompenser serait promené à travers Suze. La bride du cheval serait tenue par le premier seigneur du royaume, qui crierait à haute voix : « Prosternez-vous devant celui qu'honore le roi ! »

— Ta pensée rencontre la mienne, fait Assuérus avec un doux sourire qui fait s'épanouir le visage bilieux de son ministre. Va donc chercher à la porte du palais le Juif Mardochée. Revêts-le de pourpre ; tiens la bride de son cheval et mène-le à travers les rues de Suze, en

exigeant que chacun se prosterne devant lui.

Aman, comme frappé de la foudre, contemple le roi, les yeux béants. Assuérus, d'un signe, le congédie, et le ministre sort éperdu, en se cognant aux murs dans son trouble.

Resté seul, le roi de Perse songe à la récompense qu'il vient d'accorder et qui montrera avec éclat qu'il sait être reconnaissant.

— Mais, se dit-il, cet honneur fait à un Juif ne m'empêchera pas de détruire cette race maudite, et je...

Des pas retentissent. Le roi s'est soulevé de son trône, au comble de l'indignation, et déjà il appelle ses gardes pour mettre à mort l'audacieux, quand sa voix meurt sur ses lèvres. Esther tremblante, aussi pâle que sa robe blanche, s'appuyant sur Élise et suivie d'une partie de ses suivantes, se prosterne devant Assuérus. Mais sa terreur est si forte qu'elle tombe évanouie.

À la vue de l'épouse qu'il aime, le roi s'est levé, il se penche vers Esther avec émotion et tendresse.

— Que craignez-vous ? lui dit-il, ne suis-je pas votre ami, votre frère ? Les ordres sévères ne sont pas faits pour vous. Voici mon sceptre. Vivez !

Esther rouvre les yeux avec effroi. Assuérus a pris ses mains entre les siennes. Ses paroles affectueuses rassurent peu à peu la jeune femme.

— Ne reconnaissez-vous pas, lui dit-il, la voix de votre époux ? Je trouve en vous je ne sais quelle grâce qui me charme toujours et jamais ne me lasse. Toute fatigue, tout souci disparaissent de ma pensée quand je vous vois. Que souhaitez-vous, Esther ? Parlez sans crainte. J'exaucerai vos désirs.

— Seigneur, fait Esther toujours à genoux devant Assuérus et le regardant avec timidité, je ne puis, à cette heure, vous exposer ce que j'attends de votre bonté. Mais accordez à votre servante la grâce de vous recevoir aujourd'hui à sa table et permettez qu'Aman assiste aussi au repas. C'est devant lui que j'oserai vous exposer mes vœux.

Assuérus est surpris. Mais Esther est si touchante qu'il ne peut lui refuser sa demande.

— Va, fait-il à un de ses officiers, va prévenir Aman de l'invitation de la reine. — Puis il se penche vers Esther et la relève tendrement.

— Venez avec moi, lui dit-il ; des savants chaldéens sont assemblés pour expliquer le songe que j'ai eu cette nuit, où vous me sembliez menacée comme moi. Vous me prêterez l'appui de vos lumières.

Tandis qu'Assuérus et Esther se rendent auprès des devins, Élise et les jeunes Israélites retournent dans l'appartement de la reine pour veiller aux apprêts du festin. L'inquiétude est dans ces jeunes cœurs. Qui l'emportera d'Esther ou d'Aman, de Dieu ou des hommes ? Et les hymnes et les prières montent plus fervents encore qu'auparavant.

Quelques heures plus tard, Aman entre dans le jardin de la reine et

se dirige vers la salle ornée de fleurs où est servi le repas. Sa femme Zarès l'accompagne pour le sermonner et l'invite à prendre un air souriant, afin de plaire au roi et de paraître reconnaissant de l'honneur qui lui est fait.

Mais les conseils de Zarès restent vains. Aman vient de subir l'humiliation effroyable de promener par la ville Mardochée vêtu de la pourpre royale. Il a compris la dérision du peuple le voyant, lui le ministre tout-puissant, contraint de se faire le héraut du Juif, son ennemi. La fureur et l'amertume débordent de cette âme pétrie d'ambition et d'orgueil féroces. Il accuse le roi d'ingratitude. Pour son service, ne s'est-il pas attiré la haine de tous ? exposant ainsi sa vie...

— Nous sommes seuls, seigneur, murmure Zarès, parlez sans feinte. Ce n'est pas le roi que vous avez servi, c'est vous-même. Et c'est votre haine, non l'intérêt d'Assuérus qui vous pousse à massacrer les Juifs. Mais j'ai peur. Peur de la puissance à laquelle vous êtes parvenu. Vous ne pouvez plus grandir, craignez la chute. Et si vous m'en croyez, fuyez au plus tôt les dangers dont je vous sens environné. Allez-vous-en en Grèce, je vous rejoindrai avec nos enfants et nos plus riches trésors.

La venue d'Hydaspe empêche Aman de répondre : l'officier presse Aman d'aller prendre place à table et tout en lui recommandant aussi de feindre la gaîté devant les souverains, il lui apprend que la colère d'Assuérus contre les Juifs paraît s'être augmentée depuis la réponse des devins chaldéens. Ceux-ci ont dit en effet que la signification du songe du roi était qu'une main perfide allait se plonger dans le sang de la reine.

— Et le roi, ajoute Hydaspe, impute aux Juifs cette idée de meurtre.

Rassuré par cette pensée qui sert sa haine, Aman devient moins sombre. Il prend congé de sa femme et entre dans la salle du festin.

Les compagnes d'Esther, devant lesquelles il est passé, tremblent à la vue du farouche visage de l'ennemi de leur race. Mais Élise les encourage et sur un ordre de la reine, les voix des jeunes filles s'élèvent pour égayer le festin. Leurs accents harmonieux célèbrent la sagesse du règne d'Assuérus et tous les bienfaits qu'un royaume peut tirer d'un gouvernement de paix et de douceur.

Assuérus écoute, charmé, ces voix si pures, mais il est plus charmé encore d'Esther, dont les moindres paroles apparaissent pleines d'une grâce profonde à ce cœur épris. Et lorsque, le repas terminé, le roi se lève de table, il questionne Esther comme jamais il ne l'a fait encore. Il veut savoir le lieu de sa naissance, le nom de ses parents.

— Vous m'avez dit, ajoute-t-il, que vous avez une prière à m'adresser. Parlez. Dussiez-vous me demander la moitié de mon empire, je vous satisferais.

— Ah ! fait Esther en se jetant à ses pieds, si je vous implore,

Seigneur, c'est pour ma propre vie, pour celle du peuple dont je suis sortie et que vous avez condamné à périr avec moi. Je suis Juive, reprend la reine, augmentant par cet aveu la stupeur douloureuse d'Assuérus et l'épouvante qui s'est emparée d'Aman. Et mon oncle Mardochée m'a servi de père. Mais, Seigneur, ayez la bonté de m'entendre jusqu'au bout et surtout, ne permettez pas qu'Aman vienne m'interrompre.

— Parlez, dit Assuérus troublé. Quoi, vous êtes de cette race maudite ?

— Ah ! reprend Esther, l'audace et l'imposture font le siège des rois. Seigneur, les Juifs ne sont pas ce qu'on vous a dépeint.

En quelques mots, la reine expose à Assuérus la vie du peuple israélite depuis sa rentrée d'Égypte : son idolâtrie attirant sur elle la colère de Dieu. La ruine de Jérusalem et la dispersion de ses habitants – des tribus de Juda et d'Israël – sous les coups de Nabuchodonosor. Sa longue captivité devenue moins cruelle par l'édit de Cyrus et l'anéantissement de Babylone, se refaisant plus dure sous son fils et attendant du règne d'Assuérus, prince si sage et si généreux, une ère de paix.

— Mais, ajoute Esther avec douleur, faut-il que les meilleurs rois soient entourés de conseillers et de ministres perfides, qui ne songent qu'à empoisonner le bonheur du peuple pour s'enrichir et pour s'élever au-dessus de tous ? Faut-il que des étrangers ambitieux, avides de leur seule gloire...

— Moi, un ambitieux avide de ma gloire ! s'écrie Aman blême de rage.

— Silence ! fait Assuérus, dont le regard se charge de colère.

— Seigneur – continue ardemment Esther en désignant Aman du doigt, l'ennemi de son roi – l'ambitieux vient de se reconnaître. Une double haine l'anime contre les Israélites. Il appartient à la race d'Amalec que châtia durement Israël – trait insupportable à son orgueil – et, devant lui, un Juif a refusé de plier le genou ! Mardochée, qui me tint lieu de père et qui, par ses avis, a sauvé vos jours, n'a pas consenti à rendre à Aman un honneur qui n'est dû qu'au roi. Aussi Aman le hait, il veut sa mort. Sur votre ordre, il lui a donné un manteau royal et l'a promené en grande pompe à travers Suze. Mais dans une heure, Mardochée sera mené au supplice et son sang innocent jaillira sur la porte d'Aman.

Assuérus, troublé par ces révélations, frissonne. Il jette sur Esther et sur Aman un regard plein d'incertitude. Puis donnant l'ordre qu'on fasse venir Mardochée, il s'éloigne comme pour réfléchir.

Aman se sent perdu. Il s'humilie devant Esther, et prosterné à ses pieds, il l'implore au nom des Juifs, l'assurant qu'il sera leur soutien désormais. Il s'affirme prêt à venger dans le sang de leurs ennemis –

ses amis de toujours – les inquiétudes qu’il a causées à la reine. Esther le repousse avec indignation et le retour subit du roi, qui surprend son ministre en posture de suppliant, achève de confondre le misérable.

— Dans ses yeux confus, je lis ses perfidies, dit Assuérus. J’étais son jouet ! Qu’on le mette à mort à l’instant et que son supplice rassure mon peuple sur la justice du roi.

Tandis que les gardes entraînent le perfide ministre qui se débat, Mardochée est amené devant le roi. Celui-ci embrasse le vieillard.

— Homme sage, lui dit-il, les biens d’Aman seront ton partage et tes conseils me guideront. Le Dieu qu’Esther adore sera honoré en Perse. Les Juifs ne sont plus esclaves. Je romps leur joug. Traités comme mes plus chers sujets, qu’ils relèvent leurs cités et leurs temples et que ce jour qui vit finir toutes leurs misères, soit fêté par eux d’âge en âge, à jamais.

Il semble qu’un immense cri de délivrance, sorti de milliers de bouches, s’élève à travers monts et plaines à cet arrêt de liberté ; et pendant qu’Esther et Mardochée embrassent les genoux d’Assuérus dans un élan de reconnaissance, les voix des jeunes Israélites s’unissent à la grande joie qui monte de la terre.



Athalie



UI, c'est moi, fit Abner en voyant l'étonnement du grand-prêtre Joad, et je viens me joindre à vous pour célébrer le jour anniversaire où, sur le Sinaï, Moïse reçut de l'Éternel les Tables de la Loi. Quelle triste fête aujourd'hui, à la comparer avec les splendeurs de celles d'autrefois ! Les serviteurs de Dieu sont traqués et la reine songe peut-être à souiller l'autel de votre sang. Depuis qu'Athalie a fait élever dans Jérusalem un temple au faux dieu Baal, depuis surtout qu'elle a auprès d'elle, comme ministre et comme conseiller, Mathan, ce prêtre sacrilège, déserteur de notre religion, je crains tout pour vous, Joad. La reine vous hait, vous et votre femme Josabeth. Elle hait votre vertu et votre courage. Vous ne pliez pas devant elle et vous avez osé la blâmer hautement d'avoir fait tuer ses petits-fils. Mathan vous hait au moins autant que la reine et il entretient sa fureur contre vous en lui parlant sans cesse d'un trésor que vous tenez caché. À voir les regards qu'Athalie lançait hier sur le temple sacré, j'ai frissonné, Joad.

— Je ne crains que Dieu, fait avec sérénité le grand-prêtre. Cependant, Abner, s'il faut que je vous remercie de votre zèle et de votre amitié, laissez-moi demander si votre inaction ne vous pèse pas. Vous étiez un des meilleurs généraux d'Ochozias, et son père Joram, l'époux de la méprisable Athalie, avait en vous toute confiance. C'est vous que Jéhu, vainqueur d'Ochozias, a trouvé devant lui après le trépas du roi. N'avez-vous pas mieux à faire, vous, soldat, que de venir pleurer et prier avec des prêtres ? La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ? Depuis huit ans, vous obéissez à une femme qui, par haine du sang de David, a tué ses propres enfants.

— Que puis-je, seul ? fit Abner avec tristesse. Je suis sans courage

depuis qu'est éteinte la race de David, depuis qu'avec elle a péri la promesse du Tout-Puissant de faire sortir du sang de Juda un roi qui régnerait sur toute la terre. Dieu ne se manifeste plus à son peuple.

— Ainsi, dit Joad avec reproche, tant de miracles ont frappé en vain vos yeux et vos oreilles. En vain, Élie et Élisée ont fait retentir leur voix. En vain, la race de l'impie Achab a été détruite et la reine Jézabel jetée aux chiens affamés. Que vous faut-il donc pour reconnaître que Dieu n'a pas oublié son peuple ? Abner, que feriez-vous si tous les fils d'Ochozias n'étaient pas morts ?

À cette question inattendue, le vieux soldat eut un mouvement de surprise, puis ouvrant les bras, il dit avec émotion :

— Je combattrais, je donnerais ma vie pour lui ! Mais pourquoi me leurrer ? N'ai-je pas vu moi-même ces enfants massacrés par la reine ?

— Allez ! fit Joad, levant la main en signe d'adieu. Je ne puis rien vous dire encore. Mais espérez, Abner, les miracles subsistent. Revenez au temple à trois heures et je pourrai vous montrer que la parole de Dieu ne trompe jamais.

Abner, interdit par cette assurance du grand-prêtre, s'éloigna pour se mêler à la foule des fidèles, qui se pressaient à la porte principale du temple. Joad resta seul dans la vaste salle qui servait de vestibule. Les mains croisées sur la poitrine, il se remémorait avec satisfaction les paroles d'Abner, prêt à donner sa vie pour le sang de ses rois. Un pas léger sur les dalles lui fit tourner la tête. Sa femme Josabeth s'approchait.

Josabeth, sœur d'Ochozias et fille de Joram, mais d'une autre mère qu'Athalie était révéree à Jérusalem. Ses vertus rendaient, par comparaison, la reine plus criminelle. Et son regard pur, la grâce de son doux visage évoquaient pour ceux qui l'approchaient l'image d'un ange. Joad alla vers elle et lui prit la main.

— Princesse, lui dit-il. Il est temps de parler. Il faut que nous montrions à tous les yeux l'enfant que vous avez sauvé voici huit ans. Athalie songe à renverser dans le temple sacré les autels de Dieu, et à mettre à sa place l'immonde Baal. Je vais assembler les lévites et les prêtres et leur révéler notre secret. Quelle joie de pouvoir crier enfin : « La race de David n'est pas éteinte comme on l'avait cru. Joas, le dernier-né d'Ochozias, a survécu au massacre de ses frères. Élevé sous le nom d'Eliacin, dans le temple, il y est resté caché. Mais c'est lui, c'est votre roi ! »

— Hélas ! fit Josabeth alarmée, dès que cette nouvelle se sera répandue, Athalie viendra attaquer le temple avec ses cohortes de Tyriens, et le pauvre enfant que j'ai sauvé, en le dérochant tout sanglant aux yeux des soldats chargés de l'achever, cet enfant qui, sous les yeux de sa nourrice, a grandi ici sans rien savoir de ses parents, retombera dans un mortel danger. Ah ! ajouta Josabeth, qui

ne put retenir ses larmes, Grand Dieu, pardonne-moi ma faiblesse ! Aie pitié de l'orphelin, du précieux sang de David. Tu as permis que le poignard d'Athalie l'épargnât naguère. Ne le livre pas à ses ennemis !

Joad serra contre son cœur sa femme qui sanglotait.

— Courage, lui dit-il. Ayons confiance en l'Éternel. J'armerai nos lévites. Tout ce qui reste de fidèles Hébreux, le brave Abner y compris, qui chérissent la race de David et détestent la fille d'Achab et de Jézabel, prêteront serment entre les mains du roi Joas. Grand Dieu ! poursuivit Joad en levant vers le ciel des mains implorantes, fais que cet enfant ne puisse oublier que c'est la main de tes prêtres qui a sauvé ses jours, qui a lutté pour lui redonner son trône. Fais qu'il soit devant toi comme un autre David. Répands, Seigneur, dans l'esprit de la reine et de Mathan cette imprudence et cette erreur qui mènent les puissants à l'abîme.

Joad s'interrompt ; une troupe de jeunes Israélites vêtues de blanc et portant des guirlandes de fleurs s'approchait, conduite par Zacharie et Salomith, les enfants du grand-prêtre, âgés l'un de treize, l'autre de douze ans. Les plus aimables qualités se lisaient sur ces jeunes visages.

Joad fit un signe, et Zacharie le suivit dans le temple, tandis que Josabeth, les yeux encore humides et le cœur serré d'inquiétude, malgré sa confiance en Dieu, demandait aux jeunes compagnes de sa fille Salomith d'unir leurs prières aux siennes. Sous les voûtes, aussitôt, s'éleva un chœur de voix naïves et pieuses, qui célébrait la gloire et la bonté du Tout-Puissant. Josabeth, les mains jointes, écoutait ces cantiques et son cœur se rassérénait. D'un geste, elle commanda le silence : pour elle, l'heure d'entrer dans le temple et d'assister aux sacrifices approchait. Mais au moment où, suivie des jeunes filles, elle s'apprêtait à sortir, Zacharie, pâle et hors d'haleine, apparut.

— Ah ! ma mère, fit-il, le temple est profané, Athalie est entrée dans un des parvis réservé aux hommes, à l'instant même où mon père, debout à l'autel, immolait l'agneau du sacrifice. Comment vous peindre l'air de rage de la reine, qui jetait sur le grand-prêtre un œil farouche et semblait prête à franchir l'enceinte sacrée ouverte seulement aux lévites. Mon père a levé vers elle un bras redoutable. « Sors d'ici ! Impie ! » a-t-il crié... Déjà, tous les fidèles s'enfuyaient, craignant l'atroce colère d'Athalie. Mais celle-ci paraissait changée en statue et ses yeux ne quittaient pas Eliacin qui, près de moi, présentait l'encens au grand-prêtre. Mais qu'avez-vous ? pourquoi pleurez-vous, ma mère ?

— Ah ! fit Josabeth, je le sens, elle vient arracher le pauvre enfant de nos bras.

Zacharie, sa sœur et leurs compagnes allaient presser Josabeth de questions, quand un bruit de pas nombreux les fit tressaillir. La reine

Athalie, avec une importante suite, pénétrait dans la salle. Il y eut comme un envol de colombes. Josabeth et les enfants avaient fui.

Athalie montrait, sous sa couronne d'or, un visage aux traits énergiques. Ses sourcils épais et sa bouche serrée en accentuaient encore la brutalité. Son expression était d'ordinaire impassible, mais il y avait ce jour-là, dans la pensée de la reine, un tel trouble, que chacun pouvait le lire sur ses traits.

Sans écouter les excuses qu'Abner s'ingéniait à trouver pour la défense de Joad, Athalie envoya chercher Mathan et sitôt qu'il fut là :

— Prêtez-moi, dit-elle à Abner et à Mathan, une oreille attentive. Je veux vous consulter sur un songe qui, deux fois cette nuit, est venu me tourmenter. Devrais-je m'inquiéter d'un songe, moi qui porte sans en être accablée le poids de l'État et qui ai su conserver son calme à Jérusalem, alors que Jéhu, les Arabes, les Philistins, les Syriens essayaient de la désoler par leurs ravages. Mais c'est que ce songe a une partie de la réalité. Ma mère m'est apparue cette nuit, parée de son manteau royal et de sa couronne. Elle s'est penchée vers moi et elle m'a dit : « Tremble ! Le Dieu des Juifs va te vaincre comme il m'a vaincue. Je te plains. » J'ai voulu l'embrasser. Mais, sous mes doigts, je n'ai plus senti qu'un amas informe d'os et de chair que se disputaient des chiens affamés. Et tout à coup, un enfant vêtu d'une longue robe blanche, comme celle des prêtres hébreux, s'est approché de moi. Je l'admirais, quand j'ai senti dans mon cœur s'enfoncer un poignard que serraient ses petits doigts. Or tout à l'heure, alors que, troublée par ce songe, je me rendais à l'autel de Baal pour supplier la divinité, l'idée m'est venue d'entrer dans le temple juif. Et là, près du grand-prêtre, tenant un encensoir, j'ai aperçu qui ? L'enfant de mon rêve. Pendant que Joad m'accablait de sa colère, je ne voyais que cet enfant. Mais bientôt on l'a fait disparaître à mes yeux. Que pensez-vous de tout ceci ?

— C'est très grave, fit Mathan en hochant la tête d'un air alarmé.

— Deux enfants aidaient le grand-prêtre à l'autel, remarqua Abner. L'un est le propre fils de Joad, l'autre m'est inconnu.

— Il faut s'assurer des deux, dit vivement Mathan. Vous savez, ajouta-t-il en s'adressant d'un ton doux à la reine, que je ne cherche pas à me venger des insultes de Joad et que j'ai pour lui les plus grands égards. Je suis persuadé qu'il préférera vous livrer son fils plutôt que de donner abri à un coupable.

— Eh, quel crime peut avoir commis un enfant ? s'écria Abner, indigné de tant d'hypocrisie.

— Dès qu'on est suspect aux rois, on n'est plus innocent, fit Mathan d'un ton coupant.

— Ce langage est-il bien celui d'un prêtre, d'un homme de douceur et de paix ? reprit Abner en regardant Mathan avec horreur. Je suis

soldat, habitué au massacre, et c'est moi qui me fais le défenseur d'un pauvre enfant, que peut-être la reine a cru reconnaître, à tort.

— Eh bien, dit Athalie après avoir réfléchi, je veux revoir cet enfant. Qu'on les amène tous les deux. Abner, allez prévenir Josabeth et dites-lui ma volonté. Qu'on ne m'irrite pas par un refus, qui pourrait être funeste aux Juifs. Allez !

Pendant tout le temps que dura l'absence d'Abner, Mathan aiguillonna à plaisir la colère de la reine, puis, quand il entendit revenir le général qu'accompagnaient Josabeth et les enfants, il se hâta de disparaître pour aller transmettre aux soldats tyriens d'Athalie l'ordre de se rassembler en armes.

Josabeth était tremblante. Près d'elle, serrant sa main et ouvrant de grands yeux, se tenait le jeune Eliacin. Zacharie, à côté de son ami, regardait sans peur la terrible reine.

Les traits d'Eliacin contenaient un mélange de timidité et de fierté surprenante chez un enfant de neuf ans. Des boucles auréolaient son front et ses yeux bleus se fixaient sur le sol pour ne pas rencontrer le regard de la reine.

Celle-ci le contemplait avec attention et trouble. Aux questions qu'elle lui avait posées, Josabeth, que torturait l'inquiétude, s'était hâtée de répondre.

— C'est à cet enfant que je parle, avait dit sèchement Athalie.

Et Eliacin avait répondu en toute franchise. De son origine, il ne savait rien. Ses parents l'avaient abandonné, à sa naissance, et on l'avait trouvé « au milieu des loups cruels prêts à le dévorer ». Une femme, qu'on n'avait pas revue et dont on ne savait pas le nom, l'avait porté dans le Temple, où la charité des fidèles l'avait nourri.

Ses réponses simples et claires avaient fait une impression étrange sur Athalie.

— Serais-je sensible à la pitié ? s'était-elle demandé avec étonnement. Puis, elle avait questionné encore.

Quelles étaient ses occupations, ses passe-temps ? Ne serait-il pas heureux d'aller habiter avec elle dans son palais ? Il pourrait y prier son Dieu...

— Vous me plaisez, Eliacin, avait ajouté la reine. Je n'ai pas d'héritier et j'aimerais vous faire part de mes richesses, et vous avoir sans cesse à côté de moi, vous traitant comme mon propre fils.

À ces mots, Eliacin poussa un cri et courut se blottir dans la robe de Josabeth.

— Oh ! fit-il, je ne veux pas être le fils d'une mère comme vous !

Athalie grinça des dents avec rage et se leva.

— C'est vous, dit-elle sourdement à Josabeth, qui apprenez à des enfants à me haïr. Je reconnais l'audace de Joad et la vôtre. C'est pour me remercier de vous laisser la vie.

— Hélas, fit Josabeth avec tristesse, ne vous glorifiez-vous pas vous-même du meurtre des fils d'Ochozias ?

— Oui ! s'écria Athalie violemment. J'en suis fière. J'ai éteint la race de David, qui m'était en horreur, quoique née de moi. J'ai traité les enfants de mon fils comme d'autres avaient traité mes parents. Je ne me repens de rien.

— Que Dieu nous juge ! répondit avec douceur Josabeth, qui serrait contre elle Zacharie et Eliacin.

— Nous nous reverrons ! ricana Athalie et, faisant signe à sa suite et à ses gardes, elle sortit furieuse. À ce moment une tenture se souleva, laissant apercevoir Joad et des lévites armés. Josabeth eut une exclamation de joie.

— Vous avez bien répondu, cher enfant, dit Joad en embrassant Eliacin. Mais ne perdons pas de temps. Abner, souvenez-vous de l'heure de notre rendez-vous. Prêtres, ayez soin de laver sur les dalles de marbre la trace des pas de l'impie, et vous, jeunes filles, priez et chantez pour que l'Éternel nous regarde avec complaisance en ces heures graves.

Joad et ses lévites s'éloignèrent ; bientôt il ne resta dans la vaste salle que les jeunes Israélites, qui mêlaient leurs voix dans une fervente prière. Tout à coup l'une d'elles se tut et fit signe à ses compagnes de l'imiter : le grand-prêtre de Baal, Mathan, escorté d'un de ses diacres, avait franchi le seuil. Les jeunes filles s'enfuirent avec horreur, à la vue du prêtre sacrilège, appelant Zacharie à leur aide.

— Que voulez-vous ? s'écria celui-ci, accourant pour barrer le chemin à Mathan.

— J'ai à parler à votre mère de la part de la reine, fit doucereusement Mathan. Mais nous attendrons. Cessez de vous troubler, mon fils.

Zacharie toisa le prêtre de Baal d'un regard de méfiance et de mépris, puis il alla prévenir sa mère.

— Ces enfants sont déjà aussi audacieux que Joad et sa femme, ricana Mathan avec dépit. Quand donc la reine se laissera-t-elle persuader qu'il faut agir contre eux sans pitié ? Elle que j'ai toujours vue si ferme, je la trouve hésitante depuis qu'elle a vu cet Eliacin. Pitié ? Charme de l'enfance ? Je ne sais. Mais j'ai dû, pour ranimer sa colère, inventer une fable. J'ai dit que cet enfant était d'un sang illustre, que Joad le montrait de temps en temps à ses partisans comme un autre Moïse. Et ainsi, j'ai réussi, mon cher Nabal, à agir sur l'orgueil d'Athalie. Elle m'a donné des soldats pour environner le temple et y mettre le feu si le jeune Eliacin ne lui est pas livré comme otage. Pour moi, j'espère que l'entêté Joad, furieux de cette mise en demeure, s'acharnera à garder l'enfant. Alors l'incendie et le pillage paieront sa désobéissance, et ce temple odieux s'écroulera. Que je

serai heureux ! Car je hais Joad, et si j'ai servi Baal – moi qui, naguère, adorais le Dieu d'Israël – ce n'est pas parce que je crois en cette grossière idole de bois pourri. J'ai soif de pouvoir et toujours Joad barrait ma route. Alors je me suis fait le flatteur des rois. Que d'intrigues il m'a fallu ourdir pour me rendre indispensable auprès d'eux, pour leur faire ériger un temple à Baal, me donner la tiare, me rendre l'égal de Joad !... Mais voici Josabeth.

Josabeth s'avavançait avec répugnance, et sans s'approcher de Mathan, sans saluer, elle s'arrêta.

— Princesse, fit Mathan avec une feinte douceur, bien que j'aie tout fait pour apaiser la colère de la reine contre vous, elle croit Joad coupable de complots contre sa vie et elle veut, en gage de sa bonne foi, cet orphelin que vous élevez ici et qui se nomme Eliacin. Il faut qu'avant une heure cet otage lui soit remis.

Josabeth frissonna ; pourtant elle répliqua, se forçant au calme :

— J'étais étonnée que Mathan montrât tant de douceur dans ses paroles. Mais c'est qu'il joint l'hypocrisie à la violence.

— Pourquoi vous fâcher ? reprit Mathan sans élever la voix. Ce n'est pas votre fils qu'on vient vous arracher. Prenez garde ou vous me ferez croire que, selon le bruit qui court, Eliacin, dont l'origine est illustre, doit servir de grands projets de Joad. Vous rougissez, princesse ? Je ne demande pas mieux que d'être détrompé ; si vous, qui ne savez pas mentir, m'assurez que vous ne connaissez rien de cet enfant, je suis prêt à vous croire... et à désabuser la reine. Rendez grâces à votre Dieu de ma confiance en vous.

— Blasphémateur ! dit Josabeth, qui détourna la tête avec horreur. Osez-vous parler de Dieu ?

— Qu'est-ce ? fit à ce moment d'une voix formidable Joad qui sortait du temple. Par quelle audace sans borne cet ennemi de l'Éternel ose-t-il infecter l'air que nous respirons ?

— Respectez en moi la reine dont je suis le messenger, dit Mathan qui se troubla.

— Et quel est donc, reprit Joad, le message d'Athalie ? Il doit être sanglant pour qu'elle ait choisi un tel ambassadeur. Mais sors de devant moi, monstre d'impiété. Cours te cacher ! Dieu t'a marqué pour la mort, et les chiens qui déchirèrent Jézabel hurlent déjà à ta porte !

La voix du grand-prêtre s'élevait solennelle comme le bruit du tonnerre. Mathan, interdit et balbutiant, ne sut que répondre, et entraînant Nabal, il courut à la porte plutôt qu'il ne marcha.

Demeurée seule avec Joad, Josabeth alla à lui, et d'une voix émue :

— Athalie, dit-elle, demande Eliacin pour otage. On soupçonne un mystère sur sa naissance. Ah ! Seigneur, laissez-moi emporter cet enfant dans un lointain désert, laissez-moi le sauver une seconde fois. Les abords du temple ne sont pas gardés encore, et je sais une issue

secrète d'où je pourrai franchir le Cédron avec lui. Et pourquoi ne confierions-nous pas à Jéhu le soin de sa défense ?

— Non, fit Joad avec force, ce n'est pas à Jéhu, ingrat envers l'Éternel, que je confierai la race de David. C'est Dieu même qui sauvera l'enfant précieux. Loin de le cacher, je devancerai le complot de Mathan. Je vais couronner Joas et le montrer à Israël.

Josabeth joignit les mains en une ardente prière. Joad se dirigea vers une porte et appela. Plusieurs lévites parurent. Autour de Josabeth, Salomith et ses compagnes vinrent se presser, apeurées. Mais l'attitude de Joad était pleine d'un calme souverain.

— Azarias, dit-il à l'un des prêtres, fermez les portes de bronze du temple, faites sortir les fidèles. Qu'il ne demeure que les lévites.

— C'est fait, dit Azarias, la foule a fui lâchement au premier bruit de la colère de la reine.

— Peuple d'esclaves ! soupira Joad. Il se retourna vers Josabeth et aperçut les jeunes filles serrées autour d'elle comme des oiseaux plaintifs. Que faites-vous ici, enfants ? leur demanda-t-il.

— Seigneur, répondit doucement une des jeunes filles en s'avançant, nos pères et nos frères vont combattre avec vous pour la gloire de l'Éternel. Permettez-nous de lutter aussi jusqu'à la mort avec les seules armes que nous ayons, nos larmes et nos prières.

— Ah ! s'écria Joad avec transport, Grand Dieu, voici tes défenseurs ! Des prêtres et des enfants. Mais tu les soutiens, et nul ne les ébranlera. C'est leur foi qui les rend forts et invincibles. C'est elle qu'ils porteront à travers les siècles. Enfants, entonnez des chants d'allégresse. L'Esprit-Saint plane au-dessus de moi. Il déroule devant mes yeux tout l'avenir. Cieux, écoutez ma voix, et toi, Terre, prête l'oreille, car la bouche de l'Éternel a parlé... Eh quoi ! qu'est devenue Sion, la brillante ? Ses puits sont taris ; ses voix sont mortes ; dans le temple vide où rampent les serpents, quel est ce pontife étendu tout sanglant ?

Joad, en proie à l'esprit prophétique, fixant ses yeux grand ouverts sur des visions que nul n'apercevait, les mains en avant, semblait marcher dans un désert horrible.

— Pleure, Jérusalem, disait-il avec des sanglots, tu as tué tes prophètes et Dieu va te retirer son amour. Oh ! la longue suite d'esclaves, de femmes, d'enfants menés durement sous le fouet ! Israël, Israël, qu'es-tu devenu ? Le Seigneur a détruit ton temple. Croulez, murs ! Cachez-moi ces images affreuses. Et que mes yeux soient des torrents de larmes qui te pleurent, Israël !

À ces accents pleins d'épouvante et de douleur, des gémissements se firent entendre. Josabeth, les lévites, les jeunes filles, unissant leurs plaintes à celles de Joad, criaient vers l'Éternel, et leurs supplications à cette heure angoissante semblaient un écho avant-coureur du long

martyre d'un peuple.

Tout à coup Joad, dont la tête s'inclinait sur la poitrine, releva le front. Une joie immense étincelait dans ses yeux. Sa taille se redressa. Haletants, ceux qui l'entouraient croyaient voir au-dessus de sa tête l'or d'impalpables rayons.

— Chantez, peuples de la Terre, s'écria-t-il. Sion renaît ! Et plus vivante et plus belle. Les nations marchent vers elle comme vers la source de toute lumière, et les rois s'agenouillent pour baiser la poussière de ses pieds. Jérusalem, joyau du monde, les Cieux ont répandu sur toi leur rosée féconde. Jérusalem, voici venir le Sauveur !

La lumière qui rayonnait sur le front de Joad s'affaiblit graduellement, mais une grande sérénité semblait comme répandue dans l'air. Seule, encore tremblante, Josabeth s'approcha de son époux.

— Ah ! fit-elle, comment oser croire à la venue du Messie, si les rois dont il doit descendre périssent aujourd'hui...

— Préparez le bandeau royal de David et son glaive, Princesse, interrompit Joad avec douceur. Et tranquillisez-vous. Puis, se tournant vers les lévites : David, leur dit-il, avait offert un grand nombre d'armes, en trophée de reconnaissance, à Dieu qui l'avait protégé. Je vais vous en faire le partage. Venez.

Joad sortit, suivi des prêtres, tandis que Josabeth, appelant Zacharie et Eliacin, allait avec eux chercher dans le Trésor du temple le Livre de la Loi, le diadème et le glaive royal. Puis les ramenant dans la vaste salle attenant au sanctuaire, elle fit déposer sur une table les objets vénérés.

Eliacin ouvrait des yeux étonnés. Jamais encore il n'avait assisté à semblable cérémonie. Tous ceux qui l'entouraient étaient graves et préoccupés et Josabeth avait grand'peine à cacher sa tristesse. Enfin, en soupirant, elle prit le bandeau d'or et se pencha vers Eliacin.

— Princesse, fit celui-ci vivement en écartant la main de Josabeth, qui posait la couronne sur son front pour la lui essayer. Que faites-vous ? N'est-ce pas une profanation ? Songez que je ne suis qu'un enfant abandonné. Mais, qu'avez-vous ? Vous pleurez ? Pourquoi ? Faut-il que, comme autrefois la fille de Jephthé, je meure pour apaiser l'Éternel ? Je suis prêt, ma vie est à lui.

— Non, ne craignez rien, fit Josabeth en refoulant ses sanglots et en pressant l'enfant sur son cœur. Vous allez tout savoir maintenant.

Elle désignait de la main la porte du Temple sur le seuil de laquelle venait d'apparaître Joad, revêtu des insignes des grandes solennités. Et comme Eliacin, interdit, voulait questionner Josabeth, celle-ci, faisant signe à tous les assistants de se retirer, sortit avec eux.

— Mon père, s'écria Eliacin qui courut se jeter tout ému dans les bras de Joad, que se prépare-t-il donc ?

— Vous allez le savoir, mon fils, fit gravement le grand-prêtre. Et avant tous. L'heure est venue pour vous de montrer à Dieu votre reconnaissance et votre amour.

Eliacin leva avec ferveur ses yeux vers le ciel.

— Que le Tout-Puissant prenne ma vie s'il la veut, fit-il.

— Dites-moi, reprit Joad avec un peu d'anxiété, quel doit être le rôle d'un roi ? On vous a souvent lu l'histoire de ceux qui régnèrent à Jérusalem. Lequel d'entre eux sut le mieux régner, à votre avis ?

— David, répondit Eliacin sans hésiter. C'était un roi sage et bon. Il aimait et craignait Dieu. Il était juste pour ses sujets.

— Ainsi, fit Joad le cœur palpitant, vous n'imiteriez pas l'impiété, la cruauté et l'amour de l'or, des rois tels que Joram et Ochozias ?

— Mon père, s'écria Eliacin avec un sursaut d'horreur, que ceux qui leur ressemblent périssent comme eux !

Le cri montrait tellement le fond d'un cœur plein d'innocence et de vraie piété, que Joad, rayonnant de bonheur, se prosterna aux pieds de l'enfant.

— Que faites-vous ? s'écria celui-ci bouleversé, à genoux devant moi, vous, mon père ?

— Vous êtes mon roi ! fit Joad avec respect. Vous êtes Joas, le dernier descendant de David. Plus tard, on vous dira par quel miracle vous vivez. Plus tard. Mais pour l'instant, il faut lutter et vaincre.

Le grand-prêtre entoura de son bras l'enfant, qui défaillait à demi d'émotion et d'étonnement.

— Athalie veut votre mort, reprit-il. Mais les prêtres de Dieu se sont armés pour vous. Roi, voici vos vengeurs !

La porte du temple s'était ouverte. Sur le seuil, se tenait la foule des lévites en armes. L'acier des glaives étincelait sur les robes blanches. D'un signe, Joad les invita à entrer et leur désignant Joas :

— Prêtres, dit-il, voilà le roi que je vous ai promis. C'est le dernier enfant d'Ochozias, c'est Joas, dont tant de fois Israël a plaint la mort prématurée. Le poignard qui a tué ses frères n'a fait que le blesser et Josabeth cachant sous son voile l'enfant évanoui, l'a dérobé aux assassins. Dans ce temple il a grandi auprès de sa nourrice, et tous mes soins se sont trouvés récompensés par le zèle de ce jeune cœur pour Dieu et pour la bonté. Prêtres, c'est à vous d'achever ma tâche. Couronnons Joas, et nous confiant à Dieu, marchons hardiment à la reine. Son armée est forte, mais le peuple, voyant en cet enfant le sang de David soutenu par les prêtres qu'il révère, nous suivra. Ah ! déjà, je vous sens brûlant du désir de combattre pour une si belle cause. Cette reine idolâtre sera abattue. Jurez sur le saint Livre de mourir, s'il le faut, pour votre nouveau roi.

Les lévites, transportés d'ardeur, levèrent la main pour un serment solennel.

— Nous ne poserons le fer, crièrent-ils, que lorsque Joas sera rétabli sur le trône de ses pères. Et maudit soit à jamais le lâche qui transgresserait une telle promesse.

— Mon fils, fit Joad d'une voix émue en se tournant vers Joas et lui prenant la main, ce serment en appelle un de votre part. Les flatteurs pernecieux qui entourent les trônes et corrompent les rois vous diront, plus tard, que votre volonté est la seule règle, que le peuple doit être durement courbé ; mon fils, avant que les méchants ne vous donnent ces détestables conseils, jurez que l'amour de Dieu sera toujours votre première loi, que vous serez toujours le refuge de ceux qui souffrent.

— Mon Dieu, fait avec ferveur Joas en appuyant sa main sur le livre sacré, je jure d'obéir à tes lois, à jamais.

La salle s'était remplie peu à peu, et les assistants étonnés et charmés d'avoir pour roi l'enfant dont ils chérissaient tous la modestie et la bonté, se pressaient autour de lui. Josabeth, son fils, sa fille, étaient venus des premiers rendre hommage au jeune roi, qui les avait embrassés avec tendresse.

— Je vous aimerai toujours, disait-il en pressant Zacharie dans ses bras.

— Que le ciel vous entende ! avait fait Joad d'une voix solennelle. Mais, allons au temple, il est temps de vous consacrer avec l'huile sainte.

Le grand-prêtre et le jeune roi s'apprêtaient à entrer dans le temple, quand un lévite pâle et haletant accourut.

— Ah ! fit-il, l'armée d'Athalie investit le mont sacré. Entendez ces trompettes qui résonnent. Un soldat tyrien nous a crié qu'avant deux heures le temple serait en leur pouvoir et qu'Abner est en prison.

Josabeth saisit Joas dans ses bras et le serra contre son cœur en pleurant.

— Séchez vos larmes, commanda Joad avec force. Elles offensent Dieu. Ne vous souvenez-vous pas que nous sommes ici à cette même place où Abraham, obéissant à l'ordre de l'Éternel, alluma le bûcher pour y sacrifier son fils unique, sans un murmure et sans un doute. Venez, roi, le diadème vous attend. Princesse, Azarias, veillez sur lui. Lévites, entourez le temple de tous côtés, gardez chacune de ses portes et sachez, s'il le faut, mourir à votre poste. Et vous, enfants, ajouta Joad en s'adressant à Salomith et à ses compagnes, priez, priez, voici l'instant. Que vos supplications retentissent jusqu'au ciel !

Quelques minutes plus tard, Joas, oint de l'huile sainte, le front ceint du diadème, recevait l'hommage de tous ceux qu'abritait le temple. Chacun voulait baiser la main du roi ou en avoir au moins un regard ; on se montrait avec émotion la cicatrice qu'avait laissée sur la poitrine de Joas le poignard des assassins de naguère. La nourrice qui avait élevé l'enfant se tenait auprès de lui. L'enthousiasme habitait tous les

cœurs.

Les derniers ordres de Joad étaient exécutés, et les lévites attendaient son signal pour se précipiter, par toutes les issues du temple, sur l'armée qui l'assiégeait. Athalie s'était placée à la tête de ses soldats ; ivre de rage et d'impatience, elle avait donné l'ordre d'apporter les lourds béliers qui devaient venir à bout des portes du temple.

— Ces prêtres, qui n'ont pour armes que leur audace, se flattent de pouvoir me résister, ricanait-elle. Et ils n'ont même pas avec eux leur cher Abner.

Mais soudain une idée nouvelle traversa l'esprit de la reine. Si, écoutant les conseils de sa colère, elle livrait le temple au pillage et à l'incendie, qu'advierait-il de ce trésor que le roi David avait autrefois confié au grand-prêtre ? Mathan lui avait souvent assuré la réalité de ce dépôt. Ne vaudrait-il pas mieux avoir recours à la ruse qu'à la violence ?

Elle fit tirer Abner de son cachot, et quand il fut devant elle :

— Je te fais mon messenger auprès de Joad, lui dit-elle. Va lui montrer que sa résistance est une folie. Tu vois le nombre de mes soldats. Qu'on remette entre mes mains Eliacin et le trésor de David, sinon le temple sera livré à l'incendie, les prêtres au massacre. Va, cours auprès de ce rebelle. Qu'il se soumette s'il veut vivre.

Lorsque, quelques instants plus tard, Abner put pénétrer dans le temple et se présenter devant Joad, celui-ci l'accueillit avec un cri de joie.

— Par quel miracle nous êtes-vous rendu ! lui demanda-t-il. Ô mon ami ! Avez-vous donc pu échapper à la reine ?

Abner fit alors part au grand-prêtre des conditions de paix d'Athalie et le supplia de les accepter, lui montrant le péril inévitable, la mort de tant d'innocents, la ruine du temple aimé de Dieu. Il pria Josabeth de se joindre à lui pour persuader son époux et de sauver ainsi, par l'abandon d'un enfant étranger à sa famille, la vie de son propre fils.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, une vaine résistance ne sauverait pas cet enfant de la mort, tandis que (vous avez pu le voir comme moi, Princesse), le trouble ressenti par Athalie à son aspect peut ouvrir en sa faveur ce cœur si fermé, et répéter en quelque sorte le miracle qui sauva Moïse enfant, promis à la mort. Je sais tout ce qu'a de cruel un tel acte – livrer au hasard d'une vengeance possible un enfant malheureux – et je donnerais ma vie pour l'empêcher. Mais, lorsque le temple de Dieu est menacé, quels sacrifices ne doit-on pas consentir ?

Un regard de Josabeth sembla demander à Joad de révéler à Abner que cet enfant qu'il condamnait était le fils de ses rois, mais le grand-prêtre secoua la tête : le moment de cette déclaration n'était pas venu. Et il dit au soldat attristé, qui croyait voir dans son silence un refus

aux demandes de la reine :

— Abner, il est vrai que, de David, il me reste un trésor que je vais présenter à la reine, comme elle le désire. Qu'elle vienne ici accompagnée d'autant de soldats qu'elle le voudra, mais qu'elle défende à ses Tyriens l'entrée et le pillage du temple. Devant elle, Abner, je vous dirai quelle est la naissance de l'enfant qu'elle réclame et je laisse à l'équité de votre cœur le soin de juger entre nous. Portez ma réponse à Athalie.

Abner sortit rapidement. Joad rassembla alors les chefs de ses lévites et leur donna l'ordre, dès que la reine et sa suite seraient entrées, de refermer la grande porte du temple.

— Quand ce sera fait, dit-il à Azarias, faites sonner les trompettes et annoncez au peuple et à l'armée l'avènement du roi Joas.

Un trône avait été préparé pour le jeune roi au fond de la salle, derrière un rideau. Joas s'y assit. Sa nourrice s'agenouilla à ses pieds ; Azarias, l'épée à la main, se tint debout auprès de lui. Zacharie et Salomith se placèrent chacun d'un côté. Des lévites armés s'étaient cachés derrière des portes et des draperies. Ils devaient apparaître à l'appel du grand-prêtre. Josabeth était pâle et se soutenait à peine.

— Du courage, lui dit Joad. Dieu est avec nous.

— Mais ne voyez-vous pas la nombreuse suite d'Athalie ? fit Josabeth tremblante. Tous ces soldats...

— Je vois, dit Joad avec calme. Mais j'entends aussi. La grande porte du temple vient de se refermer. Athalie est prisonnière. Dieu, on t'amène ta proie !

Athalie entra, farouche, respirant le meurtre.

— Te voilà donc en mon pouvoir, fit-elle avec rage au grand-prêtre. Tu vois que ton Dieu se désintéresse de toi. Je devrais te livrer aux supplices, misérable, mais où sont les gages de ta soumission, cet enfant, ce trésor ?...

— Les voici, fit Joad d'une voix éclatante ; et il écarta le rideau.

— Reine, reprit-il tandis qu'Athalie et les assistants, saisis d'étonnement, faisaient un pas en arrière, voilà ton roi, Joas, le fils d'Ochozias. Reconnais la marque de ton poignard ; reconnais la fidèle Juive qui le nourrissait alors. Des trésors de David, c'est tout ce qui reste.

Athalie eut un rugissement de fureur. Elle montra à ses soldats l'enfant immobile sur son trône, mais plus prompts que l'éclair, les lévites avaient surgi, arrêtant l'élan des serviteurs de la reine.

Athalie, entourée d'ennemis, se ruait de tous côtés avec des hurlements de rage, pour s'échapper.

— Lâche Abner, criait-elle, c'est toi qui m'as conduite dans ce piège. Venge-moi !

Mais Abner, prosterné aux pieds de Joas, sanglotait de bonheur.

— Oh ! mais mon armée entoure le temple, criait Athalie. Elle va venir ! elle va me délivrer !

À ce moment, et comme répondant au cri de la reine une clameur immense retentit au dehors.

— Gloire à Joas ! faisait le peuple, gloire à la race de David !

Un lévite accourut dans le temple, hors d'haleine :

— Écoutez, écoutez, dit-il, n'entendez-vous pas ces cris, ces crépitements de flammes ? l'armée a fui et Mathan agonise sous les ruines du temple de Baal !

— Éternel ! fit Joad, Éternel, sois béni !

— David triomphe ! râla Athalie. Dieu des Juifs, tu l'emportes. Tu as troublé ma raison, tu m'as armée contre moi-même. Achab est détruit. Qu'il règne donc, ce Joas ! Mais qu'il se souvienne que mon sang roule dans ses veines. Qu'infidèle à ta loi, il te haisse, il profane tes autels, et qu'il venge Athalie, Achab et Jézabel.



Reine, fit Joad d'une voix éclatante, voilà ton Roi, ton fils, le fils d'Ochozias!

Joas poussa un cri de douleur, suppliant Dieu d'écarter de lui l'atroce malédiction. Les lévites s'étaient jetés sur Athalie et l'avait entraînée hors du temple. Les clameurs de joie du peuple apprirent bientôt à Joad que justice était faite et que l'ennemie de Dieu n'était plus. Il s'approcha de Joas et l'aidant à descendre de son trône :

— Roi, dit-il, votre peuple vous appelle. Venez apprendre à gouverner. Mais que la scène que vous venez de voir ne s'efface jamais de vos yeux. Dites-vous que les maîtres des peuples ont leur juge dans le ciel, juge sévère qui pèse leur conscience, absout ou punit.

